

*Pierre Petitjoseph*

*L'autun de la névrose*

*Triptyque intime*



*L'éphémère*

*Monsieur,*

*J'ai bien reçu le premier chapitre de votre roman autobiographique. J'ai été très touché à sa lecture. Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Vous êtes plus doué que moi pour trouver les mots justes pour parler de « l'intime ».*

*Je serai content de recevoir la suite de votre roman, qui est l'histoire pour moi, d'un homme en quête de sa vérité.*

*Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.*

*Docteur P.C.*

*Médecine psycho-somatique sur rendez-vous.*

*A Paris, le 16 avril 2004.*

*Pierre Petitjoseph*

*Ma vie pour presque rien*

*Récit intime*

*Opus I*



*L'éphémère*

Par quoi faudrait-il commencer ? Par le début, sûrement. Mais des prémices de mon existence, je n'en ai aucun souvenir, pas la moindre réminiscence. Avant quatre, cinq ans, rien. Sauf quelques images, si confuses, si lointaines, qu'elles se confondent avec d'autres images de rêves, anciennes et plus récentes. Impossible de se remémorer précisément la réalité. Est-ce cette absence de sensations qui n'a pas favorisé cette reconnaissance ? Je suis resté longtemps sans sensations, incapable de forger des sentiments exprimables. C'est mon drame, un drame très personnel, j'en conviens. Pas de quoi contrarier le cours de l'Histoire. J'aurais pu rester toute ma vie dans cet état d'enfermement. C'était sans compter avec la destinée.

Je suis resté assis pendant de longues minutes, à pleurer. Je regardais mon enfant, ma fille. J'imaginai devoir la laisser, la quitter, l'abandonner. Je me revoyais enfant. Non pas une représentation mais la certitude exacte que j'étais cet enfant, celui qui allait être abandonné par des parents décidément trop névrosés, incapables d'assumer une quelconque réalité. Mère narcissique et dépressive, angoissée, mélancolique. Père absent, fuyant, inconsciemment trop attaché à sa mère pour être capable d'entretenir une relation stable avec une femme. Surtout incapable de soutenir une quelconque difficulté. Nous n'étions pas ces parents-là pour notre fille. Nous étions différents. Guère plus avancés pour autant.

Quinze ans de vie commune, presque autant d'analyse. Il fallait bien ça pour consacrer une résurrection émotionnelle. Une question d'ailleurs se pose. Existe-t-il un rapport entre quinze ans de vie conjugale et tout ce temps de courage et de douleurs ressenties ? Il semble que oui. Cela paraît même assez évident. A me demander si ma femme n'est pas l'objet de mon analyse, plus que l'objet de mon amour. Remonter plus en arrière, quatorze ans exactement. Je suis quelque part au bord de la mer. Je suis assis, la nuit est douce, le ciel est parfaitement étoilé, la lune s'avance. Il y a du mouvement autour de moi, beaucoup d'agitation. J'ai vingt ans. Je cherche une réponse, je scrute la voûte céleste, j'essaie de voir clair en moi, je voudrais à ce moment-là répondre à une question apparemment simple. Ai-je des sentiments pour elle ? La réponse ne vient pas, il fait noir à l'intérieur, aucune étincelle ne jaillit. Impossible de savoir. J'ai vécu quinze ans avec cette perpétuelle impression. De ne jamais être sûr. Peut-on aimer sans le savoir ? Même après toutes ces années d'analyse, je ne saurais répondre à cette question.

Pourquoi moi ? Pourquoi ai-je eu cette chance ? C'est étrange, mystérieux, incompréhensible. Croisez un fou dans la rue. Essayez de lui dire qu'il est fou. Il ne va pas comprendre. Il ne va pas ressentir sa folie. Il est l'expression, l'incarnation vivante de sa névrose. Pas de recul possible sur lui-même, aucune distance. Il n'y a pas de dialogue possible, tout juste une histoire de fous. Incommunicabilité universellement répandue. Je ne peux pas dire, il ne peut pas ressentir. Voilà comment débute la relation analytique. Sur ce constat. Et moi, j'étais celui qui ne pouvait pas entendre, bien sûr. Et mon analyste, celui qui ne pouvait pas dire. Et ma femme, celle qui ne pouvait pas entendre ce que j'avais à lui dire. Et moi, celui qui ne pouvait pas ressentir ce qu'elle voulait me faire partager. Quinze ans plus tard, il n'y a qu'une relation qui a changé. J'écoute mon analyste qui me dit ce que je ne pouvais pas entendre. Révolution intérieure inouïe. Aujourd'hui, je ressens, j'ai des affections, certes parfois encore confuses. Il m'arrive encore d'avoir des crises d'angoisse, des tensions émotionnelles assez violentes avec leur cortège de

manifestations somatiques en tous genres. Je m'étonne souvent d'être toujours de ce monde, après autant de palpitations et autant de malaises.

Je regarde ma femme, suis-je en train de regarder ma mère à travers elle ? Suis-je en train de réaliser que rien ne peut survenir parce que justement j'ai en moi et non en face de moi l'expression vivante, la continuité d'une impossibilité, à force de l'avoir intériorisée. Je suis le résultat concret de cette impossibilité communicative. Je suis viscéralement incapable d'envisager une relation profonde avec ma femme. Est-ce la raison ? Je ne suis pas et ne serai être pour personne, voilà ce que je suis. Je suis moi, enfant. Suis-je condamné à perpétuité ?

Resteras-tu dans ton état intérieur, resteras-tu dans ton jeu de représentations ? Continuerais-je à être tour à tour et ton père et ton frère, tantôt l'un, tantôt les deux à la fois ? Je ne fais que préciser des images d'hommes, je ne parle pas du masculin qui pourrait se situer ailleurs. Chez une mère par exemple.

Parfois, par-delà les poncifs de la psychanalyse, peut-être ne faut-il pas chercher trop loin du sens. Notamment les raisons d'un échec.

Moi aussi, j'ai pleuré. Beaucoup pleuré, beaucoup souffert. Sans jamais recevoir l'ombre d'une compassion, même pas un geste tendre. J'ai réalisé la profondeur douloureuse et amère de ma solitude, celle qui me renvoie inmanquablement à mon état d'enfant. Peut-être est-ce cela devenir adulte, réaliser sa solitude et vivre en paix avec elle.

La nuit de ma naissance, mon père était absent, paraît-il. Il se trouvait avec une autre femme. Ma première désolation, je lui dois. Celle de voir ma mère pleurer à l'instant où je l'entrevois. Elle ne pleure pas que de joie. Elle pleure aussi sa solitude et sa peine. Mais ne l'a-t-elle pas un peu cherché ? Faire un enfant contre la volonté d'un homme ne peut réduire ce dernier qu'à l'état de géniteur malgré lui. Alors je comprends mieux sans pour autant l'excuser son incapacité à assumer ce qu'il ne désirait pas. Il partait mal dans la vie, lui aussi. Elle aussi, finalement. Séparément, ils ont recommencé. A l'arrivée, j'ai deux demi-sœurs. C'est étrange cette propension de l'histoire à se répéter.

Je trouve l'analogie superbe et cruelle. Comparer le désir à un réservoir d'essence qui se vide au fur et à mesure qu'il se consomme est l'exacte représentation de ce qui, malheureusement, se passe à l'intérieur d'un couple. A la fin, c'est la panne sèche. Le désir conditionne toute la relation. L'envie, le plaisir, l'entente dérivent de sa présence. Il est toujours possible de s'accommoder de cette absence soudaine, par la tendresse et le respect ou bien par le mépris et l'intolérance, mais jamais bien longtemps parce qu'il n'est pas possible d'être vivant sans désir. Alors, suivant les cas, toutes les solutions s'envisagent : séparations, adultères, suicides, résignations, dépressions et bien d'autres alternatives suivant les capacités de chacun. Il n'en est pas de plus noble que d'autres, de plus ou moins morale. Que ne ferions-nous pas pour échapper à l'insupportable réalité ?

Réactiver le désir ? Je ne crois pas cela possible. Par quel miracle ? Tant d'années, tant d'habitudes, tant de frustrations et de vexations émanant de sa lente et inexorable disparition. Tout cela s'accumule dans un autre réservoir, à côté, celui de la mémoire.

Celui-ci, par contre, se remplit de manière inversement proportionnelle et finit par déborder un jour, la dernière goutte scellant définitivement la mort du désir et le trop-plein de la mémoire. Revenir en arrière, une heure, un jour, dix ans. Comme au premier jour du désir gonflé à bloc, de l'émoi insoutenable. T'en souviens-tu ? C'est si loin déjà. Je n'en garde aucune trace, je ne mesure même plus l'intensité incroyable de nos premiers ébats. Désir diront certains. Sentiment diront d'autres. Et un seul d'entre eux évoquera peut-être la nécessité, le besoin.

Je suis un homme. Plutôt un semblant d'homme. En construction. Pierre par pierre, j'essaye de préciser l'ébauche. Ai-je été ce chien aperçu dans un rêve ? Cette partie de moi-même, tenue en laisse par une autre partie, plus féminine, représentée par cette femme brune dont j'invoque souvent la présence dans mon sommeil. Cela a-t-il du sens ?

Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que le désir viendrait à un moment donné masquer une autre inclination, une espèce d'obligation vitale, inconsciente, de se maintenir en vie à travers un autre sans pourtant jamais chercher à l'atteindre ?

J'apprécie que ma vie fasse des cercles. Une vie faite de cerceaux entassés les uns sur les autres. Un début et une fin. Voilà une idée séduisante. Il faudrait, à partir de maintenant, que toutes mes expériences aient toujours un commencement, ce qui est inévitable et une fin, ce qui l'est moins. Je vais apporter une grande attention à terminer au mieux mes histoires à l'avenir, comme je terminerai ma vie, si possible sous le soleil du désert, à moitié fou, libre de toutes contraintes, ivre de chaleur et sans personne autour.

Pourquoi y a-t-il tant d'intensité dans les rêves ? Au point qu'au petit matin, se réveiller devient difficile. Affronter un jour de plus cette réalité morne et triste. Tout ne sert à rien, je crois. Alors que dans un rêve, il n'y a plus cette affreuse constante du temps qui passe, les espaces se tordent au gré des images, les situations se maquillent de divers symboles, tous aussi incompréhensibles les uns que les autres et parfois si beaux, si étranges, si inquiétants. C'est autre chose que la vie. Cela ne ressemble pas à la vie. Celle-ci est résolument plus terne. Je préfère nettement dormir que d'être debout à attendre qu'il se passe quelque chose dans mon existence, comme une coïncidence heureuse par exemple, qui ne viendra peut-être jamais.

Le sens ? Il y a le giratoire mais ce n'est pas celui-là que je cherche. Il ne serait pas question de tourner en rond. Je cherche plutôt un sens linéaire, plus longitudinal, une sorte de fil conducteur. Un sens qui accompagne, au fur et à mesure, dans une certaine direction. Un sens qui donne du sens à l'action. C'est là toute la difficulté. Parce que, pour trouver du sens, il faut trouver des raisons et pas n'importe lesquelles, les bonnes de préférence. Je fais cela ou je ne fais pas cela. J'ai des raisons. La plupart du temps, je les ignore. C'est étrange notre incapacité collective, à ne pas être capable de révéler les causes de nos actes. C'est comme si tout se passait en dehors de toute conscience, toute représentation. Je commets une erreur, une faute, je les répète. Je ne sais pas faire autrement. Toutes les attitudes sont dans la nature comme tous les jugements qui s'y réfèrent. De là, naît inévitablement une certaine complexité dans les relations et une bonne dose d'incompréhension partagée.

Laideur morale des hommes et des femmes. Trop de souffrances autour du monde. Disparaissez, vite.

Te voilà à nouveau dans un rêve. Pour la quatrième fois. Je te croise dans une rue, tu tiens un chien en laisse. Un drôle de chien en vérité. Une sorte de lévrier avec un long museau. Il a le poil long. C'est étrange, j'ai bien un grand nez mais je suis plutôt imberbe dans l'ensemble. Est-ce vraiment une partie de moi-même ? Le petit garçon regarde autour de lui. Les hommes de son entourage n'en sont pas. Eux aussi sont des chiens tenus en laisse. La particularité des chiens est qu'ils ont besoin de leurs maîtresses pour vivre. Pour survivre en tant qu'animaux. Les chats, au contraire, peuvent s'en sortir seuls. Je comprends mieux maintenant pourquoi je déteste les chats. Les chiens ne font pas des chats, c'est clair. Alors suis-je comme mon père, comme mes grands-pères, à trimbaler l'idée que si une femme venait à me quitter, je ne pourrais pas survivre. Alors, à choisir, je préfère la castration à la maturité affective, la frustration à l'indépendance, non pas par envie mais par nécessité psychologique. C'est ennuyeux. Comment a-t-il fait, mon père ? Pour divorcer ? La réalité était-elle à ce point insupportable ? La séparation a vraiment dû être terrifiante pour lui. Je comprends mieux l'utilité des autres femmes, compensation indispensable, impérieuse. Sinon, c'est la mort. Il ne faisait pas autre chose avec elles. Il continuait à faire le chien. Je crois d'ailleurs qu'il ne cessera jamais de faire autre chose que le chien. Un jour, récent, où je lui demandais quelque service, il me fit cette réponse admirable. Il faut que j'en parle à maman en parlant de sa nouvelle femme. Confondant. A l'autre bout de la laisse, il y a toi. Maman ? Tu es là ? C'est toi ? Ou bien cette autre partie de moi-même, composante féminine, brune comme moi, comme toi maman. Je me dirige vers toi. Nous nous embrassons. Qui embrasse qui ? Je ne sais plus. Non, cela ne peut pas être toi maman. Alors est-ce toi, jolie brune ? Compensation indispensable, impérieuse. Il semble que non. Finalement, je crois que c'est bien de moi dont il s'agit. Les deux mamelles d'une lente intériorisation. Je vais à ma rencontre. La régente et le chien. Ma mère et mon père, intériorisés. Ma femme et moi, ma vie. Et moi qui croyais que tu passais par-là, juste pour m'être agréable.

Je suis mort. Je mène une vie morte. Intérieurement, je ne puis sortir de cet état. Je ne peux pas me sentir vivant parce qu'en face de moi, j'ai une femme qui ne souhaite pas que je sois vivant. Sa volonté inconsciente est de me voir mort. Alors, chaque jour, elle s'emploie à ce que je n'ai aucune chance de résurrection. Elle a définitivement enterré ma résurgence émotionnelle. Elle la bafoue chaque jour davantage. Je pense qu'un jour, elle devrait être capable de me tuer, non plus symboliquement mais réellement. Je pense que je devrais mourir un jour grâce à elle. Je dis grâce parce qu'elle ne souhaiterait pas que j'utilise un autre terme, plus complexant dans son esprit, le mot faute par exemple. Bien sûr, elle ne peut pas être consciente de son incessante propension à me détruire même si au fond d'elle-même, elle souhaite vivre avec un homme vivant. Mais elle ne pourra jamais y parvenir. Ni avec moi, ni avec un autre. Je n'ai donc plus aucune chance de m'en sortir sinon de prendre sur moi le fait de me résigner à une mort durable. Parce que toute velléité de me révolter ne ferait que la renvoyer elle dans un état de dépression qui ne la conduirait nulle part. Jamais, elle ne pourra prendre conscience de sa part d'ombre, jamais. Il y a donc deux victimes, elle qui est sa propre victime et moi qui suis sa victime. Alors, partir, oui, partir, à un moment donné, il n'y a plus que cela à faire et l'autre fera ce qu'elle pourra, suivant ses capacités. J'aurais tout essayé, tout, sans l'ombre d'une possibilité et

alors je devrais laisser ma fille, comme mon père quelques années avant l'a fait avec moi. Sauf qu'il est devenu par la suite un père virtuel. Ce que je ne peux souhaiter déceimment à ma fille. Quand aurai-je ce courage d'homme ?

Ma sœur attend un heureux événement. La naissance de son premier et unique enfant. Autant que cela puisse paraître étrange de dire unique pour une femme de vingt-sept ans. C'est que sa volonté ou plus exactement son inconscient lui dicte de n'avoir qu'un seul enfant. Pourquoi ? Ma sœur est en fait ma demi-sœur. Ainsi, quand elle est née, je suis devenu par le fait son demi-frère. Or, elle vit actuellement avec un homme qui a déjà un fils. L'enfant qu'elle porte aura donc comme elle un demi-frère. Pour peu que la providence ne frappe pas au hasard, cela devrait être une fille. Et voilà, une fois de plus que l'histoire se répète. A l'exception du fait que nous ayons elle et moi la même mère alors que les deux enfants auront le même père. Je ne sais pas ce que tout cela peut bien vouloir dire pour elle, si même elle se pose la question. Néanmoins, peut-être comprendra-t-elle par cette expérience une partie de notre histoire à tous les deux. Peut-être se rendra-t-elle compte de ce qui nous sépare aujourd'hui ? Peut-être me verra-t-elle dans quelques années sous un jour nouveau, avec des sentiments différents ? Je l'espère pour nous. Pourtant, comme moi, elle aussi a eu un père virtuel. Mais cela ne nous a même pas rapprochés.

Mon père, quant à lui, a eu deux demi-sœurs. Comme moi. Il faut dire qu'en temps de guerre, les destins peuvent prendre des tours plus singuliers qu'à l'accoutumée. Voici que son père, mon grand-père, prisonnier en 1939, se déclare à l'ennemi agriculteur. Alors quoi de plus naturel que de faire travailler un prisonnier agriculteur dans une ferme. Dans cette ferme, il y a une femme. Il a une fille. Après la libération, il ne verra plus jamais cette enfant. Il ne saura absolument pas ce qu'elle est devenue, jusqu'à l'heure de sa mort. Quarante ans sans savoir. Sans la voir. Pendant ce temps, voici que sa mère, ma grand-mère rencontre en passant un homme peu fréquentable. Elle a une fille. L'homme en question n'aura pas pris le soin de se poser longtemps la question d'une possible paternité, il a disparu au moment de l'accouchement. Mon père, qui vit au côté de sa mère pendant ses longues années d'épreuves voit arriver cette demi-sœur. Il grandit avec elle. Il y en a donc une qu'il connaît et l'autre pas. Comme moi. Je ne connais pas sa fille.

Grand-mère. Mère de mon père. Tu es morte un vingt-quatre décembre. Entourée des tiens paraît-il. Je ne sais pas lesquels étaient présents ce jour-là. Toujours est-il qu'ils ont dû se reconnaître comme étant des tiens. Mon père, ton fils, je n'en doute pas un seul instant. Pour les autres, encore faudrait-il se poser la question. Mais alors, si tu étais entourée des tiens, comment se fait-il que je n'ai pas été présent ? Oui, pourquoi ? A cause de mon père, je crois. Qui n'a pu me prévenir. Qui n'a pas voulu me prévenir. Ou bien est-ce tous les tiens qui n'ont pas souhaité ma présence ? Moi, qui ai vécu les six premières années de ma vie auprès de toi. Toi qui fus mon refuge, mon rocher inamovible contre lequel je m'endormais le soir. Je revois précisément la chambre dans laquelle nous dormions, la fenêtre toujours ouverte été comme hiver. J'ai en face de moi la pendule que tu m'as donnée de ton vivant et que les tiens n'auront pas. Elle trônait dans notre chambre, au-dessus de la télévision, je crois. Ou bien juste derrière, en dessous d'une représentation de la vie du Christ, le chemin de croix découpé en douze tableaux. Il y avait ta table de nuit. Sur ma gauche, une armoire avec des médicaments dedans. Et en



face du lit, une autre armoire avec des glaces dans lesquelles je me regardais. Elle était pleine de tes vêtements et des miens. Il y avait aussi à l'intérieur une petite boîte dans laquelle tu mettais tes économies. A droite, de ton côté, contre le mur, une espèce de meuble étrange contenant un lit de dépannage qui a été déplié que très rarement. Sur le dessus, à une époque, il y avait un tourne-disque et nous pouvions ainsi écouter de la musique. Grand-père qui n'avait plus le droit de séjourner dans cette chambre depuis mon arrivée venait cependant écouter son air de musique préféré, le seul d'ailleurs du répertoire classique, le Boléro de Ravel. Il aurait pu l'écouter en boucle pendant des heures entières. Lorsque j'entends cet air aujourd'hui, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour lui. C'était un homme bon et généreux. Que s'est-il passé ?

Ressentir à nouveau. Ressentir la blessure profonde. Ressentir sa fragilité. Un homme ne peut pas être tout à fait un homme sans avoir conscience de sa propre fragilité. Un homme, un vrai, doit pouvoir pleurer lorsqu'il est blessé, lorsqu'il est touché. Lorsque j'étais un enfant, je ne pleurais pas. Aujourd'hui, je pleure toutes ces années. J'ai beaucoup de larmes en retard. Je n'en aurai pas fini avant un bon moment, une vie entière si cela se trouve. Aujourd'hui, je renoue avec le petit garçon. Je deviens enfin un homme.

Quai de gare désert. Toute petite gare. Etrangement petite pour une ville si grande. La nuit tombe, il fait frais. J'ai trente-cinq ans. Quinze ans auparavant, j'étais passé par-là. A l'époque, j'avais toute la vie devant moi. Une vie pleine de promesses, riche de possibilités. Chaleurs et plaisirs en perspective. Et puis, comme un piège qui se referme, comme les grains de sable qui s'égrènent dans le sablier du temps, je contemple ces quinze années. Jeunesse est déjà passée et la vie finalement ne me procure plus aujourd'hui que la sensation permanente d'un déplaisir et d'une absence de chaleur. Il ne s'est pas passé grand-chose dans ce temps.

Qu'est-ce que l'amour ? C'est quoi, l'amour, au fait ? N'y a-t-il pas d'amour heureux ?

Que reste-t-il ? Qui soit vivant. Où es-tu ? Où te trouves-tu ? Je ne sais pas et ne le saurai probablement jamais. Tu n'es peut-être finalement qu'une simple illusion et que de vivant, il n'y a rien. Rien. Même pas la lumière du jour ni même la clarté de la lune. Alors, que nous reste-t-il ? Un peu de tristesse, un peu de folie, un peu de suffisance, un peu d'impertinence. Un peu de tout. Des doutes, des certitudes et quelques abnégations. Un peu de tout qui ne sert à rien. Rien. Pourquoi ai-je à l'esprit cette maudite impression, cette vaine intuition que quelque chose de vivant pourrait survenir un jour comme une coïncidence heureuse. Mais de quelle providence pourrait-il s'agir ? Une rencontre avec quoi ? Avec qui ? Un regard, un geste, une inclination. Des silences. De longs silences. Une extrême lenteur. Une profonde indolence. Le temps se plie, se tord, les battements du cœur ralentissent. Ce n'est pas la mort qui espère mais la vie. La vie. Elle est là, d'une fragilité incroyable, si discrète, si belle, si intense. Et pourtant si inaccessible. Si lointaine. Je voudrais la saisir, la prendre, l'étreindre, jusqu'à ne plus jamais la perdre. A en perdre la vie pour l'avoir au moins goûtée une fois. Juste un peu de temps. Il me faut attendre. Attendre. Mourir avant serait dommage. Mais mourir d'être déjà mort ne peut être qu'une simple formalité. Je suis confiant. J'accepte cette continuité.

En attendant, que faire ? Petite musique douce à entendre, sentir l'essence rare et délicate d'une fleur, admirer la beauté du monde, toucher l'onctuosité de la terre. Ressentir et surtout ne rien faire d'autre. Rien. Vivre en dehors du monde. Là où personne ne peut vous voir, où personne ne peut vous atteindre. Passer inaperçu. Attendre la rencontre fortuite, au hasard d'un détour. Attendre que la vie se présente. J'espère que je saurais la reconnaître. La deviner. J'ai peur de la laisser partir, de ne pas pouvoir la saisir. A quoi ressemble-t-elle ? Elle est là, derrière moi, assise à une table, elle fume une cigarette. Des volutes se dispersent. Je ne la vois pas. Je ne me retourne pas. Elle se lève. Elle part. Non. Ce n'est pas possible. Bien sûr que je sentirais sa présence. C'est une évidence. Réveille-toi, c'est un mauvais rêve. Un cauchemar de plus. Elle, la vie. Moi, en sursis.

Ose, moi qui te parle, ose. Sort de ton immobilité. Sort de ta contemplation. La vie, peut-être, se donne à celui qui ose une intention. L'intention de rentrer en rapport avec celle qui propose. J'attends une proposition. Personne. Pas la moindre sollicitation. Pas l'ombre d'une femme. Mais se pourrait-il d'oser sans y être invité ? N'est-ce pas la meilleure assurance d'une possible déconvenue ? A moins que le temps se réduise à la durée et qu'il faille profiter alors des instants impartis, sans chercher l'éternité de nos vœux. Je traque les courts instants de consolation, ceux où j'ose sans y être invité. Et la déconvenue ne se fait point attendre. A la suivante.

Je croyais mon père mort. En fait, il n'en est rien. Il est bel et bien vivant. Comme il est possible de l'être. Tant bien que mal. C'est ma responsabilité. Plus exactement mon manque de vigilance. Il a été tout simplement effacé. Nous avons été plusieurs à souhaiter sa disparition bien que je n'en sois pas certain. Il fallait que mon père meure avant l'heure. Pour préserver l'équilibre névrotique familial, il me semble. Je rêve d'un accident de voiture. Ma femme conduit. Nous rentrons dans un village. Des gens nous interpellent. Nous serions tenus responsables d'un accident intervenu à l'entrée du bourg. Notre voiture est intacte, seule la clé est cassée. La voiture est celle que mes beaux-parents nous ont vendue. J'occupe la place du mort, comme cela me va bien. Nous vivons sur le même schéma que ma belle-famille. Le modèle, c'est eux. Je me suis fondu dans le moule, je me suis noyé dans leur inconscient collectif. J'ai endossé le rôle d'un père, qui ne me correspond pas. Mais pour tenir, il fallait faire disparaître l'autre, le vrai, le différent. En dehors de toute considération de style et de genre. Mais finalement, je ne sais pas très bien si j'ai répondu à leur attente ou si c'est moi seul qui ai commis ce méfait, en prétextant leur insidieuse attitude. Quel autre intérêt aurais-je à vouloir tuer mon père ? Toujours est-il que le résultat est là et que maintenant la clé du modèle est cassée, que c'est moi seul qui la brandis comme un objet cherchant à s'infiltrer dans quelques interstices. La perspective est tout autant intéressante que difficile à entrevoir. Je ne suis pas tout seul. Et il n'y a pas de révolutions qui se font en un jour. Le désir est la clé.

Toujours est-il que je me dois de travailler à sa réhabilitation. Pour notre équilibre et pour l'avenir psychologique de mes filles.

Il pleut. C'est agréable de sentir la pluie qui tombe en été. Je voudrais écrire, écrire, sans cesse. Cesser de vivre. Petite musique légère et orientale. Sensations. C'est agréable ce temps qui passe. Heureusement que je ne suis pas éternel.

Etre si peu humain lorsque l'on s'appelle être humain, c'est indécent. Etre si peu vivant lorsque l'on s'appelle être vivant, c'est consternant. Il est évident que si vous n'étiez pas là, la nature serait plus prospère. Alors je vous prie de bien vouloir disparaître, tous, sans exception. Et si personne ne prend d'initiative heureuse, j'espère que la nature pourra se laver rapidement de ces impuretés humaines.

Ouvre grand les yeux, regarde bien. Observe. Écoute... Qui suis-je ? Je ne le dirais pas. Non, j'en suis parfaitement incapable. Je n'ai jamais su parler de moi. D'ailleurs, qui parle de soi ? Personne. Comme si cela n'existait pas. Et pourtant que de moi, que de revendications égocentriques. Je, moi, personnellement, pour ma part. Je ne revendique pas ce que je ne connais pas. Moi, j'aimerais que tu m'écoutes, que tu me regardes. Et alors j'en ferais autant. Nous serons identiques l'un pour l'autre. Nous pourrions nous aimer de la sorte, aussi longtemps qu'il sera possible. Je sais maintenant qu'il n'y a pas d'amours durables. Comment faire ? Quoi faire ? Que suis-je pour lui ? Qu'est-elle pour moi ? Que de questions difficiles. Pourquoi cela n'est-il pas plus simple ? Pourquoi tant de complexité ? Pourquoi ne pouvons-nous pas répondre ? Quelqu'un pourrait-il nous renseigner ? Personne. Pourquoi sommes-nous si seuls avec nos embarras ?

Un jour, adolescent, je ne sais plus pour quelle raison, je me suis retrouvé dans un aéroport avec ma grand-mère, la mère de mon père. Nous avons déjeuné sur place en regardant les avions s'envoler. Et puis nous sommes rentrés chez elle. Je crois qu'elle m'a fait part de ses sentiments. C'est étonnant. Du plus loin que je m'en souviens, c'est assurément la seule fois. Elle m'a raconté que sa vie n'avait pas toujours été facile, que vivre avec grand-père n'avait pas toujours été une partie de plaisir. J'ai senti beaucoup de regrets, beaucoup d'amertume. Et puis, malgré tout, un profond contentement d'avoir été, d'avoir existé, d'avoir eu des enfants. Ce jour-là, j'ai rencontré ma grand-mère pour la première fois et malheureusement pour la dernière. Il n'y aura pas eu d'autres moments d'une telle intimité. Sinon blotti contre elle dans le lit, petit garçon ayant peur du grand méchant ours. Mais de cette intimité, elle n'était que rassurante. Depuis, je ne me lasse pas de regarder les avions décoller. Et de penser à chaque fois à elle.

Et ma part d'ombre ? Quelle est-elle ? Aussi étendue, aussi vaste que le vide ? Que n'ai-je pas fait de bien ? Je me vois de l'autre côté du miroir, je ne suis pas un innocent. Je suis même prêt à endosser des responsabilités et laisse pour autant le sentiment de culpabilité à d'autres. C'est traumatisant pour un petit enfant de voir sa propre mère dépressive. C'est la seule innocence que je tiens à proclamer. Je n'y suis pour rien.

Une image de père ? Un père véritable ? Comment est-il possible de les distinguer tous les deux ? A quel moment ai-je affaire à l'un plus qu'à l'autre ? Comment comprendre la nuance ? Père, mère, peu importe. Seule la dualité est saisissante. Je perçois un être à peu près vivant, j'intériorise une image. Mais est-ce que tout cela est bien réel ? Sûrement. Comme une intuition. Comme si cette dualité, de par sa complexité, devait nous entretenir dans l'impossibilité de saisir du sens. Comme si le non-sens devait l'emporter sur le sens. La fin de l'histoire sera un non-sens parfait. Assurément.

Confidence. Secret d'alcôve. Divan ou fauteuil ? Allongé, recroquevillé comme une bête blessée, cherchant le réconfort d'une niche, la chaleur d'un drapé, l'humanité de celui

qui écoute, de celle qui regarde, de ceux qui ressentent. Moment d'intense privilège. Je suis étendu, souffrant de l'esprit, le corps déchiré par les spasmes, soumis aux conjonctures de mon inconscient. Je suis un être servile qui cherche à s'humaniser. Dans la souffrance et la contrainte. Quelle humble et si modeste grandeur. Je prends conscience de l'étendue de mon ignorance, j'abandonne mes certitudes, je range mes impertinences et laisse volontiers mes suffisances à d'autres. Alors, un jour, dix ans après, je finis par m'asseoir sur le fauteuil. Ce n'est pas que je l'aie convoité secrètement, c'est simplement l'assurance de ne pas en être digne qui m'a laissé sur le divan. Se tenir assis, face à un autre que soi, comme si j'étais debout face à lui, face à elle, droit sans fierté, dressé sans orgueil. Entrer en relation, seul avec sa propre vérité, avec sa propre parole. Instant d'une incroyable simplicité.

Je voudrais échapper à mon destin. Je voudrais échapper à toute forme d'accoutumance. Je voudrais une autre vie. Mais pour y accéder, il faudrait que je sois un autre. Je n'ai que la vie que je mérite, en fait. C'est difficile parfois de se résoudre à cette évidence. Je n'ai que ce que je suis. Point de salut. Toute velléité de s'en sortir est inutile et vain. Voilà une réalité. Je porte sur mes épaules le poids de mon existence comme Sisyphe son rocher. La liberté serait de pouvoir le poser à côté de soi, se dégager de toute contingence, devenir transparent. Je ne peux malheureusement pas échapper à mon destin, à mon histoire, celle que mes parents m'ont forgée avec le concours non moins efficace de quelques membres de mon inestimable famille.

Les intentions assassinent. Les agressivités passives. Au fait, pourquoi l'ai-je tué mon père ?

Je n'ai jamais eu en face de moi des êtres humains capables d'intérioriser une parole. Alors mes mots, à qui ai-je bien pu les adresser durant toutes ces années ? Au petit garçon qui est en moi. Pour me rassurer en permanence sûrement, pour me sentir exister à mes propres yeux. Il ne sert à rien de dire, parce qu'il paraît impossible d'écouter et pourtant dire, sans cesse, dire à chaque instant ses pensées, ses émotions, c'est cela semble-t-il être vivant. J'essaie de dire à un malentendant que je suis en vie. Ne pouvant m'entendre, il me renvoie une incompréhension. Alors je m'éteins peu à peu et je finis par mourir dans un coin, seul. Très bien. Au revoir.

Désarmé, totalement désarmé. Voilà ce que je suis. Rien ne me prédestinait à une vie saine, ni mentalement, ni émotionnellement, ni physiquement. Une espèce de faiblesse trop humaine, insurmontable et triomphante. A quel genre de vie pouvais-je décemment prétendre, embarrassé d'un tel fardeau ? Une vie remplie de brèves rencontres, d'errances coupables, de vagabondages nocturnes. Une vie sans but, sans mission particulière, sans devoirs. Ou alors une autre vie bien rangée, sans obligations familiales, un petit travail à l'écart de la fureur du monde. Seul. A attendre la fin du monde.

Il m'arrive parfois d'être triste d'avoir quitté mon esprit d'avant. D'avant les crises. Un esprit que j'avais emprunté pour survivre, pour me tenir à peu près droit. Dans ma conscience d'alors, il y avait des mondes magnifiques, des univers structurés, une place pour chaque pensée. Une parfaite horlogerie mentale, des trésors d'imagination, de doux fantasmes. Et puis ce regard sur les choses et sur les êtres, une sorte d'intuition

psychologique infaillible. Sans l'ombre d'un doute. Un avis sur tout, une belle illusion nourrissant le surhomme de sa toute puissance. Le joli simulacre. Finalement, en dessous, il n'y avait rien d'autre que du vent, un presque rien, une faiblesse profonde, l'expression d'un vide immense, aussi vaste que l'infini. Plus vaste encore.

Je crois qu'il me serait vraiment égal de mourir aujourd'hui. Etranger. Etrangeté. Il est vrai, pourquoi attendre vingt ans de plus ? Que pourrai-je recevoir comme consolation ? De voir mes filles grandir, de les voir partir un jour. Au fait, mes filles ? Que faites-vous là ? Je veux dire, c'est quoi le dessein d'une vie "normale" ? Que seriez-vous en droit de recevoir ? De votre pauvre père, cette figure de déchéance, cet antihéros moderne, ce souffreteux oscillant entre colère et résignation, franchement ? Cette image puisqu'il faut parler d'image, que vous êtes déjà en train d'intérioriser, vous plairait-il de la livrer à quelque oreille complaisante pour en dessiner les tristes contours ? Bien sûr, vous ne pouvez pas encore répondre et de fait, j'implore par avance votre pardon. Je suis profondément désolé.

J'ai croisé un homme désincarné aujourd'hui. Je l'ai regardé. Longuement. Intensément. Je ne l'ai pas quitté des yeux pendant de longues minutes. Il avait un visage sombre et pour ainsi dire transparent. C'est cela, il était transparent. Là et en même temps invisible. Sans consistance. Aujourd'hui, j'ai senti la mort en face de moi. Cela m'a paru indolore, doux, sans amertume. Aujourd'hui, je me suis regardé un long instant, dans la vitre du bus. Cet homme, c'était moi. J'ai détourné mon regard lentement. A ce moment-là, j'ai soudainement entendu la musique des anges, la même que l'on devrait entendre lorsque l'esprit entreprend son long périple à travers l'espace, après que le corps soit resté à terre, inerte. J'ai aperçu dans la vitre d'en face le visage d'une femme endormie, la tête indolente, les paupières closes. J'ai entrevu les effluves de la grâce en elle, j'ai senti son calme intérieur, j'ai perçu l'onctuosité de son âme. L'image de l'éternité. Figée dans la lumière orangée du jour naissant. Image d'une parfaite sérénité. Aujourd'hui, j'ai fait un rêve. Qu'un jour, le miroir pourrait me renvoyer un double d'une plénitude aussi totale. Je ne crois pas au miracle !

Allez, un peu de courage, cela se termine bientôt !

Que de revendications égocentriques disais-je, que de narcissisme exacerbé. Comme la lente et inexorable transmission d'un patrimoine. La névrose ordinaire descend les générations au fur et à mesure du temps qui passe, les acteurs changent, la quintessence reste la même. Il y a bien sûr quelques variations suivant l'appropriation des uns et des autres, suivant le style de chacun, fonction du degré d'imprégnation. Victimes inconscientes. Le plus souvent irrécupérables !

Lorsque je pense à toi, humain, il me vient comme une envie irrésistible de vomir. Tu n'es rien en fait, rien qui vaille la peine de s'attarder. Inhumain, ne ressemblant même pas à une bête. Sombres motivations servies par de bas instincts. Il n'y a rien, vraiment. Qu'une grossière erreur qu'il serait bon d'effacer. J'ai honte de toi, j'ai honte de moi. Animaux doués en rien. J'ai une grande admiration pour les candidats au suicide. Quel courage ! Quelle détermination ! Il est certainement plus lâche de vouloir vivre dans ce monde.

C'est quoi l'autre ? En même temps, c'est quoi moi ? Justement tout ce que je ne puis comprendre. Impossibilité naturelle. Il ne peut pas y avoir de compréhension, tout exercice de la conscience est particulièrement inutile. C'est comme si l'esprit ne savait à rien, sinon à résoudre une équation mathématique à deux inconnues, ce qui en soi est probablement tout aussi inutile, sinon que cela peut distraire. Alors toute introspection semble aussi vaine que d'exercer un quelconque regard sur cet autre inconnu. Nous ne savons rien des uns et des autres. Que cela ne nous empêche pas de communiquer, d'échanger si cela est possible. Après tout, toucher une femme sans savoir qui elle est n'est pas forcément désagréable. Affinités et autres attirances feront la suite. Il y a là un mystère profond. Et ne laissons surtout pas le soin aux hypertrophiés du cerveau, aux intellectuels versés sur l'humain, d'en dénaturer la saveur.

Mon désespoir s'amplifie. Autant que ma surdité. Peut-être qu'il y a là une parfaite corrélation. La toute-puissance de l'inconscient sur le corps. C'est psychosomatique. Alors, que faudrait-il pour que le symptôme cesse ? Que mon désespoir s'atténue. Et comment cela se pourrait-il ? Pour cela, il faudrait qu'elle puisse se taire, qu'elle puisse ne plus rien dire qui soit désobligeant. Oui, mais le problème est qu'elle ne sait pas faire autrement. Alors, en guise de combat, je prends sur moi le fait de devenir sourd. Subir, toujours. C'est attristant. N'y a-t-il pas de vie heureuse quelque part sur la terre ? Sûrement. Mais ce n'est pas pour moi. Je ne fais pas partie des élus. Il est vrai que mon environnement familial n'a pas favorisé un quelconque épanouissement. A moins que mon mal de vivre soit inscrit dans mon code génétique. Etre angoissé, anxieux, c'est en partie moi. Ma pitoyable histoire n'a fait que parachever l'inné. Et pourtant, malgré les épreuves, malgré les peurs, malgré les battements de mon cœur trop rapides, j'ai le vague sentiment d'être humain. Bien plus humain que vous.

Ou bien devenir sourd d'une oreille, la gauche, celle qui se trouvant dans l'alignement du cœur serait comme l'expression d'un refus. Un refus d'écouter, d'entendre l'affectif. Ce qui vient du cœur. Suis-je en plein délire introspectif ? Suis-je en train de chercher du sens là où il n'y a qu'un symptôme mécanique ? Et que voudrait dire de trouver du sens là où le symptôme persiste ? Comprendre ce que je ressens. En dehors de toute construction intellectuelle. Je peux toujours essayer, je n'ai rien à perdre. Et si la perception auditive revenait. Alors, il y aurait là comme une certitude. Ce ne serait pas l'acharnement névrotique de ma femme la cause de mon souci mais bien une hésitation, un atermoiement intérieur. Une incapacité à regarder en face la force, l'évidence, le magnétisme des sentiments. Il ne faut pas se tromper de prétexte. Comme il ne faudrait pas se tromper de cible. Je suis la principale source de mes problèmes. L'autre, quel autre ? Le responsable, le fautif, le coupable imaginaire. Funeste facilité. Erreur fatale.

Je suis triste. Parce que ma vie qui n'est rien d'autre que ma petite mort pourrait se terminer demain. Je le sens comme une éventualité sérieuse. Ce n'est pas tant cela qui me rend triste. Non, c'est juste que je ne vous ai pas dit tout ce que je pourrais maintenant vous exprimer, mes chères amies. Et comme, pour la plupart, vous avez disparu dans la nuit, comme mortes avant l'heure, je vais conserver avec moi ces mots que je n'ai pas su vous donner à temps, les emmener dans ma propre tombe, pour une trop grande éternité. A moins que je prenne le soin de vous écrire aujourd'hui, de relier les quelques feuilles et de vous les faire parvenir par quelque moyen de convenance. Mais je sens qu'il est déjà

trop tard, que cela vous serait pour la plupart inutile et que du temps passé ensemble, combien de secondes d'éternité avons-nous raté ? Toutes, je crois. A de très rares exceptions près. Alors à quoi bon vivre de regrets, puisque moi non plus je n'existe plus pour vous. Moi aussi mort avant l'heure. Je n'ai finalement que le regret d'avoir été absent à quasiment tous mes rendez-vous importants. Je crois que cela est suffisant pour entretenir une profonde mélancolie jusqu'à la fin de mes jours.

Mes filles, mes enfants, je vous aime.

De toute façon, tout se meurt lentement, disparaît inexorablement. Contre toute volonté de vivre. De survivre parfois, ne sachant pas quoi faire ni comment. Les séparations sont souvent douloureuses, affreusement définitives. Se perdre soi-même dans la grisaille froide d'un hiver. Dans la tristesse grise d'un cimetière ou sous la luminescence d'un couloir sans fin, entouré par quelques amis de passage. Perdre l'autre, celle que l'on aime ou celle que l'on n'aimait plus beaucoup, par manque de correspondances. Attendre désespérément les beaux jours, quitter les plages désertes de l'hiver. Avoir envie pour rester en vie. Et puis se souvenir de la feuille qui ne retrouvera jamais son arbre nourricier, sa verte vitalité, les éclats du soleil sur ses nervures. Que dire des gouttes d'argent qui perlaient sur ses veinules les soirs d'orage et ses ébrouements chatoyants après les courtes ondées. C'est du passé pour l'instant sans avenir. Nostalgie.

Mes filles. Lucile et Elise. J'ai du mal à vous aimer. Je voudrais pourtant tout le contraire. Mais je ne le peux pas, je suis empêché. Moi-même victime d'un manque d'amour. Plus précisément d'un manque de démonstration. Alors comment pourrais-je vous donner ce que je n'ai pas reçu ? Alors, si je vous dis que je vous aime, soyez indulgentes avec moi, croyez-moi même si chaque jour qui passe tendrait à prouver presque le contraire, si chaque jour je fais plutôt état de ma colère, de ma violence, de mon impatience. Je vous aime en désespoir de cause. C'est une grande souffrance que je porte en bandoulière autour de mon âme. J'essaie de lutter contre cette invalidité. Il est si difficile de combler du vide.

Encore. Si vous pouviez revenir dans un prochain rêve. Femme de chair et de sang, brune andalouse et ondulante, aux rondeurs si exquises. Douceur extrême. Je vous attendais depuis si longtemps. Vous que je n'ai jamais pu atteindre. Quel bonheur de vous étreindre, de ne faire plus qu'un. Qu'un seul corps, qu'une seule voix. Comme si lentement vous étiez en train de vous fondre en moi. Ai-je à cet instant retrouvé ma partie féminine ? Serais-je enfin en mesure d'envisager mon individuation ?

Un autre rêve. La gare est presque déserte. Une giclée de souffreteux éclabousse la salle d'attente de leur présence malodorante. La misère s'est abattue sur eux. Sur leurs âmes esseulées, sur leurs corps décharnés. Comme une maladie incurable, une lèpre morale. Quelques passants affairés, transis par le froid de l'hiver, souhaiteraient un peu de chaleur. Le seul endroit, c'est la salle d'attente. Sauf que la promiscuité des déchéants ne les encourage pas à venir se réchauffer. Alors, préférant ne pas voir, préférant ne pas sentir, ils grelottent debout sur les quais. Moi, je rentre dans la salle d'attente, et là, je vois ramassé dans un coin, mon père qui me sourit. Bien sûr, ce n'est pas mon père réel, mais une image de père, celle que je porte en moi, intériorisée. Et malgré l'incapacité de mon

père à devenir quelqu'un, son manque d'ambition, il n'en reste pas moins humain. En ce point, je suis ce père. En d'autres, j'espère vraiment être différent.

Je n'ai plus la force, plus le courage de me battre contre toi. Je n'ai plus envie. Je déclare forfait. Je n'ai rien perdu, tu n'as rien gagné. Nous avons échoué ensemble. Après plus de dix-sept ans de lutttes vaines pour essayer de construire un univers commun.

Attendre quoi ? Franchement ? Je sens le temps qui passe, qui me dépasse. Et puis, que pourrais-je bien recevoir ? Ou es-tu, ma providence ? Souviens-toi, un été brûlant quelque part sur une île lointaine. Il y avait dans le ciel de la nuit, une étoile qui me regardait. Elle était là, isolée au milieu de la constellation. Mon étoile. Je nourris en moi la vague sensation que tu as veillée sur moi depuis ce jour où je t'ai remarquée, petite lumière perdue dans l'obscurité. Tu as été ma bonne étoile. J'espère seulement que tu ne m'abandonneras pas. Je voudrais tellement. Quoi ? Je ne le sais plus très bien.

Je ne te comprends plus. Tu deviens insupportable. Ce n'est pas tant le fait que tu sois profondément intolérante et irrespectueuse. C'est juste que je ne le supporte plus. Je suis infiniment désolé de ne pas avoir cette capacité d'endurance. Je me savais pourtant capable de subir bien des indignités. Un matin, je me suis réveillé avec cette impression troublante. D'une part, la honte d'être à ce point infidèle dans ma servilité et de l'autre, un étonnant sentiment de liberté intérieur. C'est toujours surprenant et paradoxal de changer d'état. Sûrement à cause de l'habitude profondément enracinée. Toujours est-il que cela est agréable de se sentir affranchi. Comme un esclave libre et désespérément seul.

Ecrire encore, pour me tenir en vie. Pour entretenir le vain espoir.

Père, pourquoi n'ai-je pas envie de te revoir ? Pourtant, il m'arrive d'y penser. Je n'ai pas de reproches, je n'ai pas de critiques à te faire ni de jugements à porter. Pas envie, c'est tout. Autant dire à quel point cela touche au plus profond de mon être. J'aimerais néanmoins que mes filles te rencontrent un jour. Peut-être pour me servir moi, égoïstement. Pour qu'elles se rendent compte d'où je viens pour moitié. Comment se fait-il que tu aies à ce point disparu de mon esprit ? Aurais-tu commis avec force et conviction un certain nombre d'actes apparemment irréparables ? Où est-il le cœur du problème ? Il est vrai que je vois beaucoup plus ma mère. Ce n'est pas que je partage une grande complicité avec elle, tout au plus une relation d'aveugles sourds. Et je pense sincèrement que j'aurais sensiblement la même avec toi. C'est juste que cela n'est pas très équitable en fait. Rétablir une sorte d'équilibre. Dire à mes filles que c'est toi, leur vrai grand-père et peu importe ce que tu es et ce que tu ne seras jamais.

Alors bonsoir, dit-il. Comme une dernière envie, avant de s'évanouir dans la nuit. Alors, Laure, comme une envie de parler, comme une envie de dire. Là où il n'est pas nécessaire de répondre. Là où tu ne réponds jamais, semble-t-il. Du moment que le soleil brille et que tu te trouves en dessous. Est-ce cela qui compte ? Plus que tout au monde ? Laure a épousé son astre. Ne sont-ils pas d'ailleurs de la même couleur ? Que ne ferait-elle pas pour vivre en dessous de l'hélianthe jaune ! Comme une parabole. Au sommet de la parabole, entre la naissance et la lente décrépitude. Comme un aimant, comme un amant, comme un confident. Comme quelque chose que je ne saurais dire. Comme une nécessité



vitale. Un attachement impérieux. Où est-il ce soleil, au fait ? Ne serait-il pas quelque part au fond de toi ? Comme une énergie qu'il faudrait consommer, pas trop vite, comme une liberté à épuiser, tout doucement. Extérieur, intérieur confondus. Pour un moment, seulement. De l'idée qu'il faudrait tenir, le plus longtemps possible. Impression que je te donne. De sorte que je deviens personne, messenger anonyme. Juste quelques mots aperçus, pour ainsi dire par hasard. A prendre, à laisser. A ressentir. Photographie envoyée un jour. Pour signifier quoi ? Cela devait-il avoir du sens ? Fallait-il que je te vois, moi, sous ce soleil ? Pour nourrir mon impression, pour comprendre, pour être comprise. L'envie d'être comprise ? L'envie de recevoir un assentiment, un jour. Peut-être. Et pourtant, pourtant, je n'en suis pas sûr. Cela devient difficile à cerner. Pourquoi fallait-il que je reçoive cette image ? De quel assentiment aurais-tu eu besoin ? Toi qui as l'air si confiante, si déterminée sous le signe du feu. Fidèle protecteur, source inépuisable de sensations et de chaleurs, là où d'autres cherchent à se réconforter avec leurs froides existences. Se pourrait-il que tu n'aies besoin que de lui ? De ses rayons langoureux, de sa brûlante intensité. N'y aurait-il pas autre chose à trouver dans la vie que sa présence ? Dans les steppes glacées du grand nord, point de salut ? Ne pourrait-il pas se trouver quelques amants sur le cercle polaire ? J'en connais au moins deux, Anna et Otto, mais peu importe, ceux-là n'existent que dans une fiction. Alors, Laure, dit-il. Comme une envie de quoi ? Parce qu'il y a bien une envie, là, au fond. Pourquoi fallait-il que je garde une photographie de toi ? Envie, désir, qui ne peuvent se dire. Alors, ne parle pas, ne dis rien. Pas à moi. Pas un mot. Silence. Il pleut. Je ne voudrais pas non plus être présomptueux. Alors, pourquoi tant de sérieux soudain ? Pourquoi ne pas rester à la surface ? Parler du beau temps devrait suffire. Du travail, de la famille aussi et de toutes nos accommodations. Est-il possible qu'il n'y ait rien au-delà de nos contingences ? Serait-il parfois possible que du sens se dissimule derrière les apparences, qui ne demanderait qu'à surgir. De temps à autre, comme une percée de lumière dans l'obscurité. A voir ou ne pas voir. A ressentir. En attendant, le scorpion femelle se prélassa sur le sable brûlant des plages. Quelle obstination ! A croire que tous tes efforts ne tendent que vers ce but ultime ! De détours en raccourcis trompeurs, de compromis en vagabondages, as-tu maintenant échoué sur quelque dune plus lointaine ? Encore plus inaccessible qu'auparavant ? Es-tu devenue transparente à Istanbul ? Invisible à Ouarzazate ? Pour un peu, comme une espèce de logique insensée, cela ne serait pas étonnant de te retrouver un jour dans quelques faubourgs d'une ville blanche, Lisboa ou bien Tanger, coincée entre le 20 et le 30ème parallèle Nord. Mais pour quel autre destin ? Là où le fils demeure, il te préserve. D'Icare, nous retiendrons que de vouloir se rapprocher trop près du soleil, il en perdit l'équilibre, bien plus que les ailes. Alors, le fils demeure et veille. Ange gardien, garde-fou, coupe-feu. Présence rigoureusement indispensable... Vivre en face de l'autre, c'est souvent une affaire de géométrie. Une sorte de symétrie. Par rapport à un point que certains appellent la réalité. Une espèce d'équilibre à préserver. Pas trop loin, pas trop près. Une terrible inconstance en fait. Et ce texte qui n'a pas l'air de se terminer. Comme une lente agonie, une petite déchirure. Comme la présence et puis l'absence. Trop près et puis trop loin. Chronique d'une petite mort annoncée. Comme une envie qui s'éteint. Une envie de dire. Une envie d'exprimer des sentiments. Un sentiment aux contours incertains. De quoi pourrait-il s'agir ? Pas grand-chose, trois fois rien, juste une toute petite douleur, là, quelque part dans la poitrine. Ce n'est même pas un sentiment, tout au plus une sensation, furtive et sourde. L'impression de perdre, de devoir quitter. L'impression de ne pas pouvoir retenir. C'est sans importance. Il faut donc en finir. De ce message et du

reste. Souvenir déjà qui s'installe. Les insaisissables. Laure et son soleil. Mais il ne faut pas croire, tous ces mots n'ont pas d'importance non plus. Tout ne sert à rien, je crois. Et en certaines circonstances, plus que d'autres. Alors, Laure, comme une envie de quoi, finalement ? Au revoir, dit-il. Adieu, pense-t-il. Bon courage, bonne chance alors. Juste le temps d'une révérence, le temps de se retirer. Puis vient le silence...

C'est difficile de parler à quelqu'un qui ne comprend pas ce qu'on lui dit. Quel sentiment d'impuissance ! Quel constat d'échec ! Se taire, ne plus rien dire. Vivre dans un silence perpétuel. Devenir sourd, ce qui est en cours et muet, ce qui ne l'est pas encore. Comme une ascèse profondément humaine. Une destinée exemplaire en parfaite osmose avec la réalité de l'existence. Que resterait-il des autres sens ? Sentir l'exquise fragrance d'un corps inconnu, toucher le velouté d'une peau soyeuse. Regarder. Mieux que cela, contempler avec ferveur l'harmonie reposante du monde. Trouver le calme et la sérénité dans les méandres de la nature. Chasser du décor tous ces intrus stupides et inutiles. J'ai sur le côté une plaie béante, remplie d'amertume et de désespoir, qui suppure doucement un liquide saumâtre. Existe-t-il un endroit sur cette terre même illusoire où je pourrais panser ma plaie ? J'aimerais tellement mourir en ayant refermé ce trou suintant. Je vais essayer, je me le promets. Et peu importe si c'est ici ou ailleurs.

Qu'il était agréable cette nuit de poser ma tête contre votre cuisse, sur votre ventre. Douce sensualité. Quel plaisir de rêver de vous que je ne connais pas. Femme brune aux longs cheveux bouclés. Quelle langueur dans votre baiser ! Envoûtant, ensorceleuse. Vous êtes en face de moi, bien distincte, au combien concrète. Pour ainsi dire réelle. Vous êtes une femme soucieuse, semble-t-il. De procurer du plaisir à un certain nombre d'hommes croisant votre chemin. Vous êtes attentive, à l'écoute de nos détresses. Vous cherchez à soulager nos peines et nos misères affectives. Pour cela, vous offrez la chaleur de votre ventre comme une mère à son enfant et vos lèvres suaves en guise de repos. Femme adultère. Votre mission est de la plus haute nécessité. De la plus extrême urgence. Noblesse, c'est votre nom. Je suis votre obligé. Je pourrais même devenir votre plus fidèle indigent. Mais vous voilà déjà repartie pour d'autres soins. J'espère vous revoir bientôt dans les limbes de mon inconscient. Femme admirable.

J'ai peur de ce que je ne connais pas. Ce qui est plutôt normal en soi. Ce qui l'est moins, c'est la disproportion de cette appréhension. Elle gonfle, elle enfle, se pare des attributs de l'angoisse. Crises et symptômes en conséquence. Plus ou moins larvés, plus ou moins difficiles à endurer lors des pics paroxystiques. Comme si la grande Faucheuse allait faire son œuvre, pouvant m'emporter à chaque seconde d'une mauvaise palpitation. Vivre avec l'impression perpétuelle d'une mort possible et imminente. Il y a sûrement beaucoup mieux à éprouver dans l'existence. Se réjouir à l'avance, goûter pleinement la plénitude heureuse du moment présent, se souvenir des instants joyeux. Le pourrais-je un jour ? Je ne sais pas. Je n'ose même pas espérer des temps meilleurs. Car en quoi faudrait-il croire ? Sur quoi fonder la moindre espérance ? L'univers est si froid, si indifférent, si sombre. Où es-tu Merlin l'Enchanteur de mon enfance, avec ta baguette magique, prompt à régler les problèmes du futur roi Arthur ? Pourrais-tu me soulager de mon fardeau ? Apaiser ma souffrance ? Non, tu n'apparais pas, même pas en rêve. Alors je vais rester seul avec mon angoisse et continuer à lutter contre elle, jusqu'à ce que l'un des deux cède, en souhaitant qu'elle n'ait pas le mot de la fin. Je me sens dans la bonne direction.

J'ai écrit une lettre à mon père. Incroyable. Après des années de silence ininterrompu. Depuis mon mariage dans une église de campagne. Cela fait bientôt six ans que je ne lui ai pas adressé la parole, ni même écrit. Tout au plus un faire-part de naissance pour ma première fille alors qu'il ne sait même pas la présence de la seconde. Je suis content de voir que je me comporte comme un homme responsable, comme un adulte et non plus comme un petit enfant qui doit plier aux récriminations de son père. N'a-t-il pas exigé des attitudes attendues de ma part, n'ai-je pas essayé de rentrer en relation avec lui de manière authentique ? J'ai fait de mon mieux en fait. Je l'ai effacé parce qu'il s'est aussi rendu inaccessible. Sans perspective d'une reddition possible. Il faut dire que sa nouvelle femme ne l'a pas aidé. Elle a même œuvré dans le sens diamétralement opposé. Le petit chien n'a même pas pris la peine d'aboyer pour se plaindre. Le bon fils à sa maman. Pathétique, presque pitoyable. Toujours est-il que je ne l'ai toujours pas envoyé cette lettre et qu'il serait bon de ne pas attendre six nouvelles années pour le faire.

Etrange destin que le nôtre, que le tien. Pourquoi toi, pourquoi moi ? Pourquoi nous ? Qu'avons-nous fait de si terrible pour mériter une telle existence ? Rien. A proprement parlé, rien. Si ce n'est que tu as, que nous avons tous une part d'ombre, qui est le réservoir de nos maladdresses. Mais s'agit-il seulement des nôtres pour recevoir un tel châtiment ? Bien sûr que non. Nous ne sommes que victimes, puisqu'un jour nous fûmes enfants. Mère, père et tous les autres, reconnaissez-vous vos outrages, vos inconséquences, vos carences, vos obstinations, vos parts d'ombre ? Bien sûr que vous ne comprenez même pas la question. Alors, que pouvons-nous faire de tout ceci, de tout cela ? Pleurer, souffrir, remplir nos vides d'angoisses diverses et variées. Combien de temps faut-il passer pour se délivrer ? Il me vient une envie de pleurer. Il me vient une envie de vivre. Te vient-il une envie de vivre ? Bien sûr. Après seize ans d'enfer, c'est évident. Je pleure pour de bon cette fois. Merci mon ami, merci mon analyste, tu m'as tellement aidé. Tu es le seul à qui je dois une reconnaissance, une renaissance. Tu devrais faire de même, chère amie. Je perçois tellement fort ce que tu as enduré qu'il me monte dans la poitrine une empathie terrible. Je voudrais tellement t'aider que je ne le pourrais pas. Je voudrais tellement soulager la détresse du monde, la tienne, la mienne. Même si le symptôme a disparu, je sens toujours en toi une certaine instabilité émotionnelle. Il faut que tu t'en sortes de manière plus définitive. Pour toi, pour lui. Pour cet enfant que tu as été capable de porter dans la tourmente. Quelle merveilleuse percée de lumière dans cette si douloureuse et profonde noirceur. Quel miracle, quelle pulsion de vie ! L'endroit, le positif surgit par instants, comme par enchantement. Merci la vie. De nous avoir apporté quelques consolations. Si belles, si douces parfois. Je voudrais tellement qu'il ne soit pas un enfant à mon image, triste et passif. Sauvez-vous, s'il vous plaît. Je vous le demande, je vous en conjure. Ensemble. Puisqu'une coïncidence heureuse vous a réunis. Si je devais te le crier, je le ferais. Demande-moi, je peux te conseiller quelqu'un de bien. Je le ferai non plus par envie, mais par amour pour toi, pour lui, pour elle, la vie qui attend, qui espère en chacun de vous.

J'aurais envie de prendre des thés à la menthe au Sahara, après de longues traversées du désert à dos de chameau. J'aurais envie de regarder mes filles le soir quand elles dorment. J'aurais envie de rien, parfois même de mourir. J'aurais envie de recevoir un geste tendre et de parler à quelqu'un qui sait écouter. J'aurais envie de visiter la grande mosquée de Cordoue et les jardins de l'Alhambra. J'aurais envie de manger du méchoui

dans les jardins de la Mamounia avec des danseuses du ventre autour. J'aurais envie d'être en vie, d'avoir envie, de vivre. J'aurais envie de ne jamais avoir existé. J'aurais envie de contempler le monde, du haut d'une montagne, sans plus bouger. J'aurais envie de ne pas aller travailler le matin pour un jour sans fin. J'aurais envie de faire un procès à ma mère et puis à mon père. J'aurais envie de calme et de volupté, de lenteur et de plaisir. J'aurais envie de tout recommencer, d'être un autre. J'aurais envie d'écrire des mots sans cesse. J'aurais envie d'avoir plein d'amies comme toi auxquelles je pourrais envoyer des lettres de gentilhomme. J'aurais envie d'être le fils du harem. J'aurais envie de ne pas déranger. Toutes ces choses finalement, sont-elles possibles ou improbables ? Pour la plupart, elles sont incertaines. Pour combien de temps encore ?

Mon dieu que cette journée d'hier est belle. Je ne pouvais pas commencer ce texte autrement que par cette phrase. Mon dieu que cette journée d'hier est belle. Au temps du présent qui jamais ne s'effacera. Hier, un inconnu nous regardant dans notre intimité, s'est dit qu'une belle intensité se dégageait de notre présence dans ce bar. Hier, un autre inconnu s'est dit que notre séparation sur le trottoir avait quelque chose d'émouvant. Alors, hier soir, en rentrant, j'ai appelé mon analyste pour prendre rendez-vous avec lui. J'ai eu le temps de lui dire que j'étais prêt à aller voir une femme et que cette révélation était toute fraîche. Cette soudaine assurance, je la dois à une autre femme qui hier, se tenait en face de moi. Toi. Cela s'appelle un accouchement sans douleurs. De la maïeutique socratique. La prise de conscience émerge brusquement. Pendant ce temps précieux du discours, de la parole, de l'écoute. Hier, j'ai réalisé une de mes envies. J'ai reçu un geste tendre de ta part et j'ai parlé à une femme qui sait écouter. Hier, une percée de lumière a traversé l'obscurité de mon existence. Il m'a fallu contenir mon émotion avant qu'elle ne déborde. Alors, dans le taxi qui me raccompagnait, j'ai laissé couler les douces larmes de mon émoi. Puis, dans la torpeur de la fatigue, j'ai laissé mon esprit vagabonder dans la quiétude de l'appartement endormi. Hier, je ne pouvais pas t'écrire. Il fallait laisser parler le silence. Ressentir à l'intérieur de soi les volutes de la satisfaction. Aujourd'hui, je suis allé travailler, appeler ce matin en dépannage. Aujourd'hui, comme hier, je me suis senti heureux. Je souhaitais ce soir te faire l'aveu de ces quelques mots. Hier, j'ai rencontré une femme. Toi. Hier, je me suis réconcilié avec l'existence. Hier, c'est un beau jour qui va durer. Longtemps, je l'espère. Je vais faire en sorte qu'il en soit ainsi. Je vais m'y employer avec volonté. Maintenant que ma muse m'a insufflé cette certitude que la femme existe et qu'il est possible qu'elle me fasse le plus grand bien. Finalement, il est vrai que je ne sais pas qui je suis. Et qu'il est agréable d'entendre de ta bouche ces quelques mots flatteurs à mon égard. Je n'ai pas d'autre dessein, ni de plus grande envie que de vivre heureux avec une femme en étant ce que je suis. Je ne sais pas si cela est possible, je sais seulement aujourd'hui que cela est envisageable. Grâce à toi. Je me dois d'une certaine manière de te remercier. Je vais donc le faire en d'autres termes. Surtout, ne te méprends pas mais j'ai comme une envie profonde et plutôt irrésistible de te dire que je t'aime pour ce que tu as déjà fait. Être là en face de moi et maintenant en moi, par la pensée.

Aujourd'hui, j'ai appris par retour de courrier que mon père est agonisant. Je n'ai pas attendu six ans pour lui envoyer ma lettre. Non, juste une petite semaine. Mais à l'échelle de la cruauté du temps, c'était déjà une semaine de trop, voir quelques semaines de trop. J'aurai dû lui écrire plus tôt mais je ne me sentais pas prêt. Au moment où je pensais le rapprochement possible, le voici à l'article de la mort. Quelle férocité du destin ! Et moi

qui souhaitais lui présenter ses petites filles. Vais-je pouvoir le faire avant qu'il ne soit résolument trop tard ? Je ne sais pas. Que faut-il faire ? Pour lui ? Pour moi ? Pour elles ? Je ne sais pas mais si je dois savoir, je me dois de faire vite.

Puis-je imaginer une seconde ne pas être présent le jour de sa disparition ? Comme j'ai pu l'écrire par ailleurs, comment a-t-il fait pour ne pas être présent le jour de ma naissance ? Faut-il que je le laisse comme il m'a laissé trente-sept ans plus tôt ? Ne faut-il pas abandonner la loi instituée du talion, justement au crépuscule d'une vie ? Malgré ma peine, je ne peux pas m'empêcher de chercher du sens à une éventuelle et peut-être dernière rencontre. Quel sens cela pourrait-il avoir pour moi ?

As-tu seulement essayé de rentrer en contact avec moi ? Lorsque tu as appris l'existence de ta tumeur, quelle a été ta réaction ? J'aimerais tellement la connaître. As-tu seulement formulé le souhait de me revoir, de voir tes petites filles ? Sais-tu seulement que tu as encore un fils ? Ou bien n'as-tu pensé qu'à ta nouvelle famille sans même évoquer notre présence ? Je ne sais pas si tu es en mesure de vouloir quelque chose maintenant, compte tenu de ton état. Alors, sans savoir ta volonté, je suis seul à prendre la décision pour deux. A moins qu'une tierce personne, ta femme, souhaite te poser à ma place la question d'une entrevue et que tu puisses y répondre. Il te reviendrait le dernier mot. La dernière sentence. Comme le rôle du roi Créon t'allait bien.

Il fait nuit, il pleut. Il fait sombre. Des gouttes d'eau tombent dans ma conscience. Des perles chaudes et d'autres froides. La vie et la mort. Même réalité. En fait, c'est la souffrance qui est insupportable. Le sens de la vie serait de chercher à atténuer toute souffrance. Le fameux sens de la vie. Une seule perspective, un seul devoir, une seule obsession. J'ai peut-être un peu trop besoin d'écrire que j'en finis par être trop présent, trop pressant, un peu lassant à force. Je te demande pardon. C'est étrange, mon oreille entend mieux depuis cette semaine. Le pouvoir immense de l'inconscient. Tu es au courant, je crois. Le gouvernant absolu. Celui qui se cache derrière nos peines et nos joies, derrière nos peurs et nos inclinations. L'inconscient, maître du monde. Mon père va mourir. Pour rejoindre la cohorte des âmes défuntes. Père, que faut-il d'ores et déjà retenir de notre vie ? Qu'avons-nous fait ensemble ? Je vais m'empresser de répondre. Mon deuil commence aujourd'hui. En même temps que ma résurrection. Puisque tu m'as aidé, chère amie, il serait dommage d'en rester là. Ne pourrions-nous pas partir ensemble pour quelque errance initiatique, s'envoler dans les brumes grises du temps, traverser le jaune éclatant du désert, flâner dans une grande maison bleue presque vide. Contempler au petit matin une campagne à peine éveillée. Crois-tu que je puisse écrire un livre ? Un livre qui commencerait par "Bonsoir chère amie, merci de m'avoir regardé un jour". C'est en effet un bon début. Et ma nouvelle littéraire ? Je suis sans nouvelles d'elle. Je ne suis pas inquiet pour autant, je sais qu'elle est dans de bonnes mains. Tu ne m'as pas donné ton corps, non. Je suis content. La fleur s'entrouvre enfin. Dans quelques temps, elle sera resplendissante. Elle est déjà belle à l'intérieur. Elle ne flétrira que bien plus tard, dans de nombreuses années. Que j'aimerais être encore là à son apogée, au paroxysme de sa luxuriance. Je l'espère. Il y a dans une œuvre de Goethe un jardin où poussent des roses magnifiques. La terre est nourricière, l'amour du jardinier fait le reste. De Nerval ne disait-il pas que les heures sont comme des fleurs l'une après l'autre écloses, dans l'éternel hymen de la nuit et du jour, il faut donc les cueillir comme on cueille les roses et ne les donner

qu'à l'amour. Fin de citation. Amour, temps qui passe. On ne trouve plus de bons jardiniers de nos jours. Ni de terreaux favorables. Alors, parfois je me prends à rêver. Etre un simple maraîcher. Voilà une autre envie, sincère et authentique. Ce fut une semaine fondamentale, capitale aurait dit mon cheval, l'analyste. Prises de conscience sublimes. A bientôt, tôt ou peut-être un peu plus tard, puisque tout n'est plus pour tout de suite. Le temps qui passe, quelle merveilleuse trouvaille.

L'inconscient existe, je l'ai rencontré. J'ai rêvé que j'allais retrouver un peu d'audition. Les conditions de cette réapparition étant liées à la probabilité de partager avec toi une certaine promiscuité, un certain échange basé sur l'attention, sur l'écoute. Quelques jours après ce rêve, nous avons passé un moment ensemble. Agréable moment de communion, de communication, de sensibilité. Nous nous sommes si bien entendus que j'ai retrouvé quelques facultés auditives sur l'axe gauche. Vraiment impressionnant ! C'est tellement évident que rien ne sert de vérifier, l'audiogramme serait superflu. La preuve est faite, l'inconscient existe. Par contre Dieu, je n'ai toujours pas reçu de signe de lui. Alors ma surdité flottante, ma perte binaurale n'est pas seulement due aux caprices de la mécanique, elle est bien l'expression d'affres irréflechies. Que s'est-il vraiment passé pendant ces longues minutes de complicité ? Assez pour me faire un bien immense. De manière simple et profondément humaine.

Voilà, c'est fini. Tu es mort ce matin du samedi 24 mai 2003. Tu n'auras donc pas connu ta descendance. Tu es parti sans conscience. Tu ne l'as pas vu venir te chercher, la dame avec ses longs voiles blancs. As-tu déjà rejoint les anges au paradis ? Ou bien es-tu là, près de nous, l'âme virevoltante ? Brahms joue son requiem allemand. Dehors, il pleut abondamment. Il fait gris. Je vais habiller mon âme de blanc pour la circonstance. Je suis profondément désolé pour tes petites filles. Plus tard, c'est parfois trop tard. Toujours est-il que je ne me sens pas coupable car nous ne pouvons qu'à certains moments de notre vie, plus tôt étant parfois impossible. Chaque chose devant arriver à maturation pour pouvoir s'exprimer. J'appelle cela les "temps psychologiques". Ma lettre est arrivée trop tard. Je crois que j'aurai aimé pouvoir te dire des mots, t'exprimer une tendresse, cesser de te blâmer, rompre mon agressivité passive. Tu as été un homme faible, un père absent, un amant paraît-il appliqué, un bon fils et un grand-père inexistant. Il est certain qu'avec ce bilan peu glorieux, ma tâche était vouée à l'insuccès. Il était si difficile pour toi d'être humain. Pourtant, je te l'ai envoyée cette lettre. Je souhaitais reprendre au moins le contact, à défaut de recevoir ce que je n'ai jamais reçu. Et puis, pour que tu puisses connaître tes petites filles. Il y a une profonde injustice, une abomination qui ne pourra plus être réparée. Je t'ai privé de ce bonheur comme tu m'as privé de la mort de ma grand-mère. Entre autres indécicatesses de ta part. Ce que nous nous sommes fait est stupide et abject. Coup pour coup. C'est toi aujourd'hui qui es KO définitivement. J'aurai préféré une autre fin, une autre issue. Plus douce, plus insignifiante, plus diluée. Franchement, quelle idée une tumeur maligne inopérable. Et au cerveau en plus. Cela fait partie des causes de mortalité qui ne devraient même pas exister. Ta mère, ma grand-mère est morte un 24 décembre 2000. 24 mai 2003. Il t'aura fallu peu de temps pour la rejoindre, dans le caveau de famille. A l'heure de la retraite, à soixante-cinq ans. Tu laisses derrière toi un fils et une fille de vingt-deux ans que je ne connais pas. Pourtant, c'est moi qui lui ai donné son prénom, Mylène. J'aimerais faire sa connaissance maintenant. Si cette dernière ne nourrit aucune animosité à mon égard. L'autre, le demi-frère absent. L'étranger. Comme

un titre de livre d'un de mes auteurs favoris. Je n'aurais donc pas revu mon père avant qu'il meure. Les dernières images de lui resteront fixées au temps de mon mariage et cette très belle photographie où nous sommes tous les deux, l'un à côté de l'autre. Voilà, c'est terminé. Au revoir.

Plus de famille. Pas de famille. Que me reste-t-il, du sang partagé ? Une mère, une sœur, peut-être deux. Deux filles. Mes oncles et tantes ont tous disparus, certains ont même commencé à mourir. De toute manière, je n'irai pas à leurs enterrements respectifs. A une exception près, peut-être. Mes cousins et cousines sont inexistantes. Parmi les dix, il y en a même un que je n'ai jamais vu. Il doit avoir une vingtaine d'années maintenant. Quand je pense que je suis l'aîné de cette progéniture. Je crois que certains se côtoient. Pour eux, je dois être encore l'étranger, l'étrangeté. Mon père ne m'a-t-il pas dit un jour que ma présence en ce très bas monde n'était que le fruit d'un pur accident ? Finalement, ma vie pour mon entourage est devenue l'expression de ce commencement non souhaité, cet imprévu plutôt encombrant. A croire qu'ils l'ont tous parfaitement intériorisé. Je n'existe pas pour eux. Il était donc normal qu'ils n'existent plus pour moi. Je me sens seul au monde, je me sens libre. Je suis heureux d'avoir su affronter ce destin, dépasser cette perversion du lien. Ma traversée du désert a été longue et laborieuse. Au moins une bonne douzaine d'années pour ressentir, pour comprendre. A se demander parfois ce qui était normal et ce qui ne l'était pas. Suis-je anormal ? Oui, je le suis et je m'assume en tant que bizarrerie exotique.

Comment est-il possible en tant qu'être humain de ne pas être présent à la naissance d'un enfant ? Comment ne pas penser que cette désaffection est le stigmate évident d'un égoïsme triomphant ? Comment peut-on à ce point privilégier sa vie au détriment de celles des autres ? Au plus loin que je m'en souviens, je trouve que des traces d'égoïsme dans toutes tes inclinations. Amour paternel. Comme l'amour en général, ne faut-il pas recevoir des preuves ? Parce qu'il n'aurait servi à rien de dire. Il n'y a aucune honnêteté, aucune dignité à proclamer un amour qui dans les actes et les faits n'apparaît pas. Sinon se donner bonne conscience.

Mère, reine du narcissisme. Père, roi de l'individualisme. De vrais champions du monde. Que vouliez-vous que je devienne avec de tels lauréats ? Franchement ? Un bon fils ? Non ! Même avec la meilleur des volontés, je perdais perdant d'avance. Aucune chance de s'en sortir victorieux. Alors ils ont fait de moi un vilain petit canard, un fils indigne, peu enclin à la reconnaissance. Mon père n'a pas compris mon silence, paraît-il. Le pauvre, aucune conscience de lui-même. Il n'a jamais pu soutenir son regard dans un miroir. Combien d'hommes et de femmes meurent chaque jour sans avoir pris conscience de leurs parts d'ombre ? Encore un qui n'a pas contribué à l'accroissement du niveau de conscience collective. Pauvre humanité.

Aujourd'hui, je suis allé à l'enterrement de mon père. Le voici six pieds sous terre. A côté de ses parents. Il y avait là mon oncle et son épouse. Il y avait là ma tante aussi. Vous savez, celle qui est née de la liaison adultère de ma grand-mère avec un homme de passage. La bâtarde. Ce n'est pas tout à fait juste lorsque je disais que je n'irai pas aux enterrements de mes oncles et tantes. A la mort de cette bâtarde, j'irai cracher sur sa tombe. Deux fois plutôt qu'une. Voilà tout ce que l'on peut détester chez un être dit

humain. La méchanceté, la malveillance, la bassesse, la suffisance, la bêtise. L'ignominie incarnée. J'ai hâte qu'elle meure. Et si possible, dans d'atroces souffrances, au cours d'une longue et insupportable agonie. Est-ce que je cesse d'être humain en disant ceci ?

Hier, en t'écrivant, j'ai eu une vision. Je t'ai vu dans le jardin d'un cloître, en train de regarder des roses charmantes. Pas n'importe quel cloître. Celui d'un monastère imaginaire égaré dans l'océan d'une forêt, à l'abri de l'animosité du monde. A l'image de ceux qu'il est possible d'admirer dans ce petit pays riche de splendeurs. Alcobaça où reposent en paix Pierre Ier et sa reine morte, Tomar et sa rotonde des Templiers, Batalha chef d'œuvre du gothique et ses chapelles imparfaites. Cette image est tout simplement fabuleuse. Il émane de ce tableau une grande douceur, une délicatesse quasi divine, une extrême fragilité. Il me semble que dans cette représentation se dissimule toute la signification du monde. Une femme dans un jardin magnifique admire une fleur somptueuse. Tu es là, à l'écart de la fureur et du bruit. Je suis non loin de toi pour contempler cette scène. Et de notre présence se dégage une connivence indicible et prodigieuse. Plus rien ne sert de parler. Nous sommes ensemble, vivants au cœur de cette complicité silencieuse. Comme une simple évidence qui se suffit à elle-même. Quelle évocation !

Que se cache-t-il, là derrière ce pan de mur ? Un peu plus loin, quelques branches noueuses aux feuilles de lierre étouffent obstinément les parois d'une maison en pierre. Sur le côté, les courbes confuses des ronces paraissent préserver quelque mystère enseveli. De l'autre côté, un bouquet de roses persistantes couleur sang semblent évoquer le souvenir d'une fougueuse passion. Sur le rebord d'une fenêtre, un chat noir règne dignement. La porte d'entrée s'entrouvre. Qui est-elle ? Je la regarde, je l'observe. Avec une extrême attention. Je n'ai plus envie de partir. J'ai le désir de rester là, de la voir évoluer dans son jardin. Va-t-elle prendre dans sa main une de ces roses délicieuses, la cueillir avec soin et délicatesse ? L'emporter dans son intérieur pour en apprécier la savoureuse senteur ? Je la scrute, je la devine. Derrière une apparence affable apparaissent quelques blessures secrètes et profondes. J'ai bien dans la main un trousseau composé de quelques clés particulières. Aurais-je par le plus grand des hasards celle qui permettrait d'ouvrir la serrure de son âme ? Je vais sonner et nous verrons bien.

Les cimes des arbres dansent, le soleil déclinant illumine les hautes ramures. Douceur de vivre. Plaisir de contempler. Les hirondelles volent bas. Je ne sais pas si c'est un signe. Car de quoi faudrait-il attendre un augure ? J'attends plutôt des présages de toi, c'est plus sûr. J'attends tes sous-entendus, tes non-dits, tes appels à l'aide parfois, une possible perspective, tes désirs inavouables, ton intimité. Que des intentions qui vaillent la peine de répondre. De quoi sortir de ma torpeur quotidienne. Que pouvons-nous souhaiter décemment ? Que faudrait-il chercher ? Est-il nécessaire de vouloir construire à tout prix ? Faire comme tout le monde. Etre ensemble, n'est-ce pas déjà l'essentiel ? Sans volonté, sans dessein particulier. L'ivresse de se sentir libre et en phase. En parfaite osmose. Sans peur du lendemain. Je pars à ta découverte. Au fur et à mesure de nos furtives rencontres.

Père, il manquait un nombre impressionnant de gens à ton enterrement. La chapelle qui contenait ton cercueil en chêne était à moitié vide. Il était certainement difficile pour ta femme et ta fille de prévenir toutes tes maîtresses et notamment la dernière en date,



une certaine Charlotte. Cela manquait en effet de gentes dames. Toi, l'égocentrique jouisseur. L'authentique collectionneur. Charlotte, magnifique prénom. Il paraît que tu n'étais pas en bons termes avec ton épouse. Ni avec ta fille. Je te comprends. Une superbe garce et une adorable petite conne. Décidément. Tu n'étais vraiment pas fait pour vivre en mari et en père. Avant que tu meures de ta tumeur, elles ont procédé à la dilapidation de tous tes biens et effets. Il ne restait déjà plus rien de ton vivant. Et par voie de conséquence, je ne récupérerai rien de toi après ta mise en bière. Alors, je ne garderai que mes souvenirs, en plus de quelques photographies. C'est amplement suffisant. Et les deux autres intrigantes, qu'elles aillent se montrer où elles le souhaitent et que je n'entende plus parler d'elles jusqu'à la fin de mon temps. Dire que la bâtarde et la garce ont condamné ma présence au moment du décès de ma grand-mère et que mon père, cet homme veule, a souscrit à cette exclusion. Voilà mon intime conviction. Finalement, seul mon oncle s'est posé la question de mon absence. Pour la peine, j'irai te voir dans ta nouvelle maison et je renouerai avec tes trois enfants.

Anna attend Otto. C'est dans une fiction. Anna attend dans sa chambre qu'Otto vienne. La fenêtre de la chambre est ouverte. Le vent excite les feuilles des arbres. Le bruissement est intense. L'agitation est encore plus grande à l'intérieur des corps. Sa chair espère recevoir le corps d'Otto pour la première fois. Il hésite, il ne sait pas. Il reste là, comme pétrifié. Incapable de prendre une décision. Enfermé dans la polarité de la motivation. Oui, non. Faut-il franchir cette fenêtre ? Plonger dans le doux vacarme du jardin, longer le mur de la maison qui conduit à la chambre d'Anna. Pénétrer à l'intérieur, se glisser dans la moiteur de ses draps, épouser les lignes de son corps, se fondre, se perdre. Envie de vivre l'instant. L'autre sans laquelle il ne serait rien. Le temps d'une nuit d'été, caressée par une brise tiède et charnelle. Demain, il sera un autre homme. Elle sera une autre femme.

Maison. Avoir un toit pour s'abriter des flétrissures du temps. Pour se retrouver seul, avec soi. Comme une agréable compagnie. Je suis deux. Je suis cet autre à qui je parle de temps en temps. Nous sommes. Par ton regard. Lorsque tu poses tes yeux sur mon visage et que tes mots nous atteignent, moi et le petit garçon que je porte, tu nous fais du bien. Tu parles à nos esprits et tu flattes nos sens. Maison, à l'abri des regards et de la noirceur du monde, c'est là que tu te ressources. Comme un enfant au ventre de sa mère. Voir au petit matin, le voile fragile de la rosée sur la campagne encore somnolente. Entendre au crépuscule toutes les petites clameurs de la terre. Déposer devant la porte d'entrée le fardeau de ton labeur, te délasser à l'ombre d'un mur de vieilles pierres et attendre que la nuit s'empare de ton esprit. Que les rêves viennent. Que je puisse apparaître encore et toujours dans les sinuosités de ton inconscient.

Légèreté du soir. Après une belle et chaude journée d'été. Envie d'être un soir d'été. Envie d'être là. Présent dans le décor, dans la nature. Présent en tant que vivant. Dans ton intérieur. Ensemble, l'un près de l'autre, écoutons l'éloquence de ce silence absolu. Entends-tu le temps qui s'insinue à travers nous ? Oublions pour quelques instants le destin de toute existence sertie dans un écrin de bois. Oublions ce temps qui dessine sa trajectoire quotidienne comme une petite grille de cimetière dans un crissement douloureux. Ne pas penser à demain. Oublions le passé aussi. Ces regrettables antécédents, faits de souffrances et d'amertumes. Que d'épreuves mortifiantes, que de

maux indescriptibles. Ne pensons plus à hier. Et du présent, je préfère penser à ta présence. A ton omniprésence dans mon esprit. Voilà ce qui s'insinue à travers moi, inexorablement et inévitablement.

Muses, entre ciel et terre. De quelle étoffe êtes-vous constituées ? Etes-vous seulement composées de chair comme les autres femmes ? Les muses ne sont-elles pas d'ordinaire des créatures éthérées, célestes, pour ainsi dire inaccessibles ? En portant ma main vers vous, peut-être ne pourrais-je vous toucher, sinon vos vaporeuses matières. Il semblerait pourtant que vous soyez bien réelles. Ancrées dans le concret. Vivantes bien au-delà des épreuves. Le suis-je tout autant que vous ? Il me faut prendre garde. Peut-être est-ce moi le mirage. Peut-être suis-je tour à tour une erreur et une illusion. Un leurre pour mes compagnes d'infortunes. Peut-être ne suis-je qu'un esprit, qu'une pensée sans fondements, sans un corps pour me justifier. Ne suis-je pas en passe de faire de vous des fantômes, des idées ? Cherchant encore à me nourrir de victimes pas forcément consentantes, il se pourrait que je souhaite atteindre vos images et ce qu'elles suscitent mentalement, bien plus que vous en tant que personnes à respecter dans leurs intégrités. Je le sais maintenant, j'en ai conscience et je vais faire un effort pour être scrupuleusement vrai et juste avec vous.

Un feu dans l'âtre de la cheminée. Deux vieux fauteuils en cuir marron totalement usés. Dehors, il pleut. N'est-ce pas la Truite de Schubert que nous entendons ? Allegro vivace à l'allure d'une vive dans l'eau. Rondes effluves et vibrations suaves s'enroulent autour de mon âme. Concordance avec la musique. Correspondance avec toi. Je te vois, je te respire, je te ressens. Je te perçois mon impromptu comme une composition instrumentale. Avec la même résonance. Mon intérieur reçoit ta présence et les notes de piano dans un indicible mélange, fait de délectation et de sensualité. Muse, tu existes, je t'ai rencontré. Maintenant que tu es en moi, je ne te laisserai plus en sortir. Je vais te garder aussi longtemps que Dieu me prêtera vie. Et j'appelle de tous mes vœux, de toute mon espérance, de passer d'autres moments avec toi, aussi délicieux.

Ressentir et comprendre. Encore et encore. Sans aucune espèce de relâche. Ressentir avec son corps. Vient ensuite la compréhension naturelle, simple et évidente. Sa vérité intérieure. La seule qui vaille la peine d'être défendue. Liberté d'aller et venir, de parcourir le monde, sans patrie ni obéissance, avec la richesse de l'expérience comme seul et unique passeport. Etre deux, sans cesse. Ce qui vient de ma chair et tend vers ma conscience provient de toi. Ce que tu me donnes, je finis par le comprendre. Tu fais de moi un homme symbolisé par un corps et par un esprit. Me voici enfin réuni. Mon chemin de croix fut long et si difficile. J'arrivais au bout du tunnel lorsque je t'ai rencontré. Il te suffisait par ta présence de déposer la dernière pierre à mon édifice. Il n'y aurait donc pas de hasard. Nous devons nous connaître, afin d'être l'un pour l'autre. La réciproque doit être vraie, j'essaye de te donner autant que tu me procures. Du plaisir et du sens.

Aimer. Qu'il est agréable de se sentir aimant. Attendre que cela survienne. Que cela soit possible, sans partage. Quelle autre nécessité y aurait-il ? Pour quelle autre raison faudrait-il s'évertuer à vivre ? Je n'en vois pas. Sinon, celle impérieuse de devoir se nourrir. Douleuse obligation pour certains d'entre nous. Au point que le temps du travail remplace le temps de l'amour et finit par le faire disparaître. Amour, fais-moi ressentir ton

intemporalité. Remplis-moi de ton inconscience. Vide-moi de mes vanités. Réalise-moi. Et puisque j'ai la chance inouïe de pouvoir profiter d'un peu de temps sans tomber dans une quelconque décrépitude, je n'ai plus qu'une obsession à l'esprit. Aimer. Je vais laisser les flots aimants se déverser en dehors de mon corps. Je vais m'ouvrir la poitrine avec les mains, laisser le flux se répandre dans l'onde souveraine. Voyez-vous mon cœur qui bat, qui se débat contre l'inconséquence généralisée ? Il est d'un rouge sanglotant.

J'aurais donc essayé de te donner. Donner quoi ? Que faudrait-il offrir à une fleur entrouverte pour qu'elle s'épanouisse ? Ce dont elle a besoin. Ce qu'elle ne sait pas encore elle-même. Ce qu'elle découvrira peut-être un jour, pourvu que le temps lui prête vie. En attendant, elle se nourrit d'habitudes et de répétitions. Elle attend, elle espère. Parfois, elle désespère. Elle cherche à combler un vide intérieur, comme beaucoup. Sans efforts, ni contraintes. Mais, peut-être que nous ne pouvons rien les uns pour les autres. Je ne peux rien dire, je ne peux rien faire. Il n'y a que toi qui puisses t'aider. L'enfer de la dialectique est notre lot commun. Alors, ne pouvant rien construire que tu viendrais à détruire, je vais rester là. Comme un spectateur dans l'attente d'un miracle. Je ne vais même pas soupirer. Ainsi ne deviendrai-je pas un de tes soupirants. Juste le témoin muet d'une scène qui n'a plus qu'à se dérouler. Maintenant que je peux te regarder sans prendre part à l'action. Vas-tu devenir cette fleur superbe, cette rose rouge somptueuse ? Ou bien vas-tu commencer à t'abîmer par endroits, feuilles après feuilles, enfermée dans des certitudes implacables ? Quelle tristesse ! Tant de victimes sacrifiées sur l'autel de l'inconscient ! Je ne regrette rien. De ce que j'ai pu dire et de ce que j'ai pu faire. Je vais retourner sous mon escalier m'enrouler comme un chien en quête d'un refuge. Attendre qu'une autre fleur passe devant moi. Je vais continuer à t'écrire, je vais faire part à ton fantôme d'une continuité. Je vais m'abreuver encore de ta vertu inspirante. Je vais romancer notre petite histoire. La fin risque d'être perturbée, forcément. Avortée. Ne jamais pouvoir finir autrement, c'est dommage. Et je ne dirais rien non plus sur ton impossibilité de dire puisque mon intuition suffit à me révéler de nombreuses intentions. Rien non plus sur tes faux-semblants, sur ton manque de vraisemblance. Il n'y a rien à commenter. Je suis pour ma part très heureux d'avoir été brièvement transporté par un vrai sentiment, sincère et authentique, au point d'imaginer un avenir en commun avec toi, ma rose. Et tellement heureux de ce que ta présence m'a apporté. C'est sûrement encourageant pour la suite de ma vie. Et de ma douleur, celle que je trimbale comme une orange dans la poitrine, je vais attendre qu'elle se dégonfle doucement. Tout ne sert pas à grand-chose, n'est-ce pas ma belle ? Garde-le précieusement ton petit cœur jaune. A moins que tu souhaites le briser en mille morceaux. Garde-la ta rose rouge jusqu'à ce qu'elle flétrisse. A moins de la jeter pour que les autres ne la voient pas. Fais ce que tu peux. En cela, tu seras toujours pardonnable. Et puis, peut-être qu'un jour, sans prévenir, un bonheur immense te tendra la main, sans rien faire de plus qu'aujourd'hui. Mais pour l'instant, ta logique est respectée, j'ai reçu de toi et je ne suis pas sûr que tu aies reçu de moi. Je sais pourquoi maintenant. C'est la nuit, vient le silence et les larmes qui coulent. Je vais essayer d'arrêter de pleurer... Bonsoir chère amie, merci de m'avoir regardé un jour.

Alors ? Que me reste-t-il ? Qui ne me fasse pas ressentir l'inutilité flagrante de cette existence ? Au fait, que sommes-nous devenus, toi ma femme et moi ton mari ? De nos deux névroses. De nos deux vides qui se sont rencontrés pour ne jamais se combler. De sorte qu'un vide encore plus grand nous submerge maintenant. Nous avons eu le tort

d'avoir les mêmes attentes issues de traumatismes sensiblement équivalents. Douze ans d'analyse pour ressentir et comprendre dix-huit ans de notre vie. Nous n'avons malheureusement plus à rien à espérer sur le fond. Alors que la forme sauve encore les apparences. Pour combien de temps ? Partir, quelque part, seul. Ne plus voir mes filles tous les jours. Pourrais-je le supporter ?

Femme psychanalyste. Voici deux mots que je ne pouvais même pas imaginer mettre côte à côte. Une femme ayant une capacité d'écoute, je n'en ai rencontré qu'une récemment. Une illusion amère, dissipée aujourd'hui. Autant dire que je l'attends maintenant, la vraie, la seule, avec une impatience à peine dissimulée. J'ai même rêvé d'elle cette nuit. Elle est jeune, elle débute dans le métier d'analyste. Je suis son patient. Je l'aime infiniment. Elle habite la ville de ma petite enfance. De l'autre côté de chez elle se trouve une pharmacie, l'endroit où l'on peut trouver toute sorte de drogue pour faire face aux crises de l'angoisse. Avant d'aller chez elle, je fais preuve d'agressivité envers l'apothicaire. Je sors en hurlant. Voici un des douloureux constats de mon existence. Voilà ce que je n'ai jamais su faire dès mon plus jeune âge. Exprimer mon agressivité. Alors elle s'est retournée contre moi et depuis, je n'ai cessé de fréquenter les officines pour aller chercher mon narcotique, mon calmant, ma poudre blanche. Entre autres raisons. Elle m'aime autant que moi. Elle n'exercera son savoir-faire que pour moi. Douce alternative à l'emprise des sédatifs, la femme psychanalyste qui comblera le vide de ma genèse. Il se peut que j'exerce le même métier qu'elle. Je serai aussi son analyste. Elle aura souffert comme moi. Elle portera en elle une profonde blessure. Sa douleur sera immense. Nous serons humains bien au-delà des vivants. Nous respirerons dans la plus extraordinaire des banalités. Surtout, ne me désespère pas. Moi aussi, je souhaiterais vivre comme d'autres hommes. Avec l'envie obstinée de fleurir.

Cela fait vingt-sept ans. C'est si loin plus d'un quart de siècle, intérieurement. Et si peu à l'échelle du temps. Je n'ai pas encore dix ans, je pars en vacances avec ma mère, mon beau-père et ma demi-sœur dans le sud de la France, dans une ville dont j'ai oublié le nom. Ma demi-sœur a quinze mois. Elle a une particularité. Elle ne s'endort pas toute seule le soir. Elle pleure au moins pendant une heure, souvent plus. Alors ma mère, quelque peu excédée par ses sérénades régulières, me propose de me donner un peu d'argent. En contrepartie, je la berce jusqu'à ce qu'elle s'épuise pour de bon. Le temps d'endormissement est réduit de moitié. Avec l'argent que me donne ma mère, je vais acheter des images de footballeurs à collectionner et à coller dans un album. D'une certaine manière, ma peine méritait un salaire et ma rétribution entretenait ma passion du football. Je trouvais cela normal. Un jour, revenant de la librairie, je te croise. Pourquoi es-tu blonde, pourquoi as-tu les yeux clairs ? Tu es grande, aussi grande que moi. Tu es mince, tu as des cheveux immenses, lisses, qui t'arrivent très bas dans le dos. Tu ressembles à ces filles sur les couvertures de journaux, à ces mannequins superbes venus des pays scandinaves. Tes parents louent un appartement au rez-de-chaussée d'une maison, la porte d'entrée donne sur la rue piétonne, non loin de notre location, à une cinquantaine de mètres. Je ne sais plus comment notre relation commence. Je me rappelle que tes parents m'ont reçu. Ils habitent la région parisienne, Villepreux, je crois. Ils me font part de tes difficultés pour apprendre à l'école. Que tu as déjà redoublé une ou deux classes et qu'ils ne savent pas ce que tu vas devenir. Je me demande comment cela est possible. Tant de beauté pour si peu de chance de réussir intellectuellement. La nature est-

elle à ce point cruelle ? Il n'y a donc point de perfection, rien à attendre d'un quelconque rattrapage. Tu es, suivant ce que la nature en a décidé, magnifiquement belle. Je ne vois que cela. Il y a bien un autre garçon, un autre prétendant, un autre prédateur qui rôde. Nous jouons à cache-cache avec lui. Heureusement, il repart plus tôt que nous. Il me laisse en paix. Une après-midi, tes parents m'invitent à la plage. Je m'empresse d'accepter. Je passe, seul avec toi, l'une des plus merveilleuses journées de mon enfance. Nous sommes en haut de la dune les maîtres du monde. Le bleu de la mer se confond avec la couleur de tes yeux. Nous ramenons un crabe vivant pour faire une farce à ta mère qui ne fait que l'apprécier moyennement. Une semaine d'intense bonheur, arraché à la morosité de mon existence. Voici ma première percée de lumière. Je ne sais pas encore que tout le reste de ma vie ne sera dans l'ensemble que douleurs et souffrances. Je ne perçois que confusément l'intensité du moment, je ne peux pas dire mon émotion mais je me sais le plus heureux des enfants d'à peine dix ans. Tu es repartie avant moi. Tu m'as laissé avec mes berceuses et mes images. J'ai cherché à te revoir. Sans succès. Vingt-sept ans après, je demande ce que tu es réellement devenue. Simple curiosité. Bien sûr, une autre motivation ne voudrait pas dire grand-chose après toutes ces années. En fait, pour être tout à fait honnête, je n'ai dû penser à toi qu'en de très rares occasions. Et à chaque fois, je cherchais obstinément ton nom et ton prénom. Sans succès. Il m'a fallu plus d'un quart de siècle pour les retrouver soudainement, comme par enchantement. Christelle C. Tout est là, dans les méandres de la mémoire. Il est dommage qu'elle ne soit pas capable de me restituer plus d'images de ce bonheur éphémère. Doux euphémisme. Je ne connais pas de bonheur durable en vérité. Je te salue, magnifique créature.

Que faudrait-il faire ? Là, demain ? Je ne le sais pas. Comment pourrais-je le savoir ? Que faudrait-il faire pour qu'elle disparaisse ? Je n'en peux plus de la supporter. L'angoisse. Parfois, elle s'atténue. Quelques jours sans nouvelles d'elle. Puis, elle revient. Elle s'installe. Elle s'insinue partout. Mouvement incessant de va-et-vient. De temps en temps, je pleure. Sans raisons apparentes. Ne pas savoir. Ne pas comprendre. Quelle désolation ! Ne rien pouvoir faire d'autre que l'endurer. Devoir rester dans les brumes indéfiniment, dans les ténèbres de l'inconscient. J'aurai préféré un autre destin, assurément.

Désert. Je suis arrivé à ta porte. J'ai pris un bateau à Lisbonne. Une dernière chose avant de partir. J'ai regardé un film dans un vieux cinéma de la capitale, intitulé "Dans la ville blanche". Je l'avais déjà vu vingt ans auparavant. Il me laissa à l'époque une impression très troublante. L'envie d'être cet homme-là. L'envie de vivre les mêmes situations que lui. Le même amour passager. Si profond, si intense, si inaliénable. Aujourd'hui, encore plus qu'hier. Vivre de fragments d'éphémère. Quelle heureuse destinée. Ne rien vouloir construire qui viendrait se détruire. Pourquoi revient-il voir sa femme ? Que peut-il espérer ? La fin est décevante. Ne jamais rien souhaiter recommencer. Ne pas se perdre encore en conjonctures défavorables. Personne ne change vraiment. Quelques nuances apparaissent parfois. En vain. Repartir. Comme un train s'arrêtant dans des gares successives. La dernière d'entre elles signifiant l'arrêt du voyage. Je n'aurai pas de dernière demeure. Mon corps desséché par le soleil reposera sur le sable. Mais qu'importe l'avenir, c'est pour l'instant ma présence qui occupe l'espace. Comme un conquérant ancestral, je suis monté sur le pont d'un navire et je suis allé à ma

rencontre, là-bas dans le désert. A la découverte de mon sentiment intérieur. Fascinante expédition. Fantasma tenace.

Sophie C, tu es la première. Je ne suis alors qu'un enfant. Un enfant pas tout à fait comme les autres. Un enfant qui trimballe déjà ses petits traumatismes. Il faut dire qu'à l'époque, au début des années 70, le divorce après naissance de l'enfant n'est pas encore une institution comme aujourd'hui. Il fallait donc de la part de mes parents, des raisons vraiment très personnelles et non socioculturelles pour envisager cette séparation. Je peux l'affirmer aujourd'hui, ils ont eu effectivement des motivations très particulières, plus proches de la névrose que de la simple mauvaise humeur. Alors, à six ans, lorsque je t'aperçois, je suis déjà confortablement installé dans une certaine prostration. Je n'agis pas, je parle très peu, je regarde le monde qui m'entoure, j'entame sans le savoir une longue route d'abstinences émotionnelles et sentimentales d'une trentaine d'années. Tu es blonde, tu as les cheveux longs, les yeux clairs. Tu ressembles aux petites filles des contes d'Andersen. Tu as une petite sœur beaucoup moins jolie que toi mais très clairvoyante. Je ne me souviens plus de son prénom. Elle sait toute l'admiration que je te porte. Ton image est constamment présente dans mes pensées. Fascination obsédante. Pendant sept ans, je te vois, je te cherche, je t'épie sans rien dire. Au début, tu habites un grand immeuble moderne, au dixième étage du 20, 22 peut-être, de la rue B. à Boulogne-Billancourt. Je suis dans la même rue, au 10. J'ai l'avantage d'être au même étage, ce qui me permet d'avoir par un heureux hasard de configuration une vue sur ton appartement. Deux cent mètres nous séparent. Je dois tout simplement me tenir sur mon balcon, en toute saison, pour pouvoir t'apercevoir. Je reste là parfois des heures entières, à attendre que la lumière s'allume, j'entraperçois ta silhouette furtivement et puis elle disparaît. Je n'ai plus qu'à attendre le lendemain, pour recommencer mon guet et saisir ces quelques secondes de contentement. Le reste du temps, je joue au ballon dehors, le plus souvent seul ou sinon je m'ennuie. Bien sûr, je vais à l'école, la même que la tienne, je ne suis pas un bon exemple. Je me distingue par de piètres aptitudes à apprendre et une fâcheuse tendance à l'indiscipline, maigre compensation d'une vie familiale sans reliefs. Tu ne me remarques pas ou à peine, tu as cet air amusé de temps en temps mais finalement indifférent. Mes tentatives pour me rendre intéressant à tes yeux restent vaines. Je n'existe pas. Ensuite, tu déménages dans ma résidence, au 16 de la rue, et là, catastrophe, je ne peux plus t'observer. Entre-temps, tu as fait de moi un voyeur impénitent. N'ayant plus devant les yeux l'objet de mes fantasmes, le sujet principal de mes imaginations, je me reporte sur la voisine d'en face et sur tous les voisins de manière générale. La voisine s'appelle Nathalie. Elle a un chien, un berger allemand qu'elle sort le soir à heure fixe. Elle vit seule avec sa mère. Je deviens le chroniqueur de leurs existences. Je peux relater toutes les infidélités de la rue, entre 1976 et 1979. Quel ennui, quel désœuvrement ! Le regard est le seul lien qui m'a retenu à la vie. Pulsions de survie. Dans mon existence d'enfant, il ne s'est rien passé. La vie est par essence vide. Rien ne jaillit vraiment. Sauf de temps à autre, comme ton apparition dans un appartement soudainement éclairé. Aujourd'hui, j'aime la photographie, j'apprécie toujours autant de regarder chez les autres afin de découvrir leurs petites histoires. Nous nous sommes revus, toi et moi, une quinzaine d'années après, par hasard. C'est là que j'apprends que tu as fait certainement de brillantes études pour travailler dans cette grande entreprise mondialiste qui distribue des produits de beauté à ceux qui voudraient bien faire un peu d'autosatisfaction. Comme il y a quinze ans, nous n'avons pas échangé un mot, je me suis contenté de te regarder comme un enfant. Avec

une petite fierté en plus, que tu puisses m'apercevoir dans ce contexte professionnel valorisant, moi le mauvais élève devenu grand. Tu as eu comme à l'accoutumée, un petit sourire amusé, intrigué et puis tu t'es refermée, indifférente. Je n'ai jamais reçu en retour la moindre trace d'intérêt de ta part. Première expérience, premier constat : aimer sans être aimé, c'est possible. Cela peut même durer un certain temps. Parfois, des existences entières. En face, se forge la pitié, le mépris, toutes les autres formes altérées de l'amour. Celles qui serviront plus tard, pour supporter l'ennui survenant de vivre à deux. Mais de cette première expérience, une évidence s'impose : toujours laisser à la femme l'initiative de confirmer une relation. Sinon, point de salut. Tu passes beaucoup de temps avec une amie, une autre blonde aux yeux clairs, Véronique, qui est devenue médecin, je crois. Vous êtes constamment ensemble. J'ai pour elle une autre inclination, moins obsessionnelle. Je la partage avec un certain Bruno dont le nom m'échappe, un bon joueur de football. Lui et moi, nous avons pour habitude de nous rebaptiser de surnoms étranges, du genre "ducon du bassin non rempli" et partageons la même passion pour nos deux héroïnes. Et alors, ironie du sort, c'est en classe de neige à Chamrousse que je reçois de la part de Véronique mon premier baiser sur les lèvres, j'ai huit ans. Un baiser au goût si particulier de baume parfumé aux amandes, que je m'en souviens encore. Mémoire tenace des sens. Lorsque je me lave les cheveux à l'amande douce, de la marque pour laquelle tu travailles, bien que n'ayant pas d'autosatisfaction à nourrir, je repense à cet instant délicieux et j'en éprouve une mélancolie savoureuse et amère. J'aurai préféré le recevoir venant de toi. Un seul aurait suffi à soulager ma peine et combler mon attente. Rien. Définitivement. Mais pour toi, comme pour d'autres, je ne peux me consoler en évoquant la possibilité d'une dérive sentimentale douloureuse, d'errements coupables, d'un manque de discernement affectif. Je souhaite plutôt imaginer un amour partagé avec une personne de ton choix, même si je ne puis tout à fait croire à cette version, par conviction et par dépit, bien plus que la simple envie d'invoquer une malchance bien méritée. Il se peut que le bonheur existe, de temps à autre, comme des trouées de lumière dans une totale obscurité. Le reste du temps, la vie est triste, longue et fastidieuse. Malgré l'étiollement de mes souvenirs, peut-être reviendrai-je à toi, plus tard, lors d'une seconde lettre. Je ne sais pas encore. Si d'aventure, d'autres souvenirs remontent à la surface. Je te regarde toujours. Tu es là, devant mes yeux. A bientôt peut-être.

Je n'ai pas d'âge. Ne suis-je pas déjà un vieil homme contemplant la mer, immobile dans mon fauteuil usé ? Le paysage autour de moi est une plage désertique. Il n'y a rien aux alentours que du sable et des pierres. Au détour de l'une d'elles se dresse, impérial en ces lieux, un lézard au regard fixement rivé sur un point de l'étendue. Sur le bord du désert baigne la mer jamais étale. Les reflets de l'océan flottent dans mes yeux vitreux. Pas l'ombre d'un mouvement sur mon visage ridé et desséché par le soleil implacable. Mon regard cherche au-delà de l'horizon incertain une présence. Un visage de femme enfoui dans ma mémoire. A quoi ressemblait-elle ? Elle était prodigieuse, elle s'appelait Muse. La chaleur brouille l'image de mon effigie. Je contemple alors mon désert intérieur où fleurissent éparées des roses blanches déjà fanées avant que d'être roses. Autour des fleurs s'étend un espace infini où le nulle part et le quelque part se confondent. Le temps est à l'image de cet espace, tout aussi irréel dans son éprouvant paradoxe. Le temps d'un instant qui unit le passé à venir et l'avenir déjà révolu. Ainsi dans mon humble jardin, le temps et l'espace n'existent plus. C'est pourquoi le souvenir de cette femme est pour l'instant sans lendemain, égarée dans les circonvolutions de ma mémoire. L'instant d'après, je ne serai

plus, je serai mort. Mais qu'importe le futur, une larme de tristesse coule lentement sur ma joue creusée. J'éprouve maintenant pour la première fois la nostalgie d'un passé que je ne sais plus reconnaître. Elle était fabuleuse Muse. Une larme de tristesse tombe sur le sable et à cet endroit vivent désormais un fauteuil vide et une rose épanouie.

Il y avait chez elle comme un parfum de surréalisme, d'écume des jours. Trois bananes noires dans le frigidaire. Et des chaussures rouges fantastiques. Rangées le long du mur. Un balcon suspendu comme un jardin exotique, sorte d'excroissance incongrue sortie de la façade de l'immeuble, perchée au-dessus du vide. Qu'il faisait bon l'été se tenir dessus. Qu'il était agréable de voir ton visage faiblement éclairé par la bougie. C'est là que je t'ai offert une réplique jaune de mon cœur rouge sanglotant. Un cœur brillant d'une centaine d'éclats. Un cœur qui finira par s'arrêter un jour, comme les autres. En attendant, qu'est-ce que tu as fait de lui ? L'as-tu broyé en mille morceaux ? Ou bien continues-tu de le porter fièrement autour du cou ? Peut-être l'as-tu dissimulé dans une boîte, rangé au fond d'un tiroir ? Il est parfois si difficile de répondre au simple sentiment de l'autre. En attendant, trois rêves. A la conclusion, il sera encore possible de se parler. Je l'aime bien finalement mon inconscient. Il me donne matière à prémonition. Il est quand même plus agréable de le suivre que d'avoir à le subir.

Lucile et Elise, je vous aime chaque jour davantage. Je progresse. Trente deuxième page, j'ai hâte d'être à la soixante deuxième.

Je débarque dans une ville que je ne connais pas. Il est tard, il fait nuit. Je cherche un restaurant ouvert en parcourant des rues. J'en trouve un, je pénètre à l'intérieur. Une serveuse s'approche de moi, elle m'annonce la fin du service. Elle me propose de revenir demain, un peu plus tôt en début de soirée. J'accepte cette agréable perspective. Le lendemain, je me rends au même endroit. J'entre dans la salle, la serveuse s'est transformée en femme idéale. Elle porte une robe moulante, d'un bleu identique au ciel de ses yeux. Les cheveux longs et blonds forment un chignon négligemment travaillé. Elle est tout simplement belle. Trop belle pour moi. Elle me fait comprendre néanmoins que je suis l'heureux élu de son cœur, malgré la présence de nombreux courtisans autour d'elle. Serai-je à la hauteur ? Je donne un cours à l'assistance, je suis formateur. Tout le monde m'écoute. Voilà ma seule et unique légitimité. Suffira-t-elle ? Elle me donne rendez-vous à l'extérieur du restaurant. Je prends une voiture pour m'y rendre. A quelques encablures du lieu désigné, je tombe en panne. Je suis apeuré, elle ne va comprendre mon absence, je vais tout simplement la perdre. Je marche vers le point de rencontre, elle n'est plus là. Elle n'aura connu de moi que le pédagogue. Je me retrouve alors avec ma femme, nous marchons vers une plage pour ramasser des vêtements laissés sur le sable. Seulement voilà, la mer recouvre de ses eaux la dune. Apercevant nos effets à la surface, nous plongeons de la digue pour les récupérer. Le courant nous rapproche. Nous nous agrippons l'un à l'autre. Nos corps flottent, nous sommes sereins. Nous avons mis nos inconscients en commun, nous trempions dans l'océan mélangé de nos aspirations contraires.

Mourir. Il est certain que cela a un caractère définitif. A moins que les morts puissent communiquer avec les vivants. Cela reste cependant incertain. Ce qui est tout aussi improbable, c'est l'inverse. Je peux certes parler à un mort. Je peux rentrer en



relation avec lui, avec son image. Discourir à haute voix au bord d'une tombe, c'est possible. Il serait néanmoins plus plausible de dire que la mort de l'autre ne fait que me ramener à moi. Finalement, je ne dialogue qu'avec moi-même. C'est justement là que je comprends que je suis en vie. Je peux encore me parler, me rassurer. Avoir cette intimité. C'est sûrement ce qui fait que ma mort peut m'apparaître comme effrayante, imaginer perdre ce rapport à mon autre.

Aujourd'hui, j'ai rencontré un homme de soixante-dix-huit ans qui ne croit pas en Dieu. Peut-être a-t-il de bonnes raisons pour cela. C'est un juif qui a échappé à la persécution. Chez lui, il y a sur le mur deux photos en noir et blanc. D'une part, la famille de sa mère. Tous ont survécu. De l'autre, la famille de son père. Trois seulement ont échappé au massacre. Il m'a désigné un petit garçon qui a été brûlé vif dans un four crématoire. J'ai regardé cette photo toute la journée. J'ai regardé tous ces visages pour moi anonymes. Et pourtant, je me suis senti comme faisant partie de leur famille. Comme un de ces petits garçons qui ne sait pas encore ce que lui réserve le destin. Une mort atroce dans quelques mois. J'ai eu envie de pleurer. Aujourd'hui, j'ai rencontré un homme pétri d'intelligence et d'humanité. Un homme sans religions, forcément. La démente humaine existe, il peut en témoigner. Elle paraît même sans limites. Est-il seulement possible qu'un Dieu ait pu créer une telle erreur ? Que faudrait-il penser de ce Dieu, franchement ? Je n'ai pas vécu dans un tel contexte. Mais je vais m'empresser, par solidarité à la cause des martyrs de tous horizons et non-prosélytes, de ne pas croire en l'existence d'un Dieu qui aurait fait l'homme à son image. Je vais rester dans mon agnosticisme aussi longtemps qu'il me restera de conscience et jamais je ne me laisserai aller à la tentation avérée de croire. Même si Jung, l'autre père, semble indiquer que cette nécessité est inscrite dans la psyché humaine comme un fondement de l'individu. Non, je n'aurai pas cette faiblesse, résolument. Si vous croisez cet homme de soixante-dix-huit ans dans la rue, demandez-lui son âge. Il vous répondra dix-huit. En faisant la soustraction, vous comprendrez qu'il a arrêté de vieillir en 1943.

Je me demandais. Mes quatre grands-parents. Tous enterrés au même endroit. C'est amusant. Eux qui n'ont jamais pu se côtoyer. Pas du même monde, paraît-il. Là, au moins, ils font partie du même cimetière. Tous bien raides, bien défraîchis. Tous égaux en somme. Peut-être qu'ils conversent maintenant, qu'ils évoquent régulièrement les conditions de vie éternelle dans la nécropole. Peut-être méditent-ils sur les nouveaux arrivants ! Tiens, une âme athée. Comment se fait-il ? Et là, l'essence d'un juif ? Vous vous rendez compte, parmi les chrétiens, quelle honte ! Vous avez vu cette autre émanation superbe au loin, quelle lumière ! Sûrement un grand esprit ! Et là, que vois-je ? N'est-ce pas votre fils madame ? Qu'a-t-il fait de sa vie, le minable, le bon aryen ? Si c'est un jeu de mots ? Bien évidemment ma chère ! Je me demande encore comment ma fille a pu épouser un tel misérable ! Chronique d'une haine ordinaire, tellement humaine.

Mais où es-tu maintenant ? Pourquoi n'es-tu pas près de moi ? Où es-tu ma muse ? Dans quel monde ? Sous quelle loi ? Tu es si loin désormais et si proche à la fois. Evanouie dans les vapeurs du temps, dans les espaces indécis, te nourris-tu enfin de l'intérieur ? Je te vois parfois passer dans le réseau de mes visions vagabondes et tu traverses doucement mon esprit, à l'allure d'une jeune épousée, en laissant dans ton sillage ta lumière irradiante. En silence, j'essaye de te retenir quelques précieuses secondes avant

que tu repartes vers d'autres destinations. En attendant ta prochaine visite, je dépose sur le papier un ou deux caractères. Question que je me pose de temps en temps, lors de tes passages éclatants, au sujet de l'insatisfaction. Celle avec laquelle nous devons tous pactiser. Faut-il l'appriivoiser ou bien la combattre ? La réponse n'est pas si certaine, finalement. De quoi devrais-je me souvenir ? De mes moindres mots. Se sont-ils envolés eux aussi dans les interstices du vide ? J'aimerais tellement les retrouver, les mots qui touchent, les mots qui effleurent, les mots qui confortent et ceux qui affrontent toutes les peurs. Pour moi, tu auras été âcrement exquise. Sous la lune qui s'avance, je tente une dernière connexion avant la nuit. Est-il possible que tu finisses par ne laisser aucune trace ? Que devrais-je dire ? Qu'il n'y a pas assez d'amour partagé ici. Mais peut-être que ta chance est déjà contagieuse et ta grâce une force triomphante. Et tu danseras avec le fauve la douce valse amoureuse. De blessures en pansements, de malentendus en coups de griffes pas toujours tendres. J'ai croisé récemment une horde de fantômes ayant sur la peau des signes obscurs. Mon inspiration est restée intacte. Je la sens décuplée par ton absence. C'est le seul stigmaté que je porte en moi. La prose est mon royaume et tu en es devenue la souveraine. Alors, si tu pouvais grandir dans les délices de ton intelligence, te nourrir au fournil de ton soleil, quelle merveilleuse consécration, douce consolation ! Petite musique qui s'éteint comme une sonate qui résonne encore de ses dernières notes, laissant bientôt sa place au silence résolu. Tout finit par s'effacer un jour, heureusement. Mais d'amour, puisqu'il s'agit de ton amour maintenant, je te souhaite de le voir grandir comme une heureuse destinée. Je dois dire à cet instant qu'il y a des paroles de chansons admirables.

Fin du monde. Fin de l'espèce humaine. Les battements de nos cœurs s'estomperont enfin. Nous avons tant souffert, nous autres les déshérités. Nous n'avons vécu que pour l'opulence de quelques-uns. Elle va disparaître en même temps que nous, la minorité des fortunés. Et nous partirons tous dans un même élan salutaire, rendant à la nature sa tranquillité. Le jugement dernier sera une courte agonie bruyante suivie d'un profond silence.

Au nom de la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun d'entre vous : n'ayez pas de prétentions au-delà de ce qui est raisonnable, soyez assez raisonnables pour n'être pas prétentieux, chacun selon la mesure de foi que Dieu lui a donnée en partage. En effet, comme nous avons plusieurs membres en un seul corps et que ces membres n'ont pas tous la même fonction, ainsi, à plusieurs, nous sommes un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part. Et nous avons des dons qui diffèrent selon la grâce qui nous a été accordée. Est-ce le don de prophétie ? Qu'on l'exerce en accord avec la foi. L'un a-t-il le don du service. Qu'il serve. L'autre celui d'enseigner ? Qu'il enseigne. Tel autre celui d'exhorter ? Qu'il exhorte. Que celui qui donne le fasse sans calcul, celui qui préside, avec zèle, celui qui exerce la miséricorde, avec joie. Que l'amour soit sincère. Fuyez le mal avec horreur, attachez-vous au bien. Que l'amour fraternel vous lie d'une mutuelle affection ; rivalisez d'estime réciproque. D'un zèle sans nonchalance, d'un esprit fervent, servez le Seigneur. Soyez joyeux dans l'espérance, patients dans la détresse, persévérants dans la prière. Soyez solidaires des saints dans le besoin, exercez l'hospitalité avec empressement. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent. Soyez bien d'accord entre vous ; n'ayez pas le goût des grandeurs, mais laissez-

vous attirer par ce qui est humble. Ne vous prenez pas pour des sages. Ne rendez à personne le mal pour le mal ; ayez à cœur de faire le bien devant tous les hommes. S'il est possible, pour autant que cela dépende de vous, vivez en paix avec tous les hommes. Epître de Paul aux Romains XII-III.

Psychoanalyse des contes de fées. Des histoires horribles. En voilà une que je connais et que j'ai adaptée bien malgré moi. C'est celle du grand méchant loup qui, entrant chez la grand-mère, s'approche de son lit pour la dévorer. N'ayant pas lu au préalable l'histoire, eu égard à mon très jeune âge, je me trompe de proie. C'est le grand-père que j'avale symboliquement. Le voici rejeté à l'autre bout de l'appartement. Je prends sa place dans le lit. Je deviens à quatre ans le mari et l'amant de ma grand-mère paternelle. Je n'avais rien demandé, je crois. Peut-être est-ce ma peur panique du noir qui m'a conduit à droite de sa couche. Histoire de me reconforter. Mon petit doigt me dit que mon père a également dormi à côté de sa mère pendant la guerre. Histoire de le reconforter. Une trentaine d'années plus tard, voici mon père définitivement exclu du lit de sa mère. A quatre ans, je suis devenu le fils de ma grand-mère. N'y avait-il déjà plus de place pour le petit garçon ? Confusion des rôles. Une zone d'ombre submerge mon inconscient comme un lourd nuage noir de conséquences. Totalement nuisible à la future construction de mon identité d'homme. Je suis responsable de l'exil forcé de mon grand-père, j'endosse un rapport incestueux qui ne m'appartient pas. Hommes faibles et lâches, coupables de malheureuses défaillances. "Dis-moi papa, c'est quoi un homme viril ?" Il se pourrait que la femme que vous ayez eue en face de vous n'ait favorisé en rien vos autorités défectueuses. Ma grand-mère était-elle à ce point une ogresse ? Faut-il voir en elle le début ou la continuité héritée d'une autocratie toute puissante ? Toujours est-il que le grand méchant loup ne ressemblait guère plus qu'à un petit louveteau peureux à côté de mère-grand. Ne me laissant pas compter, je décide inconsciemment de dévorer toutes les petites filles avoisinantes, chaperons rouges ou pas. A quatre ans, je pars en quête de féminité. Recherche éperdue et pleinement obsessionnelle. Seule la compagnie des femmes me sera tolérable jusqu'à l'âge de trente ans. A partir de là, il ne me restait plus qu'à conquérir ma masculinité et rétablir le contact avec les autres hommes. Le service militaire fut à ce titre effrayant. Le cauchemar aurait pu se terminer en suicide. Heureusement, mon calvaire ne dura que trente-six jours, au terme desquels j'ai recouvré la liberté après un court passage en hôpital psychiatrique. Je me souviendrai longtemps de mon état d'exaltation, attendant le train qui me ramenait vers Paris. Un moment d'une rare intensité.

Rêve voluptueux. Je suis dans ma chambre avec un bleu profond sur les murs. A côté de moi s'étend un lit en fer forgé blanc. Je suis assis sur une chaise en paille, devant une table en bois de merisier. Je frappe avec frénésie les touches de ma vieille Remington. La vue sur la ville est imprenable. Les lumières scintillent comme des étoiles. Une bouteille d'alcool trône sur la table. Du porto rouge, un vingt ans d'âge que je bois en digestif comme un anglais sous les tropiques. Une lanterne dans un coin éclaire faiblement la pièce, juste assez pour discerner les caractères sur la feuille de papier. Je suis un détective privé dans un film noir des années 50. Je viens de passer de l'autre côté de l'écran. Je m'appelle Dick mais dans le milieu, mon surnom est le Guépard. Ce soir de pleine lune rousse, j'attends l'affaire du siècle, confortablement installé dans mon Chesterfield usé. Je la sens, je la devine. Dans quelques instants, elle va poser sa main lisse sur la poignée de ma porte. Elle portera un long manteau en cachemire, un tailleur gris

foncé, un chemisier blanc, un collier de perles. Ses talons aiguilles me laisseront entrevoir l'ardente courbure de ses pieds délicats. La nuit est envoûtante. Les vapeurs du spiritueux dilatent mon esprit. J'imagine des choses. Je reste un long moment dans cet état vague, à contempler le désordre de mon bureau et les papiers qui jonchent le sol, incapable de fixer mon attention sur un objet en particulier. Un bruit au fond du couloir, une porte qui claque, des pas qui se rapprochent. Je rassemble en un ultime effort tout ce qui me reste de conscience. Emoi et moiteur se conjuguent à l'intérieur. Voici l'instant magique. Elle est là, devant moi. Femme fatale. Grande, mince. De la race des félines. Elle a des grands yeux verts grand ouverts, une bouche généreuse particulièrement bien dessinée. Une chatte sur un toit brûlant. Les cheveux auburn sont coupés courts, à la garçonne. Au fait, Dick, que faisons-nous maintenant ? Elle enlève son manteau et le pose négligemment sur le divan. Elle s'assoit. Je lui tends un verre de Martini Gin avec deux glaçons. Je lui propose une blonde à fumer. Elle prend la cigarette entre ses longs doigts raffinés. Je lui envoie ma flamme. Elle commence son histoire. Rien de bien extraordinaire en fait. Encore une affaire de mari et d'amant. Ma spécialité. Elle me raconte sa passion pour son soupirant, sa gourmandise de femme délaissée. Je la regarde, il me vient à l'esprit des pensées lascives. Pendant qu'elle me décrit les détails de ses étreintes adultères, le fantasme m'assaille. Je me vois me lever, me dresser derrière elle, la prier de se lever. Après avoir remonté sa jupe et fait glisser sa petite culotte le long de ses jambes superbes, je la prends sur le bureau farouchement jusqu'à mon ultime soubresaut, ma dernière secousse. Bien sûr, je suis en plein délire. Jamais je n'oserais pareille hardiesse. Tout au plus me suis-je contenté de correspondances épistolaires avec les femmes. C'est ma manière d'exprimer l'amour que je leur porte. Je continue distraitement l'écoute de son histoire. Un mari soupçonneux, un amant sous emprise, retrouvé gisant sur le carrelage froid de la salle de bains d'un hôtel de luxe. Elle me jure grand dieu que ce n'est pas elle. Qui croire ? Je dois mener l'enquête. Le mystère reste entier. Je sors de mon tiroir ma sarbacane. J'ai en face de moi sur le mur une cible que je n'ai jamais réussie à atteindre. J'oublie quelques instants la créature de rêve qui vient de m'émoustiller. Je me concentre sur mon instinct, sur mon intuition. Vais-je enfin réussir ? N'y a-t-il pas dorénavant une absolue nécessité d'être en phase ? Rien ne sert de courir le guépard pour être comblé. Il se dégage de cette femme une sensualité attirante. Je vais faire affaire avec elle. Et le temps pour l'instant est en ma faveur. Il me faut être plus visionnaire à l'avenir. Il fait très chaud ce soir, les pales du ventilateur marchent à fond. Cela disperse l'air torride qui règne dans la pièce. C'est d'accord, ma jolie ! Je vais m'occuper de toi, enfin de ton histoire. Mais prenons garde, le pauvre garçon est peut-être tout simplement mort de luxure ? D'une pratique immodérée des plaisirs sexuels comme le dit si bien le dictionnaire. Péchés capitaux. Muse ou miss Hyde ? Ange ou démon ? Va savoir qui se cache derrière cette plastique irréprochable ! Bientôt minuit, ma belle, il faut que je rentre chez moi. Je vous laisse ma carte. Je m'appelle Dick le guépard. A votre service... Il est vrai, je suis comme Dick, je me méfie des capricieuses et les laisse volontiers sur le côté de mon chemin.

De temps à autre, je plonge dans mon aquarium, sans prévenir. Je flotte dans ma bulle pendant de longues minutes, parfois des heures entières. L'absence de désir se manifeste. Je sombre dans un ailleurs où règne le néant. Par je ne sais quelle magie, je remonte doucement à la surface des choses, je me reconnecte provisoirement à la réalité, pour m'immerger à nouveau plus tard. En revenant de mon chaos intérieur, je sens à nouveau les pulsations de mon cœur et les crispations du monde. Lorsque je vous regarde

les autres, je comprends mieux mon abstinence. Je conçois mon isolement et ma pénitence. Mon angoisse aurait de quoi se nourrir jusqu'à la fin des temps. Entre vous et moi, il y a un vide archaïque qui jamais ne se remplira.

Ce que contient ma conscience est si paradoxal et contradictoire, que j'ai le sentiment d'avoir une perception tout à fait fine et précise du réel. Seulement voilà, cette hypothèse est totalement invérifiable. A partir de là, je ne vois pas comment nous pourrions les uns et les autres partager de nos postulats une quelconque vérité, chacun étant convaincu de son discernement. La seule vérité qui puisse alors s'imposer est celle du plus fort. Loi immuable de la nature. De là, les grandes concentrations asilaires, les campagnes sanguinaires. De là, les chercheurs de certitudes, les traqueurs d'éternité, les inquisiteurs de l'absurde. De là, cette immense contingence de vanité et d'impertinence. De là, ma femme, ayant fait ses classes à l'école de la coercition matriarcale. Je deviens le faible d'une mauvaise fable. Dis verge, pourrais-tu bander à nouveau pour faire valoir l'autorité de celui qui te porte ? Pour faire taire son impudence et sa loi, si cela est possible. Sinon, que vais-je devenir, à force de renoncer sans cesse ? Une larve insignifiante et apathique ? Quand pourrais-je exprimer ma virilité ? Une nuit prochaine peut-être, ailleurs que dans mes rêves érotiques. J'abandonnerai ma chrysalide pour devenir un homme, un vrai. Je ne suis plus un petit garçon. Regardez-moi, le monde va subir le feu de ma puissante éjaculation.

J'ai un cadeau pour vous. Soyez attentifs. Que voyez-vous ? Un miroir. Il y en a un pour chacun d'entre vous. C'est le même. Je vous concède qu'il n'est pas forcément très agréable de se regarder dedans. Pour cela, il faudrait du courage, de la volonté, de l'abnégation. Je ne connais personne dans mon entourage qui ait eu la détermination suffisante pour oser soutenir son propre regard bien longtemps. Sinon pour se faire quelques compliments et entretenir sa suffisance. Je n'arrive même pas à vous détester. Mais il ne faudrait surtout pas que vous imaginiez me voir faire partie de votre troupeau. C'est au-dessus de mes capacités. J'éprouve aujourd'hui pour vous une indifférence profonde. Je suis désolé mais c'est vous qui m'avez placé dans cet état intérieur. Je n'en retire aucune gloire, aucune fierté, ni même de sérénité. Car le pire est que je dois en souffrir. Je me revois sur cette photo, enfant souriant à côté de la chienne Olga et de mon grand-père paternel. Je dois avoir cinq ans. Pourquoi ma vie ne s'est-elle pas arrêtée à cet instant ? Pourquoi ne suis-je pas mort à cinq ans ? Pourquoi suis-je là à pleurer toutes les larmes de mon infortune ? Pourquoi cette sensibilité imbécile ? Pourquoi n'ai-je pas été comme vous ? C'est donc cette émotivité stupide, cette affectivité malade qui m'a conduit à me regarder pendant toutes ces années atroces. Me voir ou mourir. Peut-être pourrions-nous en tirer une conclusion. Ne se regarde dans le miroir que celui qui ne veut pas mourir prématurément. Les autres attendent normalement l'heure de la fin. Ceux-là n'auront pas eu le temps de se connaître.

Peut-être que je dis vague. Peut-être que je raconte n'importe quoi. Il se peut que nous ne soyons jamais d'accord sur le passé. A quoi faudrait-il se référer ? Je ne cherche pas à décrire l'exactitude d'une réalité, je ne souhaite pas avoir raison. C'est paraît-il très mauvais pour le caractère. Dire ce que je ressens, ce que contient ma mémoire, cela est amplement suffisant. N'hésitez surtout pas, gardez précieusement vos avis personnels et vos convictions intimes.

Je sais, je suis anormal. Forcément, je n'ai pas eu le choix. A l'évidence, l'anormal est celui qui se connaît. Les normaux seraient par conséquent ceux qui se méconnaissent. En tant que référence vivante de la normalité, il me reste néanmoins à faire la démonstration de vos innombrables talents. Parmi eux, il y en a un particulièrement insupportable. Votre propension à vouloir faire naître en moi des sentiments de culpabilité permanents, que je devrais entretenir tellement vos attaques sont répétitives. Ma mère dit de moi que je la méprise. Mon père n'a pas compris mon silence. Ma femme dit de moi que je ne la respecte pas. Ma première demi-sœur fustige mon attitude indifférente. Aussi renversant qu'intéressant. Je serais celui qui vous fait du tort en même temps que je suis votre proie désignée et facile. Se pourrait-il que je sois ce monstre implacable et froid ? Je ne fais que me défendre. Mal peut-être. Pas toujours adapté, sûrement. Se défendre pour éviter de passer de l'autre côté du miroir. Mais à force de vos coups de boutoir, il est probable qu'un jour, je ne rentrerais pas. Certes, il me faut attendre que mes filles soient grandes. Au moins vingt ans révolus pour la seconde. J'ai l'impression que je ne vis plus que pour elles. D'ici là, fourbissez vos armes récurrentes et poursuivez vos litanies plaintives, je suis votre homme. Le jeu de massacre peut continuer. Il se pourrait que j'en crève avant ma libération. J'ai une peine de dix-huit ans de réclusion à purger. Vais-je tenir tout ce temps ? Vais-je atteindre mon désert ?

Ne suis-je pas en train de faire état de ma colère ? De mon ressentiment ? Je rêve souvent d'une arène apaisée où dominant la paix et les murmures affables. Un intérieur à l'harmonie reposante. Elle n'existe que dans mes songes l'acerbe utopie. Ne sommes-nous pas dans le pire des mondes ?

Je vous regarde. Je vois votre image dans la vitre. Elle est encore plus belle que vous, votre sœur jumelle. Elle est aussi fascinante qu'incorporelle. Et pourtant, c'est bien elle qui m'inspire, cette inconnue. Suivant le paysage derrière elle, ses contours s'intensifient ou se délitèrent. Passagère évanescence à travers la transparence. Vous n'existez que par mon regard. Je suis le seul dans le wagon à vous observer, créature immatérielle. Les autres préfèrent votre double bien réel. J'aimerais tellement épouser votre ombre. Elle est si fluette et si douce. Je vois en elle une liane d'une grâce attirante avec sa longue chevelure d'ébène et ses yeux sombres comme deux trous noirs illuminés par une flamme indéfectible. Je pourrais vivre avec elle toute ma petite éternité. Au moins, je ne risquerais pas de l'abîmer.

Lorsque j'entendrai ma dernière heure sonnée, il se peut que je m'installe devant l'océan de l'infini. J'observerai la mer et ses mélanges tourmentés. Enfin je prendrai le temps de contempler la vie, la mienne. Au dernier moment. Aussi verrai-je le courant de Dieu qui se faufile difficilement pour se heurter avec violence contre les rochers. Et puis le courant des hommes qui se perd obstinément aux confins de l'invisible. Et cette terre innocente et ses plages meurtries, incapables de réunir le créateur et ses pâles créatures. Ou bien ne verrai-je que la splendeur de la mer et je voudrai me plonger une dernière fois dans ses langueurs. Alors qu'à mes côtés, un autre vieillard agenouillé implorera l'éternité de ses mains suppliantes. Non, je ne verrai rien. Fauré jouera son requiem et il ne restera plus que de mon être un souffle haletant et rauque qui s'éteindra sur la portée du vent. Et mon dernier regard se tournera vers le visage de l'autre finissant. Je serai réconforté à l'idée qu'il puisse se reposer sur mon corps éteint afin de mieux prier l'immuable.

Aurais-tu disparu ? Ombre sournoise et fantasque. Source de tous mes cauchemars. Cela fait longtemps que je n'ai pas crié dans la nuit. Toi qui faisais irruption brutalement dans mes rêves les plus infimes. Toi qui venais me terroriser par ta présence soudaine. Toi que je n'ai jamais su identifier. Qui pouvait bien se cacher derrière toi ? Mon père ? Ma mère ? Les deux exceptionnellement réunis pour une funeste visée ? Silhouette noire et oppressante. Ou bien ce flanc obscur de mon inconscient représentait-il une partie de moi ? Sombre et terrifiante. Est-il possible que ma part d'ombre ait pu chercher à m'anéantir ? Heureusement que je me suis réveillé à chaque fois. Heureusement que je ne me suis pas laissé abattre. Heureusement que la vie l'a emporté provisoirement sur la mort. Ainsi, vous ai-je vu naître mes filles. Ainsi, ai-je connu l'immense félicité d'être un père.

Trente neuvième page. Autant que mon âge. Je m'arrêterai à la soixante douzième. Ce fut l'âge auquel mon grand-père paternel mourut. Je m'imagine assez bien aller jusqu'à ce terme. Plus ne serait pas raisonnable. Il me reste donc trente-cinq ans à vivre, si la nature veut bien me garder en son sein jusque-là.

Grand-mère maternelle ou l'histoire d'une monarque juive, persécutée et persécutrice. La désobéissance personnifiée. Mère de cinq enfants, trois garçons et deux filles. Elle a été sans conteste la génitrice d'une parfaite dislocation familiale. Une entreprise de destruction rondement menée. "Détestez-vous les uns les autres" fut son expression favorite. Je me souviens de son appartement. Je n'ai jamais vu cette femme vivre ailleurs que dans sa cuisine. Du matin au soir. A fomenter des mauvais coups. Toutes les heures, l'horloge de la salle à manger tintait. Pour aller dans les autres pièces, il fallait prendre des patins devant la porte de la cuisine. Enfer et damnation à celui qui osait les perdre. De son vivant, je ne suis jamais rentré dans sa chambre. Défense de pénétrer. Cachait-elle un trésor sous son matelas ou dans les tréfonds de son armoire ? Mystère. Pourquoi fut-elle aussi haineuse ? Pourquoi était-elle si raciste ? Au point de ne pas être présente au mariage de son petit-fils. Ce dernier ayant épousé une femme de couleur, d'un noir certes prononcé. Si soutenu que deux de ses crétiens de fils manquaient également à l'appel. Abrutis patentés. Aussi vils que leur mère. Comment a-t-il fait mon grand-père pour supporter une femme pareille ? Il fallait bien qu'il lui ressemble un peu, l'orphelin, le bon catholique. Né de père et mère inconnus, abandonné dans le creux d'un faubourg urbain. J'aimais bien sa façon réjouissante de parler. Un vrai dictionnaire d'argot. Il m'arrive parfois de perpétuer ce langage de gueux. Avec fierté et jubilation.

Force est de me souvenir en permanence de mon origine populaire. Il ne faudrait pas que j'occulte sa noblesse. J'ai cependant le sentiment de ne pas être capable de me reconnaître dans une appartenance sociale. Ce qui en soi me satisfait pleinement. Je n'ai donc rien à déclarer, rien à faire valoir, rien à défendre. Sans opinions. Sociologiquement insignifiant. Vous pouvez donc continuer vos conversations véhémentes sur la destinée du cheptel humain, je vais me mettre à l'écart pour écouter un peu de musique classique. Brahms ou Schubert.

Tu es madone. Ma belle donne de la douceur à celui qui la regarde. Ton nom sonne comme une rose vêtue de soie blanche, sur laquelle perle ici et là quelques gouttelettes d'onde, rose et l'eau. Dans tes yeux, émeraudes ou verts de jade, j'aperçois les pétales irisés

de ta lumière. Tu es source d'apaisement, une réincarnation probable d'une muse de Raphaël. Je pourrais rester de longs moments à t'admirer, comme je le ferais pour une peinture du Maître dans un musée de Florence. La bella donne un visage séraphique.

Je vais mieux, incontestablement. Je le remarque, d'un point de vue neurologique. Peut-être faut-il que je m'inquiète de cette rémission. Cela pourrait devenir angoissant de se sentir bien, à force. Je ne sais pas si je puis le supporter dans la durée. Toujours est-il que par le passé, mes instants de bonheur annoncés furent mes pires instants d'angoisse, où mon cœur ne sachant que traduire, s'emballait pour atteindre des vitesses vertigineuses. Cent cinquante-deux heurts à la minute. Dix-huit dix de tension à la naissance de ma première fille. Sous Valium le jour de mon mariage civil. A la cérémonie religieuse, un an plus tard, je n'ai pris qu'un quart de Lexomil. J'étais dans un jour faste. A la naissance de ma seconde fille, j'ai pris les quatre quarts, histoire d'être impassible. Un soir, rentrant chez moi, j'ai vomi ma bile dans le caniveau, en contemplant le reflet de la lune dans l'eau souillée. Les badauds s'immobilisèrent quelques secondes. Ils repartirent d'un air dédaigneux, après m'avoir entendu éructer mon fiel et ma détresse dans un vacarme odieux. La souffrance est par essence inaccessible aux autres. Elle peut même apparaître insupportable. Toujours est-il que je vais mieux. Pourquoi pas, après tout.

Je suis heureux d'écrire de la sorte. Même si cela ne doit servir que moi. Il est certain qu'à travers mes mots, je prolonge ma thérapie. Dans l'antiquité, un thérapeute était le nom donné aux ascètes juifs d'Égypte, au premier siècle avant JC. Je comprends mieux maintenant pourquoi beaucoup en sont. Après douze années d'assiduité, j'ai interrompu mon analyse à la mort de mon père, pour des raisons que j'ignore. Je me hasarderai bien à quelques suppositions mais rien ne m'est encore parvenu à la pré-conscience. Il me faut encore patienter.

Mélancolie. C'est comme cela que vous m'avez désigné, Mme A, me regardant passer pour la première fois dans votre couloir. Je me suis allongé sur la table de massage. Dans mes pores s'est infiltrée l'essence de l'amour maternel. Par vos mains, j'ai compris à vingt-huit ans que j'avais un corps. Pas celui qui me faisait uniquement souffrir par ses dérèglements spasmodiques, non. Un corps qui pouvait aussi m'offrir des sensations agréables. Quelle impression insolite de vous voir me prodiguer cette attention inaccoutumée. Je me suis mis à pleurer tout doucement. Des sanglots à peine perceptibles. Combien de temps ai-je pleuré ainsi ? Longtemps, je crois. Au moins vingt minutes, sans discontinuer. Des larmes de mélancolie inondèrent la table comme des lames de fond d'âme. Je vous remercie, madame. Pour votre humanité. J'ai pris conscience à votre contact des vagues de tristesse qui occupaient mon corps. Grâce à vous, j'arrive maintenant à pleurer avec les yeux. Avant vous, mes pleurs ne connaissaient que mes mains. Au bout de mes phalanges transpirantes, des gouttes d'eau froides et acides se formaient pour tomber avec fracas sur le divan de mes amertumes. Merci Mme A. pour vos bons soins. Je vous aime comme une mère.

Je crois que je pourrais être psychothérapeute à mon tour. A moi le confort douillet d'un fauteuil moelleux. A moi les silences et les somnolences. A moi le temps des hypothèses et de la patience. A moi l'exercice au combien délectable de la reformulation. Mot inventé pour les circonstances. Que faudrait-il dire ? Pratique de l'éloquence et de la



rhétorique ? C'est peut-être plus approprié. Mais prenons garde, laissons les sophistes ergoter, les praticiens complaisants normaliser et confions-nous aux véritables accoucheurs, c'est plus sûr. En cela, je souhaitais vous remercier mon analyste. Vous que je ne connais pas, qui êtes tout au plus un regard, une voix, un esprit attentif faisant corps avec un être dont le caractère essentiel est avant tout d'avoir été humain. Ce n'est pas donné à tout le monde, même chez les analystes. Non, je ne serai pas thérapeute finalement. Une vie pour presque rien, c'est préférable. J'ai encore un long travail de purification à mener à son terme.

Une maison sans toit, perdue au milieu du désert. Quatre murs blancs. Des ouvertures en guise de fenêtres. Ma dernière demeure me ressemblera. Juste un semblant de quelque chose. Une table et une seconde chaise, pour un hypothétique nomade en quête de repos. Une paillasse pour scruter allongé les astres luisants de la voie laiteuse. S'endormir dans les bras de Morphée la tête dans les étoiles. Quelle fin bienheureuse ! Des dunes de sable à perte de vue. Que des dromadaires en liberté pour me tenir compagnie. Des scorpions jaunes et d'autres noirs danseront aux tombées des jours des rondes macabres. Et un soir, n'en tenant plus, j'irai m'étendre sur l'erg tiède du crépuscule de ma vie.

### *FIN DE MA PREMIÈRE PARTIE*



Vais-je devoir reprendre depuis le début ? Redire toute l'histoire ? Par quoi faudrait-il recommencer ? Par la fin, peut-être. Revenir pas à pas en arrière. Ne rien oublier. Creuser les alvéoles de la mémoire avec méthode. Traquer le sens dans les moindres recoins. La quête du sens de ma vie. Peut-être ferais-je encore des découvertes considérables. Tout ce qui peut élever mon niveau de conscience est une direction importante de mon existence. Alors, me voici, homme-grenouille, replongeant dans les flots troubles de mon inconscient. Avec plus de distance et de détachement que par le passé.

J'ai rêvé que nous habitions, ma femme et moi, dans l'appartement de ma grand-mère maternelle. Autant dire que cela serait totalement impossible dans la réalité. Ma femme ne pourrait pas supporter de vivre au premier étage d'une habitation à loyer modéré, à la façade rouge brique, entourée de gens issus du milieu populaire. Les corps des bâtiments du square Nungesser et Coli forment une sorte de demi-cercle, l'appartement se situant à mi-parcours de la demi-lune. L'effet de masse est imposant. Je suis à l'intérieur du logement, en train de réparer le water-closet. Il est là depuis la construction, mille neuf cent cinquante-sept, l'année durant laquelle mes grands-parents arrivèrent dans les lieux. Par la lucarne des toilettes, je regarde de l'autre côté de la rue. Je vois un très bel immeuble, avec de magnifiques balcons en marbre. Je me dis enfant que j'aimerais bien habiter un tel endroit. Cela doit être si plaisant. Certainement plus enviable et convenable. Vais-je y arriver seul ? A atteindre l'autre rive ? Dans mon esprit s'insinue le doute. Dès mon plus jeune âge, je cherche à fréquenter les jeunes filles de bonne famille. J'ai fait preuve, semble-t-il, d'un sens assez développé de l'adaptation, pour pouvoir atteindre sans difficultés la rue de l'Université comme l'avenue de la Bourdonnais, en passant par la rue Saint Ferdinand. Aucun calcul, aucune arrière-pensée. Juste une disposition inconsciente, une peur de la déchéance, qui m'a encouragé à errer dans les beaux quartiers. Mon autre grand-mère habitait dans la même ville, à quelques centaines de mètres. Le même type d'habitation. Je garde une bonne sensation de mes six premières années passées là-bas. Il faisait bon. Je revois le poêle à gaz fonctionnant l'hiver, l'épaisseur de l'édredon et le lait fumant le matin avec les petits gâteaux sortis d'un grand sac en plastique transparent. Il faisait chaud au 3, rue Pilâtre de Rozier, deuxième étage gauche sans ascenseur. Finalement, n'est-ce pas cela le plus important ? Avoir chaud. Avoir un toit, un lit et de quoi se nourrir suffisamment. Peut-être n'était-il pas nécessaire de parcourir les faubourgs de l'aisance pour imaginer vivre décentement et heureux. Il est fort probable que le bonheur ne coûte presque rien. Seulement voilà, pour une raison que j'ignore, le fantasme d'une possible dérélition a présidé ma destinée sentimentale. Il est parfois possible que l'inconscient enfante de regrettables erreurs d'aiguillage.

Ecole maternelle. Une image me revient. Une maîtresse despotique aligne des enfants en file indienne. Je fais partie de l'alignement. Bientôt, ce sera mon tour. Je tends mes mains, suivant l'injonction qui nous a été donnée. L'inspection peut commencer. Contrôle de la propreté. Le caractère quelque peu militaire de la vérification, effectuée par cet adjudant en jupe, produit sur moi un effet terrible. J'ai quatre ans, je suis au comble de l'angoisse. Que vais-je bien devoir subir pour des ongles aussi noirs ? Je le comprends aujourd'hui, ce n'est pas tant la sanction qui est terrifiante, c'est l'anticipation. Le temps qui sépare la prise en compte d'une information et sa réalisation concrète a toujours été pour moi anxigène. L'institutrice sadique exécute scrupuleusement sa tâche. Arrive mon

tour, la sentence ne se fait pas attendre. La tension émotionnelle redescend, le point culminant de l'événement étant derrière moi. Je vais dans le calme effectuer ma punition.

Maman, pourquoi viens-tu me chercher ? Je suis bien chez ma grand-mère paternelle. Je ne veux pas te voir. Je m'enfuis dans le bois de Verrières à grandes enjambées. La nuit tombe. Des ombres menaçantes surgissent. Des rôdeurs solitaires déambulent. Ils ont des airs salaces. Je m'immobilise, pétrifié par la peur. Entre deux troncs d'arbres, j'aperçois le visage de mon grand-père qui me cherche. Je lis l'appréhension sur sa figure. Il doit avoir conscience du danger qui plane en dessous des faites. Je suis tellement heureux de le voir se rapprocher de moi. Il me prend par la main pour me raccompagner à l'abri. Maman va pouvoir me récupérer pour le week-end. Je ne garde aucun souvenir de ces pauses dominicales. Ma mémoire est absolument vide, au sujet de ces entrefaites.

Je me disais aussi. Te revoilà mon ombre chafouine et noctambule. Tu sonnes à l'interphone. Tu as le bon goût de me prévenir de ton arrivée imminente. Pour une fois, tu te présentes. "Bonsoir, je suis un voleur". Tu franchis les marches de l'escalier à grandes foulées. Je suis chez ma grand-mère paternelle. Je suis seul dans l'appartement. La pression monte dans mon rêve, autant que le bruit lourd des pas qui se rapprochent. Au lieu de laisser la porte d'entrée fermée, je la pousse violemment, imaginant que le choc te ferait tomber à la renverse. Au contraire, tu t'accroches à la porte. Comme d'habitude, tu n'as pas de faciès. Je porte ma main vers ta face informe pour essayer de te toucher. Je me réveille en hurlant. Etrangement, ma femme me caresse le visage pour me calmer. C'est la première fois que j'essaie de t'effleurer, de rentrer en contact avec toi. Je garde au matin une sensation de ce frôlement fugitif. Ta substance n'est pas féminine. Tu es de l'ordre du masculin. Au sens jungien du terme. Cela ne veut pas dire pour autant que tu sois un homme. Il se pourrait que tu sois une femme aux attributs d'homme. Mère, je te soupçonne de plus en plus d'être l'incarnation de cette silhouette obscure. Tu es le noir, tu es le vide intériorisé, l'irruption soudaine, qui venait m'arracher régulièrement, comme une voleuse d'enfants, à la douceur analgésique et à la quiétude rassurante de ma vie chez mes grands-parents. Depuis le jour où tu es venue définitivement me reprendre, ton apparence sombre hante fréquemment l'esprit de mes nuits. La dame toujours habillée de noir est enfin démasquée. Délivrance.

Que fallait-il faire pour attirer ton attention sur mes attentes ? Sur mes désirs ? Une après-midi de désespoir, j'ai découpé à la paire de ciseaux mon pull-over rouge. Deux jolis trous en lieu et place du cœur. Le col roulé était neuf. Grossière erreur d'appréciation. Je me suis fait enguirlander gravement, n'est-ce pas mère ? Il faut faire attention. La peine peut occire comme l'innocence. L'amertume tue ou bien la mère tu me tues. Il se peut que dans mon cas, cela ait voulu dire la même chose.

Quel refuge suprême aurait pu abriter les assauts réitérés de ma somatisation ? Au secours, je vais mourir ! M'entendez-vous ? Non, bien sûr que non. Pas d'hospitalité possible. Et pourtant, que n'ai-je pas cherché au hasard de mes désordres inopinés l'asile d'une infirmerie, l'accueil d'une pharmacie, l'aide d'un banc en retrait de la foule. Partir dans toutes les directions comme une bête affolée par un danger pressant. Faire n'importe quoi pourvu que cela s'arrête. Déboussolé, désordonné, traqué, j'implose, j'implore. La

mort aurait pu être mon refuge ultime, préférant ainsi de manière définitive le vide sans conscience aux pantomimes de mon existence désincarnée. Pourquoi fallait-il s'éreinter à vivre dans cette contingence absurde et incongrue ? Au point que mon plus grand soulagement aurait été de pouvoir être tout simplement écouté et que jamais je n'ai eu cette chance. J'ai tout de même résisté. Grâce à mon analyste. Il est quand même regrettable d'avoir à payer pour être entendu. Il est probable que ma vie entière ne sera qu'un seul et même acte de résistance. Je le pressens maintenant avec flegme et opiniâtreté.

Résister, subir. Supporter les autres. Ceux qui de manière informelle composent l'abjecte société, la civilisation imbécile. Pris en défaut de catéchisme humaniste, ceux et celles qui préparent dans l'ignorance la déflagration définitive. Le big bang du terminus. Tout le monde va descendre, fin du trajet de l'inconséquence. Après les dinosaures, les complaisants ineptes. Et dans quelques milliers d'années, ce sera le tour de quelques espèces survivantes. Ça y est, je les tiens ! Mes raisons de vivre. Passer parmi vous en toute placidité comme une ombre éphémère, regarder attentivement vos femmes en toute impunité. Enseigner le jour, rentrer le soir arroser mes filles de tendresse et de douceur. Recommencer chaque jour, avec aux coins des lèvres un sourire légèrement ironique. M'endormir le soir auprès de ma blonde. Comme je m'endormais trente-cinq auparavant. Rassuré sans pour autant être heureux. Très accessoire le bonheur dans l'existence. La vie est par nature remplie de déceptions et de désespoirs, de frustrations et de vexations, d'illusions et de faux espoirs. Je me sens plutôt bien désormais, comme détaché. A égale distance de l'affliction des uns et de l'irrespect uniformisé des autres.

Un jour, comme d'habitude, j'ai laissé ma grand-mère paternelle à sa solitude. Comme d'habitude, elle est montée sur le bidet de la salle de bains pour me saluer par la petite fenêtre. Comme un rituel, cela dura le temps de parcourir les trois cents mètres qui me séparaient du bâtiment à contourner. Ce jour-là, je me suis dit que ce serait la dernière fois que je l'apercevrais ainsi. Ce fut la dernière fois. Je la revois dans l'encadrement, son visage vieillie et sa petite main tremblotante. Je n'ai pas eu le temps de te dire, grand-mère, à quel point je t'ai aimé et t'aime encore et t'aimerai toujours. J'ai devant les yeux une photographie de toi. Tu es assise sur une chaise. Tu portes des socquettes blanches, une longue jupe, un foulard noué sur l'épaule, les bras dénudés. Tu joues du banjo au temps du front populaire. Tu es tout simplement angélique.

Les lampadaires de la corniche éclairent la partie centrale de la plage, devant la grande maison désertée par les estivants. Dans cette auréole lumineuse se découvrent sur la droite les instruments démontés du mickey-club pour enfants. A chaque extrémité de la plage, les phares de la jetée et du haut de la falaise projettent leurs faisceaux à travers l'espace nocturne. Sur la gauche de la grande maison, j'apparais. Je marche lentement, les mains dans les poches et je me dirige vers le halo de lumière. C'est une nuit sans lune, terriblement obscure, si noire que la mer qui s'est retirée au loin est devenue imperceptible. Je ne suis pas seul. Parmi un groupe de jeunes gens, une fille juvénile accompagne mes dix-sept ans. Une authentique bourgeoise en villégiature. Ma cendrillon a eu la permission de dépasser minuit. Je ne risque donc pas de me retrouver avec une citrouille. Je regarde ses grands yeux obscurs. Je regarde devant moi au-delà de la ligne formée par le cercle lumineux. Il n'y a rien à contempler. A ma vue s'offre l'uniformité du

vide, sans aucun contraste. Peut-être l'univers est-il semblable à la pupille de son œil, un immense trou noir qui se contracte au passage de la lumière. A cet instant, je ne vois rien d'autre que ce que je suis, l'enfant du néant. Je ressens comme une sensation de trouble intérieur, une certaine inquiétude. En même temps, je voudrais sentir une attirance pour cet océan invisible qui murmure ses aubades marines. J'aimerais me rapprocher d'elle, de ma mère, de la mer.

Le jour se lève sur la campagne encore tout ensommeillée. Dans une ferme voisine, le chant du coq annonce l'aurore. Une chouette perchée sur sa branche rentre chez elle dormir. C'est le début de l'automne, les arbres commencent à perdre leurs feuilles épuisées par l'été. Les champs sont parsemés de beaux tapis d'une teinte orangée avec ici et là, quelques touches de grenat. De petits nuages de brume flottent au-dessus des pâturages. Des perles d'eau argentées se déposent sur les vitres de la chambre où je dors paisiblement. Ce sera le premier matin de mon nouveau monde.

Septembre 1975. Je termine ma onzième année. Il fait nuit. Il tombe des hallebardes sur Valence. La visibilité sur la route est quasiment nulle. Cela n'empêche pas mon père d'imaginer doubler la voiture qui se trouve devant lui. Je ne peux rien lui dire puisque je dors sur la banquette arrière de la R16. Nous rentrons de vacances. La tentative de dépassement échoue, la voiture part sur l'asphalte mouillé comme une toupie actionnée par une main vigoureuse. Un tour puis un autre, la valse a plusieurs temps. Un véhicule puissant survient en face, le tourbillon improvisé s'arrête brutalement. Le coffre de la R16 n'existe plus sinon sous la forme compressée d'une tôle froissée dont l'épaisseur n'excède plus les dix centimètres. La valise qui se trouvait à l'intérieur vient de faire un bond spectaculaire dans le champ d'à côté. La banquette arrière délivre sur le bitume trempé mon corps somnolent. Pourquoi les étoiles me regardent-elles ainsi ? Où suis-je ? Au royaume des morts ? Pourquoi ai-je les mains humides ? Quel est ce jet de sang qui sort de ma lèvre fendue pour m'éclabousser le visage ? Je ne ressens aucune douleur. Une ambulance arrive. Il est deux heures du matin. L'infirmier colmate les brèches, l'hémoglobine coulant à flot de ma chair écartelée. Je revois mon père penché sur le brancard, l'air terriblement soucieux à mon sujet. Je l'aurai au moins vu une fois dans cet état-là. Le reste du temps, il était ailleurs. Un interne sorti tout droit de son lit débarque avec son nécessaire à couture. Je file dans la salle d'opération pour subir quelques broderies. Un autre dentellier surgit avec son aiguille et sa bobine. Messieurs, à vos guipures. Quarante-huit heures plus tard, en observation à l'hôpital Ambroise Paré de Boulogne-Billancourt, illustre charcutier du seizième siècle, je suis dès le premier soir assailli par des anxiétés d'une rare expression. Mes membres deviennent des filaments de fer entourés par des masses de coton dévorantes. Je m'époumone autant que je peux pour me faire entendre de l'infirmière de nuit. La pauvre soignante ne comprend pas mon état. Normal, l'angoisse de mort n'est pas médicalement compréhensible.

Huit jours sans prendre un seul anxiolytique. Cela ne m'était pas arrivé depuis de nombreuses années. Je vais m'acheter un gâteau et mettre une bougie dessus pour la peine. Suis-je sur le chemin de la délivrance ? Vais-je retrouver le cours d'une vie "normale" après douze années d'abîmes insondables ? Je vais essayer de me faire ce cadeau. Regarder à nouveau en dehors de moi. Reprendre contact avec la lumière des jours. Prendre les autres comme ils sont.

Je paresserai bien volontiers dans des sérails sybarites, à caresser les gorges de femmes amantes, en m'imprégnant de la vapeur ouatée des bains de sources turquoises. J'écouterai le quatuor des enchanteresses nues et leurs voix célestes s'accorderont avec l'épiderme de ma sensibilité. De leurs violes affleureront des abondances orientales. Des feuilles et des armées de roses blanches joncheront la mosaïque céruleenne de leurs corolles délicates. Je jouerai avec les mots, je lancerai des idées sans jamais les rattraper, je parlerai à mes nymphes de créateurs d'œuvres périssables, de magiciens sans illusions et de poètes absurdes. J'avalerais une myriade de pampres pourpres en sirotant une eau-de-vie raffinée. Puis j'entendrai le chœur des anges me suggérer la présence divine. Alors je resterai là, une vie entière, dans cette atmosphère onirique, en dehors de la cruauté du monde.

Je n'écris pas pour être lu du plus grand nombre. Quel intérêt aurais-je ? En fait, j'écris d'abord pour mes fidèles amis et mes relations passagères. Puis pour des inconnus choisis à la faveur d'une attention, d'une intention, d'une intuition, d'une motivation en somme. La finalité étant de vous distraire, de vous renseigner sur ma vie d'homme apparemment jovial. Peut-être est-ce une manière d'attirer votre regard sur moi. Que je ne sois pas complètement transparent, totalement seul dans mon coin comme je l'ai été pendant une trop longue période de mon existence. Je suis là, pas encore tout à fait las. Je suis vivant, j'ai bien quelques frivolités littéraires dont je puis vous faire part, pour peu qu'elles prennent du sens pour vous, qu'elles vous touchent par leurs sincérités. C'est aussi cela vous écrire mes chers et très chères connaissances. Je ne suis pas mort, je respire toujours. La psychanalyse m'aura ressuscité. En revenant de l'outre-tombe, j'ai trouvé le terreau de mon inspiration, la matière ténébreuse de ma nature humaine. J'ai regardé en face l'angoisse, le désespoir et la mort. Que la vie vous préserve, qu'elle vous maintienne dans l'ignorance de ces morosités. Surtout, ne vous réveillez pas un matin en vous posant une question de trop. Celle qui ferait basculer votre vie dans la noirceur indicible. Et si, bien malgré vous, vous sentez cette fêlure poindre dans votre poitrine, annonciatrice et ravageuse, alors ne résistez pas. Laissez-vous porter par le vent du tourment et de la dépression. Et un matin, après de longs combats acharnés, une nouvelle vie apparaîtra et la fissure se refermera. Fusse-t-il pour toujours.

C'est gentil d'être passée me voir cette nuit. Je ne m'attendais pas à ta visite, Nathalie GJ. Cela fait si longtemps maintenant. N'avons-nous pas vécu ensemble cet intermède subtil et réjouissant ? C'était si agréable, je crois. Nous n'avions qu'à nous trouver l'un à côté de l'autre pour nous attirer comme deux amants bien aimantés. Cette nuit encore, nous avons badiné dans un magasin de la rive gauche, entrelacés et embrasés. Tu as attendu ma confession pendant neuf ans. C'est le temps qu'il m'a fallu pour t'avouer mon sentiment. Par-delà nos jeux érotiques et licencieux d'antan. Et depuis, forte de mon assentiment, tu as disparu dans le brouillard du temps. Je rêve parfois d'un miracle qui te ferait paraître devant moi, juste pour avoir le loisir de te regarder encore une fois, de sentir les effusions anciennes de notre relation. Deux fois le hasard m'a exaucé. Ce qui est déjà considérable. Si je pouvais disposer d'une autre possibilité. Voilà une belle et grande espérance. Si tu es là-haut, l'ineffable marionnettiste, pourrais-tu entendre ma prière et rapprocher nos fils conducteurs. En attendant, tu seras toujours la bienvenue dans mes balades nocturnes.

C'est quoi la substance de ma vie ? Intensité, je te cherche, je t'attends. Se pourrait-il que tu ne sois que dans les rêves ? Le sens se cacherait-il uniquement dans les chimères ? Par brides offertes les unes après les autres. Morceaux choisis de la profondeur de l'existence. Le sens serait un écho parcellaire, une résonance intense venue du plus profond des entrailles. Des vacillations intérieures que l'inconscient dans son éternelle clémence va restituer dans les fantasmagories de nuit. Je suis un spectateur passionné de ces courts-métrages. Mes peurs et mes désirs diurnes prennent corps la nuit. Toutes mes inclinations s'éclairent dans l'obscurité de ma salle de cinéma. Inconscient, voilà une curieuse alchimie. Psychisme, voici une aimable disposition. Psyché dont la particularité étonnante est de définir autant un miroir pour se regarder en pied que l'ensemble des phénomènes psychiques qui constituent l'individualité. Ma certitude s'impose. Le sens est dans ma matière organique comme un signal non décodé, l'inconscient me le traduit sous forme d'images. Et moi, avec l'aide de ma psyché, je les regarde et tente de les interpréter. Et je finis par comprendre au matin que ma vie n'est plus ce non-sens avéré qui normalement aurait dû constituer l'anéantissement de mes jours.

Que vois-je sur ce polaroid ? Une mère, la mienne et son enfant, moi. Et sur celui-ci ? Un père, le mien et son enfant, moi. Deux victimes et un innocent persécuté en quelque sorte. Lorsque j'observe avec attention ces deux clichés pris vraisemblablement le même jour, je suis frappé par l'amour que semble me prodiguer l'une et l'autre. Car je ne puis remettre en cause un seul instant la véracité de leurs sentiments, aussi altérables et chétifs soient-ils. C'est là toute l'ambiguïté. Pour eux, il y avait une légitimité dans leurs penchants. Pour moi, il n'y avait rien. Je n'ai pas intériorisé la tendresse que j'ai reçue. Je n'ai recueilli en eux que le vide. Ma naissance fut d'emblée une névrose d'angoisse. Mortelle fondation. Je voudrais vous dire que je ne vous en veux pas. Comme je l'espère mes filles ne m'en voudront pas d'avoir été moi-même une victime, même si je m'efforce chaque jour de sortir de la quadrature du cercle atavique.

Je continuerai malgré tout à vivre avec le sentiment de ne jamais être sûr du rien primal. Même si, finissant par le ressentir si fortement, je ne puis en ignorer l'imprégnante réalité. Ne suis-je pas également ce malade en atrophie constante, génétiquement raté sur le ruban des prédispositions ? Car j'en connais d'autres qui n'auraient pas forcément produit les mêmes traumatismes. Chaque vie est unique autant que le destin qui l'accompagne. Là où j'en ai souffert, d'autres auraient pu en rire.

A l'occasion de mon mariage religieux, j'ai composé une prière des époux à la hauteur de mon espérance. En voici trois couplets : - Accueille notre décision de vivre ensemble, dans une communauté de corps et d'esprit, de cœur et de partage. - Si notre union est pour nous source de joie, nous savons cependant que nous devons rester vigilants pour respecter nos différences. - Et puissions-nous, par le don que tu nous fais ce jour, la grâce de ce sacrement du mariage, te donner à notre tour cette joie de voir jaillir en nous et autour de nous l'éclat toujours neuf et mystérieux de ce resplendissant Amour. Qui n'aura jamais fini de se dire car il est depuis des siècles et des siècles et tel qu'il est, il nous fait devenir héritiers de ton royaume, à la louange de ta gloire et cela pour l'éternité. Ce n'était qu'un souhait, confus et incertain. Il n'y a qu'un seul enjeu de taille. Se délivrer de ses névroses, autant pour soi que pour que les autres, qu'ils n'aient pas à les supporter. Toute autre inspiration serait parfaitement dérisoire.

Ce soir, je vous cherche. Je pense à vous, à nos instants passés ensemble. Je m'enfonce lentement dans le gouffre intemporel des souvenirs. Mademoiselle, puis-je encore apercevoir ton sein candide retenu prisonnier dans ton cache-cœur ? Mademoiselle, parle-moi encore de la monstruosité des hommes. Que je puisse te consoler. Mademoiselle, dis-moi encore le bonheur d'errer à dos de chameau, sous la chaleur écrasante. Sentir les exhalaisons capiteuses de ton corps étincelant, chancelant. Mademoiselle, quittons les arrogances de ce monde. Partons en quête de ses beautés, de sa pureté. Laissons derrière nous toute la fatuité humaine. Écoutons en nous la voix primitive.

Aux fleurs qui fleurissent des senteurs subtiles sur les tombes florissantes. Aux ventres vertueux qui s'éventrent en déférences et finissent par se vanter pour les uns, s'éventer pour les autres. Au temps si intempêtif, je suis ton cours comme un courtisan tempérant. Je m'é gare parfois dans des gares sordides, hagard et solitaire. Sur un quai, je lis l'inquiétude d'une femme musulmane, recroquevillée sur le tapis de la quiétude. Je médite sans médisance sur son mérite et je me dis que sa prière ne me dérange pas. A la jeune femme émergente qui rentre dans le train, accompagnée de sa gente mère, je frôle durant la nuit sa peau argentée et la mets en garde, qu'elle ne se leurre pas. Tant de malveillance et de malfaisance sur la surface de la terre. L'insoutenable contingence. L'innocence du départ se meut en désenchantement à l'arrivée. Aux voyageurs repentants qui vagabondent, voyeurs inoffensifs sans âge ni courroux, je me range à vos côtés et maudis les rageurs. Aux musiciens qui s'amusent des muses et des nuances de nos âmes soumises. A tous et à toutes, je vous salue avec infiniment de respect.

N'oubliez pas mes proches que je vous aime aussi. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Il est vrai que je ne vous facilite pas la tâche. M'aimer en retour, cela doit être si difficile. Je suis parfois si austère, si distant, si inaccessible. Mais maintenant que la connexion est établie avec mes sentiments, cela devrait vous aider à renouer avec l'homme que je suis progressivement devenu. Et je vous promets de laisser vos névroses intactes. Car comment pourriez-vous vivre sans ? N'ayez crainte, je trouverai bien quelques consolations pour me faire supporter vos obsessions récurrentes et autres fantasmes courants. Se consoler. Reconnaître l'amour lorsqu'il s'exprime.

Lors de mon court séjour en cellule psychiatrique, à l'hôpital militaire de Nancy, j'ai rencontré le premier soir un drôle de personnage. Un employé des pompes funèbres pour qui, enterrer les morts tenait plus de la vocation que de la simple distraction. Comment envisager dès le plus jeune âge une vie à vouloir ensevelir ses semblables ? Que faut-il avoir vécu dans sa prime enfance pour concevoir une telle besogne ? Je revois ses doigts jaunis par les cigarettes sans filtre. J'aperçois la chambre dans laquelle nous jouions aux cartes, dans l'attente du verdict de nos réformations. Cet éclairage si luminescent, si caractéristique de l'endroit. Cette lumière hivernale qui sied si bien à la folie. Mon croquemort n'était pas fou, non. Il était tout simplement morbide et solitaire. Il était mort de son vivant. Même pas suicidaire, souffrant apparemment d'aucuns traumatismes particuliers. Je présume qu'il est venu au monde ainsi, mort-né. Et que toute sa vie n'aura été rien d'autre que cette expression mortuaire permanente. Je le trouvais inquiétant et magnétique. Il était sûrement dans sa dernière réincarnation, en extinction de karma. A



quelques encablures du nirvana. Pour manifester une telle absence d'attachement, de désir. Une telle paix intérieure.

Je serai votre fantasme, votre idée fixe, votre compensation imaginaire. Je vais et je viens dans l'air de vos esprits. Je suis devenu indispensable au maintien de vos libidos. Je suis là pour vous servir mesdames. Comme vous êtes là pour me rendre le même service. Merci mesdames de vos présences sensuelles. Avec le temps de l'analyse et quelques expériences appliquées, j'ai enfin compris les différences fines qui existent entre le besoin, le désir et le sentiment.

Mes filles. Vous êtes là. Tellement patentes. En plein dans mon cœur d'un rouge si sanguinolent, qu'il en oublierait parfois de battre la mesure. J'ai si mal à mon sentiment. Ce matin, je renouais avec les rythmes effrénés de mon métronome, après une longue période d'accalmie. Quand soudain, le fracas de mon pouls se contint une seconde, peut-être deux. Je n'ai pas eu peur. Je me suis senti confiant de toutes les issues possibles. Et pourtant, me dire que le lien ne pourrait plus demeurer avec vous mes filles me terrorise. Je ne peux vous imaginer sans moi, sans père et sans ce repère. Et pourtant, un jour viendra. Une inévitable seconde d'inattention. Le plus tard possible sera le mieux. Sans pour autant dépasser l'année de péremption. 2037.

Quelle est donc la disposition profonde et couramment répandue des déshumanisés ? Avoir. Coûte que coûte. A n'importe quel prix. Sans projection dans le futur. Avoir, pour se rassurer contre le destin de ne pas être éternel, sûrement. J'ai donc je suis. Alors je deviens omnipotent, à l'égal d'un dieu. La philosophie ne serait-elle pas trompée de direction ? Honte à toi, monsieur Descartes ! Il fallait mieux regarder autour de vous. N'avez-vous pas vu l'obscénité morale de ceux qui président aux destinées du monde ? Ils ne pensent que pour mieux déposséder et détruire. Toujours plus de stupre et de luxe, de compromissions et de tortures. Il fallait lire Machiavel, le marquis de Sade n'étant pas encore disponible. J'ai donc je suis, je pense donc je tue. Le compte à rebours a débuté. Mes petits-enfants ne devraient pas connaître le 22<sup>ème</sup> siècle. Tant mieux. Il serait temps que cette mascarade s'arrête.

Se consoler, suivre le temps qui file doucement. Ne plus rien attendre. Creuser sa tombe chaque jour un peu plus. De l'expression faire son trou. Je quête désespérément un signe du destin. Je chasse en vain la lumière, celle qui se dissimule derrière les regards. Le cortège n'en finit plus. Tous ces visages si exsangues et si fermés. Tous ces masques blêmes, anonymement embarqués dans le train de la vie. De petits arrangements en lentes processions. Aller simple. Sans chance de recommencer. De comprendre quel était l'enjeu. En quoi pourrais-je faire la différence ? Naufragé solitaire sur une plage étrange, je vis comme Robinson noyé dans la grande ville informe. Qu'est-ce que j'aurais aimé me prénommer Arthur ou Charles ! Poétiser sans autres retenues, vivre d'une passion dévorante et dévastatrice. Au lieu de cela, je dépose sur le papier mes misérables rancœurs et j'espère la présence de l'autre pour révéler ma vérité.

Ma femme, pourquoi devrais-je vivre avec le sentiment permanent de ne jamais bien faire ? Pourquoi devrais-je rester à tes côtés avec le sentiment de ne pas être digne d'exister pour ce que je suis ? Quelle est la raison intime qui fait que je suis encore en face

de toi, à me trahir à ce point ? Suis-je déjà en train de préparer mon cancer de demain, à force de renoncement ? Dans quel mouvoir vais-je échouer avec cette exaspération qui se replie sans cesse dans mes viscères ?

Comme de nombreux matins, je monte dans le wagon du train de 8h03 qui m'emmène vers Paris. Je m'assois sur une banquette en milieu de rame. J'observe autour de moi les visages des laborieux. Comme de nombreux matins, mon verdict tombe. Ceux-là sentent l'absence de vie, ceux-là halètent la mort en suspens. Je détourne mon regard. Je préfère admirer la pluie qui tombe sur les vitres. Quatre stations plus loin, je tourne machinalement la tête vers la nouvelle fournée de gens qui entrent dans le wagon. Parmi eux, une silhouette se détache du lot. C'est une femme. J'éprouve d'emblée pour vous, belle inconnue, la même fascination que pour elle. Celle que j'entretenais pour la divine Isabelle A. N'êtes-vous point d'ailleurs identiques ? Comme deux étincelles sorties d'une même braise incandescente. Je vois la vie qui espère derrière la couleur verdoyante de vos iris. La chevelure est brune et longue. Les lèvres sont pleines et finement ourlées, généreuses tout en étant réservées. Sur chaque oreille, deux perles blanches. Ce matin-là, vous portez autour du cou un cupidon doré arquant son arc et prêt à décocher sa flèche. A-t-elle déjà atteint sa cible ? Mon sentiment ou mon désir ? Ou bien les deux pour une fois exceptionnellement assemblés ? Il est trop tôt pour le savoir. Je vais patienter. En attendant, je sculpterais bien volontiers une statue à votre image, en hommage à tant de grâce révélée. Je pourrais ainsi la contempler chaque soir avant de m'endormir. Rêver de vous, de mon inclination chaste et éperdue. Il est fort probable que je n'aurai jamais le cran de vous adresser quelques mots de vive voix. Tout au plus aurai-je le courage de vous tendre cette prose qui vous concerne. Sans mots dire, ne sachant plus très bien si mon cœur bat à gauche ou à droite. J'en suis là de mes impressions lorsque pénètre à l'arrêt suivant, un homme de grande taille qui vient s'installer en face de vous. J'aperçois sur votre visage un léger sourire, discret et charmant. Vous semblez vous amuser de certaines situations. Comme l'héroïne, semble-t-il, de votre livre. Bridget Jones et son journal. Parcourez-vous ce récit parce que vous pensez lui ressembler ? Ou bien êtes-vous le personnage ? A la recherche du grand amour, celui qui transporterait en dehors de l'espace et du temps. Croyez-vous que celui-ci puisse convenir pour le rôle ? Je scrute attentivement votre proximité pour en déceler le sens caché. Vos regards se croisent de temps en temps. La théâtralité de la scène ne fait pas l'ombre d'un doute. Le jeu aux géométries variables a déjà commencé... Les trois mêmes, quelques jours plus tard, dans le même ordre d'apparition. Je l'attends, elle se place en face de moi. Je suis totalement abasourdi par le tableau qui s'offre à ma vue. Sublime. Cette profusion de fleurs et de dentelles sur votre corsage vert, vos cheveux attachés, ce collier aux quatre couleurs primaires sur l'échancrure de votre poitrine opulente. N'ai-je jamais rien vu d'aussi beau ? Esthétiquement parfait. Vous serez ma Mona Lisa. Je serai votre admirateur secret et fervent pour, je le souhaite, beaucoup d'autres matins encore. Voilà le prétendant qui se pose à côté de vous. Vos postures réciproques indiquent vos motivations respectives. La plus belle est sans conteste à mettre à votre actif. Votre tête oblique légèrement, dans sa direction. L'expression confiante qui se dégage à cet instant de votre visage est indescriptible de douceur. Il me faut faire intervenir la musique des anges pour trouver une éventuelle analogie entre la béatitude de votre apparence et ce qu'elle procure d'inexprimable. Que va-t-il se passer maintenant dans le jardin des Finzi-Contini ? La belle Micol va-t-elle choisir son amant ? Celui-là même qui est en train de se déclarer ou

l'autre ? Cela doit être passionnant l'intériorité d'une femme qui s'interroge sur la nature de ses oscillations intimes.

Sauf que pour ressentir et savoir, dans mon cogito, il faut avoir. Et que faut-il pour avoir ? Faire. D'une manière ou d'une autre. Faire avec noblesse et clairvoyance, agir avec un minimum de conscience morale. Politesse et respect, savoir-vivre et éducation rationaliste. Voilà les valeurs qui devraient fonder le principe de l'humanité. A chacun d'inscrire ses pulsions dans le cadre de cette conformation.

Je n'ai plus que deux missions dans ma vie. Découvrir ce que je n'ai pas envie de rater. Un peu de ma vérité. Pour le reste, je m'en remets aux inconstances du destin. Et faire que mes filles deviennent instruites et autonomes.

Villa triste. Le cocktail bat son plein chez Mademoiselle. De petits airs de cool jazz emplissent l'espace de la terrasse. La nuit est chaude. Je flâne de pièces en pièces. Dans l'une d'elles, je vous distingue dans la pénombre, allongée sur une méridienne. Vous êtes seule. Est-il possible que vous m'attendiez ? Avez-vous senti ma présence en ces lieux de désinvolture ? Saviez-vous la rencontre inévitable ? Je me déroule et m'enroule autour de vous. Le contact est absolument délicieux. Votre chemise se fond dans votre peau, dévoilant un sein ample et plein, d'une ingénuité succulente. M'aventurant en des zones inexplorées, mes doigts émérites s'infiltrèrent au cœur de votre faille. Toute la douceur de la terre se répand sur mes mains. Dans mon calice, je récupère le précieux nectar et je me réveille légèrement. Tout va bien, la ville dort et la nuit est tendre.

Comment tout cela a-t-il commencé ? A quatorze ans, je suis assailli par des crises aiguës d'hypocondrie et des essoufflements saccadés fort incommodants. Mon adolescence fut le résultat d'une enfance à somatiser en silence. Hypocondrie dont l'affection serait supposée autrefois d'origine abdominale. Encore une qui porte bien son nom. Mon nombril était devenu le centre du monde. Des heures à débusquer le plus minime des boutons, la plus microscopique des rougeurs. Ce qui dans mon esprit faisait office d'altération suspecte. Des journées entières à rester prostré devant la glace, à pourchasser la moindre anomalie, à décrocher le téléphone pour obtenir de ce cher docteur A. l'assurance d'une survie possible. Combien de fois me suis-je vu atteint de maux incurables ? Des centaines pour ne pas dire des milliers. Deux ans de calvaire et de tumeurs fatales. Et comme par enchantement, les crises se stoppèrent promptement. Je suis resté dix ans sans nouvelles d'elles. Le 2 septembre 1991, je les retrouvais, la veille de partir en vacances avec ma femme. Depuis, elles ne m'ont plus lâché. Deux mois plus tard, après une crise de nerfs qui dura trois jours consécutifs et quelques piqûres de Valium, je rentrais en psychothérapie de toute urgence. Je n'avais plus le choix. C'était ça ou l'aliénation.

Quand j'étais petit, j'avais deux amis fidèles. Ma casquette bleu marine et mon ballon. Au point que j'allais me baigner avec mes inséparables compagnons. Toutes les photographies de l'époque l'attestent. Juan-les-Pins, juillet 1972. C'est le premier été que je passe avec ma maman et mon premier papa de remplacement. Le père de ma première demi-sœur. Monsieur K. J'ai passé treize années en sa compagnie. J'ai finalement cohabité plus longtemps avec lui qu'avec mon propre père. Je crois pouvoir dire que nous n'étions

pas dotés l'un et l'autre de capacités suffisantes pour maintenir entre nous une entente cordiale. Nous n'avions pas vraiment d'affinités électives. Je crois surtout qu'il n'était pas armé pour vivre avec ma mère. Il aura tout de même résisté dix-huit ans le bougre. Il est si banal de remarquer des êtres qui vivent ensemble depuis des décennies alors qu'ils n'ont plus rien en commun. Au point de les voir chaque soir se disputer si fort qu'ils en avaient de dégoût à déverser. Voyage au bout de l'enfer conjugal. Lorsque j'étais adolescent, je me disais en mon for intérieur que jamais ma vie ne devrait être entachée d'une telle déchéance. Comme quoi, vouloir ne suffit pas. Tout est si imprévisible. Toujours est-il que je ne partageais pas son engouement pour le piano, ni pour le dessin. A l'époque, c'était un homme bourré de principes rigides, plutôt maniaque. Il faut dire que ma mère a un don exceptionnel pour les dégoter. Elle les aime bien roides dans l'ensemble. Celui-ci fut un très bel échantillon. Je lui serai néanmoins reconnaissant ad vitam aeternam de m'avoir offert mon premier appareil photographique, un reflex de fabrication soviétique. Une pure merveille de précision pour l'apprentissage de la prise de vue en noir et blanc. Finalement, ce n'était pas un homme méchant. Défaillant sûrement, n'ayant jamais réussi à trouver sa place. Mais il faut dire, à sa décharge et à celle de mon père, que ce n'est pas une mince affaire de vivre en tant qu'homme à côté de ma mère. Et que ce n'est pas chose aisée de vivre en face de ma femme. Comme quoi, je dois vous ressembler psychologiquement. Mes chers modèles. Merci pour l'héritage.

Alors, père qui est aux cieus, qu'as-tu laissé derrière toi pour ton fils ? Rien. Même pas un message au cas où. Le dernier papier que tu aurais rédigé, c'est un testament en faveur de ta fille. Quelle élégance, quelle contenance ! En fait, c'est sans importance. L'essentiel est ailleurs. Dans un passé plus lointain. Au temps où tu t'entraînais à ton sport favori, les femmes. Plus d'une centaine à ton actif, c'est bien. Vantard, quel homme ! Comment aurais-je pu rivaliser avec un tel séducteur ? En vacances dans les Alpes, je me souviens de cette jeune et jolie jeune fille que je n'ai pas pu approcher tant le loup rodait. Elle s'appelait Muriel et sa mère Janine, deux véritables prénoms d'héroïnes contemporaines. Certains pères veulent aussi tuer symboliquement leurs fils. Comme dans un roman d'Alberto Moravia. Sauf que je n'avais rien à me prouver moi. Et pas le moindre désir de te supplanter. C'est pourtant sous ton toit que j'ai eu ma première relation sexuelle. Heureusement que tu ne l'as pas connue cette femme de quatorze ans mon aînée. Toujours est-il que je n'étais pas du combat et qu'il y a eu méprise sur ma personne. La perception des autres est souvent à la hauteur de ses propres croyances et obsessions personnelles. Quelle effroyable projection !

D'après vous monsieur, quels sont vos défauts et vos qualités pour le poste de chercheur d'erreurs ? Je ne sais pas. Cela change tout le temps. Cela dépendra de l'impression que vous aurez de moi. Je suis plusieurs par vos regards respectifs et un lorsque je me regarde dans le miroir. Comprenez-vous, homme de grande morgue ? Je vais vous citer un exemple. Une de mes proches relations me qualifie de force tranquille. Etonnant, non ? Après tout ce que je viens de vous raconter. Car peut-on dire de moi que je suis fort ? Peut-on dire de moi que je suis tranquille ? Ni dans les mots pris isolément, ni dans l'expression. D'autres me trouvent faible et naïf. Ma mère dit à qui veut bien l'entendre que je suis égoïste comme mon père. Certains diront que je suis sociable alors que quelques-uns diront que je suis hautain et révérencieux. Beaucoup diront que je suis sans ambition. Ma femme ne me trouve aucun sens de l'humour alors que j'en vois un

grand nombre me l'accorder. Vous comprenez ? Non ? Je vais recommencer. Celui que vous avez en face de vous n'est pas moi ! Sinon, récemment, un pape est mort. Un autre a été appelé à régner. A régner ? A régner ? Quel drôle de nom ! Pourquoi pas libellule ou papillon ! Et ainsi de suite jusqu'à ce que la représentation s'arrête. Et un jour sûrement, les grains de sable se retrouveront tous seuls sur la plage, sans clowns tristes ni bouffons pour pouvoir les piétiner. Je vous demande pardon, une envie irrésistible de rire. Un gloussement si puissant qu'il résonnera jusqu'à la fin des mondes. Vous comprenez ?

Rien. Presque rien. Je passais par-là. Bras en croix, étendu sur la glèbe, je ne fais plus qu'un avec la terre. Mes bras sont assez longs pour entourer le diamètre de la sphère, je l'enserme et la serre si fort. Je suis à elle et elle est à moi. Lorsque mon corps sera porté en terre, ma substance se déversera dans la matière de l'univers. Faut-il fonder le moindre espoir en une quelconque métaphysique ? Esprit, serais-tu à ce point volatil ?

J'ai eu un ami de cinq à vingt ans. Un seul. Il s'appelait Olivier P. Il était brillant, cocasse et proche de son féminin. Lorsque nous étions ensemble, j'avais toujours l'impression d'être une doublure, son ombre féale. Il tenait toujours le premier rôle. Beaucoup de jeunes filles le trouvaient irrésistiblement séduisant. En sa présence, j'avais le sentiment constant de ne jamais pouvoir m'affirmer. C'est un fait. J'étais en quelque sorte un hameçon pour appâter ses futures conquêtes et je l'acceptais. Et je ne faisais que ramasser les restes. Dans le même temps, je crois pouvoir dire qu'il se sentait rassuré par ma présence conciliante. Je fonctionnais pour lui comme un thermostat régulateur de tensions intérieures. Sous l'apparence détendue et drolatique du personnage se dissimulait une fissure profonde et douloureuse. Je me souviens encore d'une remarque, d'un aveu de son subconscient. Dans ses rêves les plus noirs, j'intervenais toujours pour le sauver. Son inconscient me voyait plus solide que lui. Peut-être ma pulsion de vie était-elle plus consistante que la sienne malgré mes propres difficultés. Je comprends mieux maintenant pourquoi je n'ai pas sombré irrémédiablement dans la dépression. Mon noyau est robuste, ma forteresse bien défendue. Juste une légère perte d'audition sur une oreille, c'est finalement une belle performance pour douze années de saccades intestines. Quant à toi, cher ami, il semblerait que tu aies sombré dans quelques déviations mondaines et salutaires. Les photos de toi visibles sur la toile d'araignée du monde sont absolument édifiantes. Le simple orgueil n'a pas pu te boursoufler à ce point. Ma mission aurait été de continuer à te protéger de toi-même comme ton esprit te l'indiquait. Mais nos chemins se sont séparés nécessairement. Nous devrions constamment les uns nous sentir des devoirs en rapport avec les sollicitations exprimées par l'inconscient des autres. Lui au moins ne triche pas, ne se corrompt pas. Alors que les consciences ont des moralités souvent fluctuantes et douteuses. Il y aurait là de quoi fonder de véritables engagements, une vraie responsabilité envers autrui. Mais combien serions-nous ? A pouvoir interpréter le contenu de nos représentations mentales et à oser les divulguer ? Si peu en vérité.

A la naissance de ma première fille et jusqu'à ses neuf mois, je n'ai jamais pu rester deux secondes seul avec elle. A la troisième, j'étais déjà aux prises avec une spasmophilie exponentielle. J'ai fait des efforts surhumains pour surmonter mon appréhension. J'avais peur de me retrouver plongé dans le vide primitif. Ne l'ai-je pas un peu renouvelé finalement, à mon corps défendant ? A force de m'enfouir dans mon angoisse carcérale et conforter à l'époque dans l'idée d'une fatalité indépassable. N'ai-je pas déjà encouragé ma

filles dans le sentiment de ne pas pouvoir atteindre son père ? Selon mon intuition, oui. Toutes mes récentes attentions envers elle tendent maintenant vers une seule finalité, atténuer tant que je peux l'angoisse que j'ai accentuée en elle et qu'elle portait déjà en arrivant au monde. Pourvu qu'elle n'en souffre pas plus tard. Pour la seconde, je suis rassuré. Elle est née avec une absence totale d'anxiétés.

Intrigant ce long serpent noir lové dans son panier d'osier. Je déteste les reptiles. Même inoffensif, celui-ci a l'air inquiétant. J'ai mis tout en œuvre pour qu'il reste tranquille, je l'ai couvert de diverses choses. Il n'a pourtant pas l'air de menacer quiconque, personne ne se trouvant aux alentours. Admettons qu'il représente une partie de moi. Que faudrait-il en penser ? Moi en face d'un long serpent enroulé sur lui-même. Symbole phallique par excellence. Serait-il question de l'état actuel de mon désir ? Ou bien d'un épisode de mon renoncement ? De l'envie perpétuellement refoulée ? Aurais-je croisé récemment une dame troublante et ondulante, à la peau recouverte d'écailles sombres et vêtue d'une grande robe subtilement entrouverte ? Pour laquelle je devrais faire taire de possibles impulsions ? Désir, élan fondamental et fondateur de toute élévation spirituelle. Pourquoi fallait-il nous faire culpabiliser dès le départ avec cette histoire de tentation ? N'est-il pas naturel et évident de vouloir croquer une pomme attirante ? Quels sont ces évangélistes qui se sont sentis l'obligation de censurer la réalité humaine, sous couvert d'une nécessité morale ? Les inquiets du serpent. Au point de faire croire à certains désincarnés que le spirituellement élevé est affaire d'ascèse et d'abstinence. Les sempiternelles croyances. Je convoiterai la femme de mon voisin et je mangerai des religieuses pendant carême. Avec plaisir et sans actes de contritions.

Je ne l'ai pas prévenue de ma visite. Peut-être ne saura-t-elle jamais que je suis là, à côté d'elle à la guetter. Elle est là depuis quelques jours, non loin des tours de San Gimignano, installée dans une magnifique villa toscane. Elle a volontairement délaissé la plage et ses touristes, le tumulte de la foule entassée sur les rivages. Elle est venue seule en vacances, sans sa famille. Elle ne pensait pas être capable de se séparer d'elle. Mais peut-être faut-il maintenant qu'elle prenne son envol pour fonder sa propre maison. Être une femme, avoir des enfants, au sein d'une demeure accueillante. Rien n'est plus important que celles qui mettent au monde. Cette maxime devrait frapper tous les frontons de nos temples urbains. En attendant, elle goûte aux charmes de la région, juste en dessous du soleil d'Italie. Les cyprès et les oliviers apparaissent avec grandeur et majesté sur fond de pur azur. Les champs de lavande embaument l'air d'un parfum captivant et le violet étincelle. Elle s'allonge sur un matelas, au bord de la piscine. Elle vient de faire quelques nages indiennes pour maintenir son corps en formes oblongues. Elle tient le sport pour une hygiène de vie, celle qui permet d'extirper toutes les tensions citadines et d'oublier pour un moment l'isolement sentimental dans lequel elle se trouve. Comment se fait-il ? Un aussi beau visage. Ses yeux sont d'un vert clair et intense, ses pommettes hautes et généreusement rondes comme deux abricots à la peau veloutée. De ses lèvres se dégagent une sensualité craintive, partagées semble-t-il entre l'envie de croquer la vie à belles dents et un autre désir de discrétion et de réserve. C'est vrai, elle donne parfois l'impression de vouloir s'effacer du paysage, de se rendre invisible. Je crois qu'elle espère un homme attentif qui, posant son regard sur elle, lui dise que c'est elle pour toujours et à jamais. L'amour, le vrai. Sans passion fulgurante et par essence éphémère. Pour le meilleur et sans le pire. De celui qu'il faut garder vivant afin qu'il ne s'use. De cette relation qui doit

prendre ses racines dans le respect et la tolérance. Autant dire que cela reste si improbable toute une existence à aimer le même. Et encore plus indéterminé pour un homme d'aimer la même. Mais serait-ce une raison pour ne rien faire que d'imaginer d'hypothétiques séparations ? Résolument non. Acceptons de nous enflammer comme de souffrir. Cela doit faire partie de la contingence affective. La confiance dans le rapport à l'autre ne peut s'instaurer qu'à la pleine acceptation de cette condition. Avant de succomber sous la chape de la séduction, encore faut-il prendre conscience de la règle du jeu qui suit. A moins qu'elle soit encore à croire à l'amour inusable et immortel, celui-là même qui dépasserait les limites charnelles de nos corps gisants sous la terre. Après tout, la douceur de l'illusion ne vaut-elle pas la pleine connaissance de cause ? D'ici là, écoutons la brise entre ciel et terre annoncer la venue du crépuscule. Les lueurs des étoiles aux confins s'intensifient avec le couchant. C'est l'heure des myriades de nuances, des apparences incertaines, des onces de lumières cristallines sur les feuilles gorgées de soleil, où l'indigo vaincu cède sa place aux chaudes teintes du spectre solaire. Des bruits feutrés, des chuchotements sur les terrasses traversent l'espace indécis, la nuit s'organise. Elle vient de regagner la villa, je la suis en silence. La pénombre dans la cuisine renforce le caractère divin de son visage pendant que ses lèvres purpurines savourent l'exquise pâtisserie au chocolat retirée du réfrigérateur. Cette apparition pourrait stimuler les plus grands peintres des clairs-obscurs. Ma damoiselle, madone de son état, invoque debout dans l'office un bonheur sublime. Alors monsieur, si vous venez à passer devant elle, dites-vous qu'elle est bien plus qu'un rêve éveillé dans lequel je m'émerveille sans fin.

Ce songe me hante l'esprit depuis une semaine. Devant la porte de ma maison, la terre mouvante se dérobe sous mes pieds. Je ne peux plus entrer chez moi. Le jardin se déforme, aux prises avec des forces tectoniques. De petits murets se dressent pour séparer les fosses ainsi creusées dans le sol. Une eau marécageuse s'est infiltrée dans l'une d'elles. Des roseaux abondent, des nénuphars géants flottent à la surface de l'eau trouble. Un creux luxuriant contenant une source vaseuse, serait-ce une représentation de mon inconscient lui-même ? J'ai comme eu l'impression de te voir. J'ai escaladé le muret pour mieux t'apercevoir. A cet instant, une force invisible m'a fait modérément peur et j'ai poussé un petit cri dans la nuit. Ce n'était plus mon ombre coutumière. Non, c'était une présence différente, totalement transparente. Serait-ce toi, celle que j'espère ? Celle que je ne connais pas et qui se rapproche, toute droite sortie des entrebâillements du temps ? Inconscient, es-tu en train de me confesser qu'elle est là, à quelques lieues dans l'espace ? Bien sûr qu'elle ne peut que m'inquiéter celle qui me ferait ne plus retrouver le chemin de mon foyer.

Les mots qui viennent et reviennent sans cesse. Après les maux qui finissent par s'évanouir. Heureusement qu'ils sont là les mots pour te dire. Ce que je ressens et ce que je pense. Si Sissi fut une impératrice, tu n'en fus pas une. Et pourtant, que vois-je ici ? Une femme sensible. Qui distille sa sensibilité sur des notes de piano. Elle coule, se répand parfois douloureusement en larmes amères. Mais toujours elle se reprend. Jamais elle ne désespère. Et même si la mère vint à manquer et que le père vint à se soustraire, ta volonté de faire fut de taille. Je crois pouvoir dire que tu peux en être fière. Fière de toi, de ce que tu as déjà accompli. Une envie de fer, voilà ce qui peut sceller un destin simple et exemplaire, sortie tout droit de l'enfer. De l'envers, tu es revenue à l'endroit où poussent les roses, sur la terre qui entoure la maison. La maison qui protège et qui rassure.

Celle qui fait que des enfants grandissent et s'affairent pour devenir des femmes éclairées et libres. Avec l'aide de la mère que tu es devenue. Alors, avant la quarantaine, il fallait te le déclarer : ta persévérance a fait de toi une impératrice.

Les nuages sont bas. Si bas qu'il serait possible de les toucher du bout des doigts. Sur la plage, je suis seul. Il fait un temps à ne pas sortir le moindre chien. La brume est dense et la bruine tombe par intermittence. Aucun espoir d'entrevoir la ligne de l'horizon. J'écoute le bruit des vaguelettes incessantes qui se croisent et s'entrechoquent. Cette tonalité si légère. Si diffuse qu'elle en vient à s'écouler dans le terrain vague de mon âme. Solitude et clapotis. N'est-ce pas les vestiges d'une vieille maison que j'aperçois sur la dune ? Des êtres vécurent ici, face à la mer et à ses déchaînements. Puis vint l'apaisement. Ruines et silence. Ainsi finissent toutes choses. Sur la droite de la bâtisse délabrée, deux tombes se font face pour le reste de l'éternité. Elle et lui. Que de tempêtes à l'intérieur des quatre murs de l'unique pièce à vivre. Aussi violentes que celles de l'océan et plus encore. Je suis là, je les regarde. Ils se quittèrent un soir d'été pour l'autre monde. Avec le soulagement immense de se trouver ainsi délivrer de leurs rancœurs. Et pourtant si désespérés de ne plus jamais se revoir. Je pense à vous souvent.

Que faisons-nous ensemble ? Tu m'as enseigné le jeu parce que tu aimais jouer. Et tu avais une certaine insolence à gagner constamment. Pendant de nombreuses années, tu me menais chez ma grand-mère un dimanche sur deux et nous passions notre journée à nous amuser. Football, scrabble, dés, jeux de cartes et de société. Jockeys en sept lettres sur le mot compte triple, une irrévérence pareille ne peut pas s'oublier. Derrière l'engouement manifeste pour le divertissement ne se camouflait-il pas une volonté d'amenuiser une impuissance pathologique ? Non, tu ne pouvais pas te renvoyer l'image invariable d'un perdant sur toute la ligne de ta vie. Il te fallait bien quelques petites victoires quotidiennes facilement acquises et sans confrontations. Tu n'étais vraiment pas homme à savoir t'imposer. Je comprends mieux maintenant pourquoi tu m'as tendu un jour ce roman. "Les plages de l'hiver" d'un certain Gilbert Ganne. Tu étais le protagoniste principal. Ce personnage qui, alimentant un dialogue intime avec sa défunte mère, se demande si cela vaut la peine de devenir quelqu'un. Identification sur mesure. Tes cent femmes ont contribué à cette nécessité compensatrice. Masquer ta défaillance. Heureusement pour toi, tu as eu la chance d'avoir un physique avantageux. Le très sémillant Monsieur Petitjoseph. Mais alors cette tumeur soudaine quelques jours avant la retraite, fut-elle l'expression d'une crainte indomptable ? L'effroi de devoir quitter après trente ans de prise en charge le ventre cotonneux et maternant d'un ministère de fonctionnaires ? La peur du vide, la perspective d'une séparation plausible avec ta seconde épouse ? Manque, un père et passe. Tu as perdu ton dernier pari. Il était beaucoup trop lourd pour toi. Et je n'étais pas là pour essayer de t'aider. Je suis vraiment désolé papa.

Au clair de la lune ma douce inconnue, me prêteras-tu ta plume pour que je t'écrive un mot ? Ma chandelle n'est pas morte et ma lumière brille encore de quelques feux. M'ouvriras-tu ta porte ? Que j'essaie de combler ton manque d'amour. Nous sommes des légions entières à attendre qu'une flamme illumine nos âmes attentistes et pour la plupart résignées. Le bonheur ne serait-il qu'un mot inventé pour nous laisser l'espérance d'y croire ? Et pourtant, il suffirait parfois de presque rien, un mot, une phrase, une correspondance. Une heureuse coïncidence. Juste le temps d'un accord sans désaccords,



d'une concorde sans discordes. Dois-je parcourir le monde et ses déserts pour te trouver ? Maintenant que tu es consigné au panthéon de mes priorités. Ou bien serais-tu là, non loin, à portée de mes mains ? Serais-je assez fort pour te vouloir ? Ne devrais-je pas commettre quelques sacrifices chemin faisant ? Qui l'emportera ? L'envie ou le devoir ? Le devoir ou l'envie ? Au clair de la lune, j'irai avec toi, belle inconnue, jusqu'au bout de la nuit. Nous déambulerons dans les couloirs d'un palais des mille et une nuits ou dans les ruelles tortueuses d'une cité orientale. Ou sur les chemins parfumés d'un bord de mer. Ou encore dans les allées maniéristes des jardins Boboli. Une heure, une nuit, une vie.

Cela dépend en fait de la durée que le bonheur peut supporter. A choisir entre l'horreur du petit matin et l'aurore féérique, entre nuit et jour, des ténèbres à la clarté, des illusions aux vérités. La mienne, simple existant qui passe, c'est de continuer à vivre pour le sentiment d'éternité de ses fragments d'éphémère, de ses amours d'un temps restreint. Car à l'évidence, le plus difficile en amour, c'est très certainement de savoir partir à temps pour que tous les amours restent à jamais beaux. Et il n'est pas nécessaire de se précipiter dans la relation. La lenteur dans la découverte de l'autre est la plus grande chance de longévité.

Tu auras réussi à m'entraîner avec toi sur les planches. Je suis monté sur les scènes de plusieurs théâtres pour jouer un tout petit rôle. Le page du roi Créon dans Antigone. Dix mots tout au plus. Et bien sûr, tu tenais le personnage du souverain. Il peut sembler contradictoire pour un être faible de jouer un despote. Cela n'est pas forcément si antinomique, bien au contraire. Tu pouvais réaliser pendant deux heures ton fantasme le plus tenace. Gouverner les autres. Détenir le pouvoir de vie ou de mort sur tes proches. Les plus grands autocrates ne souffrent-ils pas d'un complexe d'infériorité ? Loin des feux de la rampe, il te plaisait de faire preuve d'une domination envers tes subalternes, toi le petit contremaître. Le donneur d'ordres, le superviseur des travaux finis. Je devais faire partie des subordonnés pour ne pas me sentir capable de remettre en cause le caractère infondé de ton autorité contrefaite. Une chose est certaine, j'ai bien fait de refuser le rôle de ton fils dans la version d'Anouilh. Il eut été jubilatoire pour toi de me voir mourir d'amour pour une femme que tu aurais condamné à être emmurée vivante. Pauvre Edmond. J'avais vraiment de la peine pour lui. Ce qui est confortable avec la tragédie, c'est que tous ceux qui doivent mourir meurent et que ceux qui doivent vivre ne sont plus que deux ou trois à la fin. En tant que page, je m'en sortais bien. "Créon, mon père, nous avons conseil à cinq heures".

J'allais sur mon vélo de course parcourir les chemins de campagne, à travers l'obscurité de la nuit. Des hordes de fantômes affables s'engouffraient dans mon sillage. Je les sentais derrière moi, cela me faisait froid dans le dos. Je me retournais sans cesse dans l'espoir d'en discerner un. En vain. Et pourtant, ils étaient là. J'en suis si sûr.

Entre deux. Entre la vie et la mort. Mon esprit s'évapore. Dans les vapes, je distingue tour à tour un petit port de pêche enseveli dans le brouillard, une rainette attirée par le rouge de mon chandail, une malle foncée en guise de cadeau de Noël, des oranges et des Gilles de Binche, le noir au bout du couloir de mon enfance, un vieil homme fabriquant des matelas à l'ombre d'un saule, la sœur de France offerte sur l'édredon incarnat, des moustiques voraces à la lueur d'une enseigne multicolore, les phares d'une

voiture dans la nuit, ma casquette bleue et mon ballon blanc, la langue effrayante du cousin trisomique, les deux sapins centenaires de mon intrépidité. Entre deux mondes, ces images reviendront-elles une dernière fois ?

Une susceptible. C'est comme une folle. Comment voulez-vous lui dire qu'elle est susceptible puisqu'elle l'est ? Elle serait capable d'en prendre ombrage et de mal le prendre. Il n'y a pas de pire défaut que la susceptibilité. Il n'y a pas plus inutile comme imperfection. Impossible d'apaiser une névrose lorsqu'on souffre d'une telle tare. C'est à prendre ou à laisser. A moins de pouvoir atténuer cette difformité de la sensibilité par quelque méthode appropriée. Il faudrait que je me renseigne. Il n'y a certes plus de caractère d'urgence, l'endurant chaque jour un peu plus. Cela me ferait malgré tout plaisir de la voir se libérer de cette anomalie encombrante.

Un soir après le travail, n'en pouvant plus, j'ai pris un train qui me conduisit au centre d'une grande forêt de conifères géants. Il s'immobilisa au milieu d'une clairière afin que je puisse descendre. Je fus le seul voyageur à poser pied à terre. Le jour commençait à décliner et le silence était impressionnant. Je n'entendais plus que les battements réguliers de mon cœur. Quatre allées partaient vers chaque point cardinal, toutes aussi larges que solennelles. Quelle direction prendre ? Je n'ai pas su laquelle choisir. Je me suis allongé dans l'herbe douce comme sur un tapis de nuages soyeux. J'ai perçu dans le lointain le bruissement d'une eau ruisselante et j'ai regardé les cimes des pins sylvestre s'élancer vers le ciel. J'étais heureux, j'avais tant de joie en moi. Je jouissais du présent et de l'infini. J'avais l'impression d'avoir tout perdu, l'amour et puis l'ennui. La brise s'est mise à frémir. Il fallait que je rentre chez moi. J'ai repris le train qui repassait dans l'autre sens et je me suis couché dans mon lit.

La vie de l'esprit ne serait rien d'autre que cette continuité d'images mentales qui défilent les unes après les autres. Un ballet constant de représentations réelles et imaginaires qui se bousculent, s'établissent et s'évanouissent sans bruit. Je rêve le jour et je pense la nuit. Finalement, est-ce que cela ne revient pas au même ? Parfois, je ne sais plus très bien où se situe la frontière et si la limite subsiste vraiment.

Aurai-je une autre vie que celle qui se présente à moi ? Miroir, mon bon miroir, dis-moi quelque chose, je t'en supplie. Dis-moi que c'est possible. Je n'en peux plus de ces larmes de tristesse qui me rongent le corps. Je n'en peux plus de cette douleur accroupie dans ma poitrine. Je n'en peux plus de cette araignée démoniaque qui tisse autour de moi son piège infernal. Que faut-il faire mon fidèle miroir ?

Merci mère pour ta métaphore du jour. "Les fruits ne tombent jamais bien loin de leurs arbres." Justement, je souhaitais t'en parler. J'aurais pu en parler de la même façon à mon père. Fort justement, je viens de comprendre l'insistance avec laquelle mon analyste appuyait le fait de me voir admettre les présences concrètes d'une mère et d'un père dans ce qui constitue ma personnalité et justifie mes conduites. Miroir, dis-moi. Est-ce que je leur ressemble à ce point ? Que me reste-t-il de mon originalité et de mes différences ? Celles que je m'évertue à cultiver fièrement, tellement il m'en coûterait d'être ce que vous fûtes. Et pourtant, je dois bien l'admettre. Oui, je dois le concéder sans résistances. Lorsque je me vois dans la glace, je perçois vos deux visages qui se chevauchent pour n'en

former plus qu'un. Je suis bien issu de vous. Plus je lis en vous, mieux je me comprends. Moi qui entretenais le fantasme d'être tombé directement du ciel, lâché au hasard par une cigogne inattentive. Le temps de l'acceptation est long. Le temps du rejet qui le précède tout aussi étendu. Je devrais pouvoir dorénavant faire la paix avec vous et avec moi-même.

Perdre son temps n'est-il pas déjà une façon de le combler ? Il se passe au moins quelque chose pendant ce temps. C'est peut-être mieux que rien. Parce que rien, c'est la mort. Alors que presque rien, c'est déjà une esquisse de vie suffisante. Il y a d'ailleurs fort à parier que nous sommes pour la plupart dans le presque rien et qu'une bonne majorité l'ignore. Cela n'a en fait aucune espèce d'importance. Qu'est-ce que cela peut bien faire que nos aventures soient peuplées de mythomanes et de caractériels, emplies d'imposteurs et de névrosés puisque c'est la norme. Je vois ici et là quelques vertueux s'insurger en vain. Après tout, qui viendra dire ce qu'il était bon de faire ou de ne pas faire ? Personne. Après nous, qui se souviendra de nos errances, de nos erreurs, de nos amours dérisoires, de nos passions illustres ? Personne. Il n'y aura pas de jugement dernier. Aux vertueux qui résistent, soyez certains de vos remarquables dispositions et laissez le soin aux autres de vous raconter des histoires décevantes. Ils savent en effet si bien le faire. Avec un peu de chance et de persévérance, la providence vous récompensera de votre inestimable qualité. Ou passera à côté de vous sans vous remarquer. Quoiqu'il arrive, il faut bien occuper le temps qui passe, même en le perdant. Ou se soustraire définitivement. Sinon attendre que l'improbable félicité survienne.

L'analyse, deux inconscients en étroite communication pour sonder et faire remonter à une seule conscience. Si bien qu'en fin de traitement, le patient devient son propre thérapeute et potentiellement analyste lui-même. Il est vrai que je pourrais à ce jour effectuer quelques investigations sur des cas plutôt désespérés mais j'ai irrémédiablement admis l'idée que seul le thérapeute a ce pouvoir et cette légitimité, en contrepartie d'une rétribution. Je pourrais également pratiquer quelques autopsies tant certains névrosés de mon entourage me paraissent irréparablement condamnés mais là encore, je n'ai plus rien à dire, ni à faire que simplement les regarder s'échouer sur leurs propres écueils. Cela ne m'inspira plus que de la pitié. Au sens du sentiment de bonté que le spectacle de la souffrance des autres peut susciter d'indulgence.

Se délivrer de la peur infantile. De la peur du noir au fond du couloir. La raison de cette inquiétude n'était pas l'appréhension précoce de la mort. Non, c'était la représentation devant moi de mon angoisse de mort, du vide intériorisé. Il ne fallait en effet pas confondre et longtemps j'ai cru être hanté par l'obsession épouvantable de mourir, notamment au plus fort des crises d'hypocondrie. Il n'en est rien. Aujourd'hui, je n'ai plus la crainte de rester dans le sombre d'une chambre sans veilleuse ou dans l'obscurité d'une nuit sans lune. Aujourd'hui, je pourrais trépasser tranquillement dans une encoignure. Regarde dans la vitre, ton fantôme t'observe déjà. Tu peux le saluer, il a l'air plutôt accueillant.

Raconte-moi une histoire heureuse, douce inconnue, qui commencerait de préférence par mon enterrement. Mon bonheur de demain ne pourra descendre du ciel qu'à partir des cendres de mon passé. Au temps qui se pavane ne suspend surtout pas ton

vol. Je renais sans supplices et mon avenir me paraît radieusement primitif. C'est la fin et le début, un passage d'une rive à l'autre. Entre les deux jaillissent les eaux claires de mon inconscient comme les gerbes d'un feu d'artifices venant fêter l'événement. Encore une fois je vous remercie mon analyste, vous avez fait du bon travail malgré ma singularité neurologique. Que cela doit être difficile, à la réflexion, d'isoler d'une part l'excentricité des synapses et de considérer d'autre part les encrassements de la vie psychique. Il y avait en effet beaucoup de nettoyage à faire. Appréhender les lignées maternelle et paternelle ayant favorisé la floraison de mes maux ne fut pas une mince affaire. Douze ans de lenteur et de persévérance.

Une pensée en fleur sur un air d'autoroute. Soupirs alanguis. Je perçois la lumière au bout du tunnel. Des caravanes passent au ralenti comme des troupes d'éléphants. L'orage gronde au loin, les éclairs déchirent le ciel grisonnant. Tout près, des prédicateurs en robe du soir haranguent une foule d'anonymes. Je me trouve enfin sur une aire de dégagement. Autour de moi, des corbeaux moralistes se précipitent pour me défaire. Je n'ai que faire de vos jugements messieurs les corneilles. Regardez-moi bien. Je suis libre de vivre, libre de mourir. C'est si simple, si facile finalement.

Je rêve de prendre un bain tiède dans les bras cajoleurs d'une douce inconnue. Perdre conscience du temps et de l'espace au contact d'une peau trempée de sentiment, faire que cette flottaison dure une perpétuité intérieure. Sentir ses mains caressantes sur mon corps humide, m'imbiber du liquide originel que sa matrice versera dans les eaux du plaisir. Pouvoir ressentir une fois cet état de fusion liminaire, faire que nos deux chairs n'en composent plus qu'une. Cela serait une consolation en même temps qu'une consécration.

La nuit dans le désert, les dunes de sable illuminées par les clairs de lune ressemblent aux courbes des femmes dévêtues. Elles ont cela en commun, cette nudité quasi virginale. J'irai sur les premières marcher sur leurs terres versatiles. Je m'enfouirai dans leurs inconstances et les grains éternels me recouvriront de leur légèreté. Une inconnue furtive passera tout près de mon espace vital. Nos corps se captiveront pour s'enliser dans le glissement aléatoire des ergs. Partir à sa découverte jusqu'au lever du soleil.

Je compte toutes les fois où vous cherchez à vous rassurer. Je compte toutes les fois où vous oubliez de vous interdire des désirs sans lendemain. Combien de fois faudrait-il vous le répéter ? Faut-il forcément s'abîmer dans cette logique insensée de l'attente d'amour inéluctablement contrariée ou bien s'économiser un peu ? Je vous avais pourtant prévenu. Il ne faut pas confondre ce qui est possible et impossible. En cela, le désir est aveuglant. Il donne l'illusion de rendre réalisable ce qui foncièrement ne l'est pas. Et puis souhaiter l'amour ne doit pas vous faire oublier vos incapacités notoires à le saisir. Manchots libidineux et otaries éplorées s'enchevêtrent et se démêlent comme ils peuvent. Le spectacle est follement consternant. Les névroses ordinaires se cognent et s'interpellent, se brutalisent et s'achèvent dans des clameurs assourdissantes. Le grand marasme collectif. Pendant ce temps, Schubert composait des sonates pour piano d'une rare beauté. De celles que l'on écoute pour consumer le chagrin passager de se retrouver seul un moment.

Au fait, qui est vraiment réel dans ce récit ? A part moi, je ne vois personne d'autre nettement. Rien que des silhouettes, des ombres fugitives, des personnages interchangeables. Je ne vous ai pas donné de noms parce que j'ai l'impression que vous pourriez être tout le monde. Quelques prénoms de femmes qui n'auront certainement pas le loisir de se reconnaître. Et moi, finalement, suis-je bien tangible ? C'est étrange cette sensation de dilution à force de vous étendre sur mon papier et cette pensée que je ne serais pas celui qui est en train d'écrire. Il n'y aurait qu'une réalité. Celle du vivant qui s'organise dans la nature. Ma perception et ma retranscription ne seraient alors qu'une autre réalité interprétée.

J'ai fait pipi au lit jusqu'à l'âge de huit ans. Presque toutes les nuits. A l'époque, c'était ma seule manifestation somatique patente. Cela finissait par énerver considérablement ma mère. Etait-ce une manière d'attirer son attention ? Etait-ce ma première façon d'exprimer notre incapacité à partager le soma ? La psychosomatique a raison d'être un nom féminin. Le rapport qu'un homme entretient avec son corps est largement dépendant de la relation entretenue pendant l'enfance avec le corps de sa mère. N'ai-je point perçu dès mon plus jeune âge le soma maternel comme une source d'inquiétudes que seul un médecin appelé en urgence pouvait calmer. J'ai aperçu pendant de nombreuses années ses muscles ravagés par les soubresauts. Et toujours le même rituel de l'urgentiste salvateur, doté de sa grande piqûre de Valium. Ma chair est devenue au fil des ans comme la sienne. Une fontaine intarissable d'appréhensions. J'ai reçu en legs son défaut de symbolisation. J'ai porté en plus des symptômes qui ne m'étaient pas forcément destinés. Au cours de mes crises les plus insupportables, je décrochais moi aussi mon téléphone pour recueillir des grands manitous de la médecine ma dose sédatrice. L'inflexible identification à la mère. Jusqu'au jour où je n'ai plus appelé quiconque à l'aide. J'avais enfin trouvé une bonne mère en moi, capable de me rassurer. Depuis, elle est là qui me surveille et jamais elle ne m'abandonnera. L'inconscient et la psyché ont cette faculté prodigieuse de produire des désordres physiques qui eux-mêmes engendrent des anxiétés. Maintenant, je ne suis pas certain que nous avons ma mère et moi les mêmes raisons irréflechies de s'angoisser. Certaines sont peut-être voisines puisque nous faisons partie de la même généalogie. Voici une très bonne hypothèse qui restera très ardue à vérifier.

Je ne puis achever ce récit sans parler d'elle. Isabelle D. Le patronyme pourrait ne pas s'arrêter là, faisant apparaître le nom à particule nobiliaire de sa mère. A l'instant où je la rencontre, du haut de mes seize ans, son père, psychiatre de son état, a quitté le domicile conjugal pour une jeune nymphette, probablement une patiente plus ensorceleuse qu'éprouvée. Cette brutale absence aura très certainement pour conséquence d'induire son futur choix matrimonial. Elle a une sœur aînée intellectuellement valable mais assurément moins jolie qu'elle. De quoi compenser le complexe qu'elle aurait pu cultiver jusqu'à la fin de ses jours. De la notion de territoire dans la fratrie et du besoin de reconnaissance qui peut en découler. Elle sait déjà dans le discours ce qu'elle veut. Une grande maison avec des enfants, un chien et recevoir des amis à dîner régulièrement. Faire de grandes réceptions. A l'époque, il manquait le 4x4 comme autre référence absolue. Tout cela bien sûr ne pouvant être servi que par un mari naturellement psychologue ou équivalent, ayant assez de ressources pour subvenir aux besoins de la demandeuse. Ce qui ne manqua pas d'advenir. Comme quoi, parfois la vie se déroule comme convenu. Cinq ans après ce discours prononcé sur une route de Corse, son rêve prend forme à l'âge de

vingt ans. La requérante a des arguments en sa faveur. Que dire de ce physique exceptionnel ? Rien tant la perfection est là, devant mes yeux éblouis de jeune garçon pubère et encore puceau. Je la rencontre pour la première fois dans un centre de vacances pour adolescents. Le cadre est idyllique et propice aux ardeurs juvéniles. Le soleil est au rendez-vous de notre amourette et l'île de beauté déploie pour l'occasion ses plus belles couleurs. Elle n'est pas venue seule de sa banlieue lyonnaise. Elle est suivie par Anne, une voisine et amie. Un coup de foudre de plusieurs milliers de volts me tombe sur la tête alors que je déroule ma grande serviette rose pour la prier de s'étendre à côté de moi. Je crois, j'en suis même certain, que jamais je revivrai une telle explosion intérieure. L'onde de choc s'est propagée jusqu'à Vladivostok. Je ne suis pourtant pas de Marseille pour ce qui est de l'exagération. Quinze jours ont passé d'une rare intensité. Je n'ai vu qu'elle, la blondeur de ses cheveux longs, le bleu profond de ses yeux et les courbes harmonieuses de son apparence. Une fois enlacés dans le duvet d'un sac de couchage, au cœur du maquis, cernés de toutes parts par les cochons sauvages et les Corses belliqueux, j'ai pu aborder au petit matin et non sans mal la toison de son pubis. L'aventure n'ira pas plus loin. Je ne comprends pas à cet instant que je suis pour elle qu'un flirt, une bagatelle, une passade sans avenir. C'est très inconvenant de ne pas être informé des dispositions des autres au moment même où elles devraient se manifester. Et comment l'apercevoir alors que je suis l'amoureux le plus passionné depuis Roméo et Cyrano réunis. Il va s'ensuivre une période de malentendus et de souffrances que la distance va se charger d'accentuer. Après la déchirure de la première séparation, j'aurai le loisir de la revoir cinq fois. Ce n'est qu'à la fin de la troisième, quelques mois après, que je vais enfin voir dans le carreau du TGV une jeune fille ne chercher du regard que son image. De l'autre côté, je suis assis. En l'espace d'une seconde, je saisis la symbolique avérée de la situation. A l'évidence qui s'impose à moi, je vais devoir faire mon premier deuil sentimental. Six mois d'une douleur soutenue, incommode et inhibitrice. Rien de tel pour configurer à vie un destin affectif. Quelques lustres plus tard, je suis passé la voir dans un bel appartement lyonnais du Cours Gambetta, métro Saxe Gambetta. Son premier enfant venait de naître. Elle m'a prié de prendre son petit garçon dans mes bras. Fallait-il que je nourrisse le regret de ne pas être son père ? Fallait-il qu'elle me voit dans un rôle que jamais je n'aurai pu tenir à son côté ? Sa motivation me parut mystérieuse. Dieu qu'elle était belle cette joueuse perfide. La dernière de nos entrevues se réalise bien plus tard, dans un contexte un peu particulier. Elle m'invite à dîner dans sa grande maison rurale, avec son chien, ses deux enfants et son mari psychologue clinicien. L'apothéose. La gloire. Je ne suis pas seul. Je suis avec ma femme et sa meilleure amie d'enfance. Les intérêts des uns et des autres divergent, fusent et s'entrecroisent allègrement. De non-dits en lapsus, la soirée s'évanouit à la faveur des torches qui attisent parfois des silences évocateurs. C'est la fin de l'été et de ma petite histoire. Depuis, je ne pense plus beaucoup à elle ni au mal que j'ai enduré. N'est visible que la cicatrice que je porte sur le cœur.

Mes filles, nous sommes à la page soixante-deux et comme il était vraisemblable à la page trente-deux, je vous aime davantage. Je vous le manifeste et je vous le montre chaque jour un peu plus. Je suis résolument sur la bonne voie.

Un jour d'ennui, je regardais l'écran de la télévision dans lequel parlait en français une femme africaine quelque part habitante du désert. Elle formulait sa méditation : "je suis extrêmement pauvre, d'une pauvreté qui ne peut pas être exploitée. Cela confère une

liberté absolue que pour rien au monde je n'échangerais avec une quelconque richesse. Et peu importe de mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard." Là, je m'incline devant tant de sagesse et de sagacité. Pour un peu, il me prendrait l'envie d'être comme elle. Au lieu de cela, je suis comme beaucoup d'autres coincé dans la logique de l'utilitarisme économique, pris au piège de nécessités matérielles futiles, pendant que certains fats aussi précieux que ridicules se gargarisent de leurs joujoux très perfectionnés et très coûteux. Pauvre humanité insignifiante.

Nous sommes bien peu de choses et mes amies les roses me l'ont redit ce matin. Quand je pense qu'elles vont courber leurs tiges et que leurs pétales vont se friper alors que certaines ne seront pas encore ouvertes. Il est vraiment dommage de devoir trépasser sans avoir reçu la lumière nourricière. Comme si la seule mission secrète de l'existence était de s'emparer des rayons du soleil. Le sens de la vie, the meaning of life. Que la clarté l'emporte sur l'ombre. La naissance, le soleil et puis enfin la mort. Le bleu intense de l'azur immaculé jusqu'au firmament et le jaune émouvant des sables pour seul contraste. Où sont passés les rituels initiatiques des premiers hommes ? Où se trouve notre dimension spirituelle ? Perdue dans les contrées aborigènes ? Il y a trop de gens intellectuellement convenables dans notre soi-disant modernité qui ne servent à rien. Sinon produire du progrès nocif à l'évolution de l'humanité. La véritable intelligence n'est sûrement pas là. Mes amies les roses sont mortes pendant que j'écris ces quelques mots. Je vais les veiller toute la nuit dans leurs cercueils de verre et garder dans mon cœur une trace de leurs passages. Elles étaient neuf dans le jardin attenant à ma demeure, chaque fleur étant d'une couleur différente. Je les connaissais chacune intimement. Nous sommes bien peu de choses me susurraient-elles invariablement à l'oreille. Elles étaient si belles. Et voilà que les flétrissements s'emparent de leurs dépouilles et dispersent dans le vent leurs poussières de pétales. Je me souviendrai de vous comme on se remémore les ancêtres dans les tribus péjorativement décrites comme indigènes et j'érigerai à votre mémoire un totem racontant les étapes consécutives de vos vies.

Il y a dans le roman de Paul Bowles "Un thé au Sahara" une inconvenance regrettable. Une problématique non résolue. Pourquoi faut-il que le l'homme meurt pour que sa femme puisse se réaliser ? Comme si la quête de vérité de l'un ne pouvait intervenir que par la disparition physique de l'autre. Ne pouvait-il pas prévoir à cet instant un arrangement à l'amiable ? Un retour précipité aux Etats-Unis pour lui, pour raisons professionnelles par exemple. Là laissant elle à son aventure initiatique et sensuelle à travers l'Afrique lancinante. Cela laissant présupposer que seule la mort est envisageable parce qu'ils ne partagent pas le même niveau de conscience sur l'état de leur relation. L'un sait le vide métaphysique qui hante leur intimité alors que l'autre ne le voit pas. Ce qui conduirait à affirmer que ne peut se détacher celui qui est aveugle, sinon par la mort de son proche, celui qui vit en conscience. La libération ne surviendrait qu'au prix de cette condition affreusement définitive. Pourquoi la séparation ne peut-elle pas se faire autrement ? Alors que leurs désirs se portent pour lui vers les prostituées arabes et pour elle vers le meilleur ami de son mari. Pourquoi faut-il qu'ils restent ensemble malgré leur incommunicabilité ? Quelle peur obscure pourrait légitimer une telle obstination ? Des fragments épars de sentiments profonds resteraient-ils collés aux parois de leurs veines ? A moins qu'elle ne puisse tout simplement pas se déterminer par le simple fait de sa faiblesse et de sa sensibilité malade. A moins qu'il ne puisse tout simplement pas

l'abandonner pour ne pas avoir à se sentir coupable d'une possible déchéance que sa fragilité entraînerait. Kit et Port Moresby, ma femme et moi. Port meurt d'une typhoïde. Il fallait trouver une raison romanesque de le faire périr. Plus symboliquement, je dirais que l'inconscient de Kit a certainement eu la mort de son époux sur la conscience. C'est elle qui lui inocule symboliquement la salmonellose fatale. La raison est qu'elle ne peut pas supporter sa clairvoyance. Sa dépendance psychologique lui enlevant toute possibilité de se déterminer à faire des choix assumés.

Il me prendrait quelquefois des envies prodigieuses de vous jeter à la face les plus immondes grossièretés, faire preuve de la plus indécente et de la plus jubilatoire des impolitesses. Du fait de vos vétilles, vous comprenez maintenant pourquoi ? Il me prendrait aussi des envies furieuses de vous envoyer mes deux poings dans la figure. Parce qu'il semblerait que je n'en ai pas terminé avec mes pulsions agressives. Une colère sourde et rampante infiltre régulièrement mes organes vitaux. Le problème est que je ne possède pas de muscles suffisamment développés pour prétendre à des attitudes provocantes. Est-ce pour cette raison que j'ai rêvé d'une gifle magistralement adressée à une petite fille sans défense ? En découdre avec cette inclination mauvaise et souvent si difficilement répressible. Il faut bien admettre à ma décharge que si mon Eros s'exprimait plus fréquemment, sûrement que mon Thanatos s'en trouverait amoindri. Ainsi mes filles auraient-elles moins à supporter mes petits agacements quotidiens et autres énervements.

Le contenu de la pensée est par essence immoral. La pensée qui me vient est en majeure partie hantée par des fantasmes, au sens psychanalytique du mot. Je ne parle pas de la pensée qui produit des raisonnements logiques. J'évoque l'autre, celle qui cristallise tous les désirs inconscients ayant réussi à passer au travers de la censure. Les choses terribles que j'ai pu penser et dire étendu sur le divan et qui jamais ne pourront se prononcer ailleurs. Combien de fois ai-je mis en scène la mort des autres ? Combien de fois ai-je transgressé les tabous les plus élémentaires ? Des dizaines et des centaines. Signifiant cela en des temps plus reculés, le grand inquisiteur m'aurait fait incinérer sur la place publique. Heureusement que les analystes ont fini par remplacer certains prêtres. Pendant toutes ces années de confession, j'ai éprouvé aucune honte ni aucun remords. Le surréel naît naturellement de mon esprit et de ses représentations imaginaires, comme tout à chacun. Sauf pour ceux qui vivent la pensée comme une contrition permanente, un acte de refoulement obligatoirement nécessaire à une espèce de préservation morale. Je les vois de temps à autre, tous ces apprentis continents, courir après l'absolution. C'est qu'il en faut du courage et de l'énergie pour être un bon repentant. Autant que de mettre à jour la réalité triviale et symbolique de ses fantasmes. Et je ne crois pas qu'il y ait un sort plus enviable que l'autre. Après tout, que ne ferions-nous pas pour devenir plus humain ? A chacun sa méthode pour peu que nous en ayons une.

Surréalisme et vapeurs alcoolisées. Delirium très mince en approche. Chevauchée de mots sans queue ni tête. Spermatozoïdes à l'affût. C'est l'heure tant attendue de la descente abyssale. La foule effervescente crie bis. Le saut en parachute dans le vide intersidéral. Le premier qui affleure la terre promise rafle le trophée du vainqueur. Les acolytes voyageurs partent en vrille et dessinent dans la coupole rose des loopings rutilants. Les courants d'air emportent les maladroits aux lisières de l'espace. Certains globe-trotters s'égarer dans de vastes trous noirs. C'est extra l'apesanteur. La plèbe



hystérique envoie des salves de vivats. Encore, encore ! Eléonore n'en peut plus. Alors que Léonard l'obusier recharge ses munitions pour la mettre en batterie de 105. Il n'est pourtant pas presbyte, juste un peu hypermétrope. Je vais faire un parcours de golf se dit Léonard, un trois trous sans handicaps et sans les mains, de quoi honorer tous ses orifices de mon engin à tringle. Poète de la voix lactée de cinq à sept, il irrigue en cinq sets cette pauvre Eléonore de verbes obscènes et de souffles enroutés. Et le peuple d'hurler ter. Encore, encore ! Mon nom est Bond, Léonard Bond. Tiens, ma succulente, je te dépêche mes lucioles protéiniques en éclaireuses. C'est qu'il fait noir dans ce métropolitain. Derrière, les spéléologues émérites ont pour mission de plonger en apnée jusqu'au trognon. Aucune récompense en vue. Tous seront sacrifiés au nom de la raison d'état lubrique. Adieu monde cruel. Putain, c'est bon d'être raide !

Un jour, j'ai pris rendez-vous avec un psychiatre. Un minimum dix ans d'études. Parce que j'avais besoin d'une ordonnance de tranquillisants. Un homme dont le nom m'échappe. Par commodité, je l'appellerais Merguez. En souvenir de la consonance que son nom m'a laissée. Il avait un charmant appartement dans le seizième arrondissement de Paris, là où besognent généralement les guérisseurs qui gagnent plein d'argent. Son canapé était confortable et recouvert d'un velours olivâtre. Il y avait des livres un peu partout accrochés sur les murs et des tableaux de maîtres. L'atmosphère était douillette et chaleureuse. Tout était presque parfait sauf lui. Il était austère et glaçant comme un congélateur. Je fus assez surpris de son inattention à mon endroit. Je fus encore plus surpris de la prescription qu'il a fixée par sa voix d'une autorité absolue. Je ne voulais pas de Valium 5mg. Je ne voulais pas de son césarisme. Je trouvais son inhumanité vulgaire. C'est cela, il était praticien et vulgaire. Un imposteur ayant bâti sa petite fortune personnelle sur le malheur des autres. C'est là où j'ai commencé à désacraliser l'image du Dieu médecin. C'est là où je me suis rendu compte que les médecins n'étaient finalement que des hommes comme les autres, au même titre que ceux qui rendent la justice ou qui gouvernent les masses bêtardes. De quoi ne plus avoir personne à admirer, ni même à respecter. Depuis, je me délecte des merguez quand je les croque par les deux bouts.

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Ce n'est pas de moi. C'est Albert Camus qui l'écrit en première ligne du Mythe de Sisyphe. Tentative de description d'une tentation humaine. L'autre jour, je marchais d'un pas habituel dans les couloirs crasseux d'une correspondance de trains. Il y avait autour de moi une multitude de gens qui trottaient dans tous les sens. J'allais sans allant rejoindre un escalator. Je dévisageais tous ces individus qui ne me voyaient pas. Si je n'avais pas été présent à cette heure d'affluence, cela ne les aurait pas gênés, ni désorientés pour autant. Je n'étais pas là pour personne. Je crois que c'est ce constat simple qui conduit beaucoup de personnes à vouloir attenter à leurs jours. Ne pas se sentir relié au monde peut conduire au désespoir. Une lente et inexorable descente dans l'enfer de la claustration intérieure où la seule issue, la seule libération imaginée accouche peu à peu de l'évidence du suicide. Le curseur de la polarité négative finit par l'emporter sous les rails du RER. Une voix dans des haut-parleurs nous renseigne. Le trafic est interrompu en raison d'un accident de voyageur sur la ligne A. Ce n'est pas moi qui suis en train d'agoniser, non, c'est un voyageur qui a mûrement décidé de stopper là sa dérive solitaire. Il faut une heure pour débarrasser l'encombrant et permettre à la circulation de reprendre un cours normal. Peut-être serai-je un des prochains sur la liste des écrasés occultes, en raison de l'isolement

où m'ont propulsé mes prises de conscience. Il y aurait comme une difficulté transitoire à assumer une relative perspicacité qui elle aussi pourrait mener à l'autodestruction.

Je t'espère ma douce inconnue. Le temps s'écoule toujours à la même cadence. Peut-être un jour suivrons-nous le même affluent. Rejoignant le fleuve continu des appelés, nous irons ensemble dans le grand bain de l'océan, du vide. Crois-tu que nous serons confiants ? Collés l'un contre l'autre, aurons-nous moins peur ? Aurons-nous pris le soin d'effacer toute trace de notre passage ? Il serait bon de laisser l'endroit sans tâches en partant pour l'au-delà. Et si je me rapprochais une dernière fois, nos deux âmes jointes n'en établiraient-elles pas une seule unifiée dans la mort ? Fantasme ténu qui m'attire dans l'espérance d'une possible survivance. Je crois que je vais préférer définitivement mon désert. Seul perdu dans l'immensité, je lui ferai face. Ainsi je parachèverai ma vie comme je l'ai entamée, n'attendant presque rien, plus que tout autre chose.

Scrute le ciel obscurci de la nuit ma jolie. Que vois-tu dans le ciel voûté ? Ne vois-tu point en toi toutes ces étoiles qui luisent ? Il y en a une parmi elles que tu voudrais certainement rejoindre. Et plus tu te rapprocheras, plus elle resplendira comme un soleil dispersant ses rais sur la terre des endormis. Alors tu seras, alors tu sauras que tu viens de toucher ta vérité la plus intime. Le chemin est long pour abandonner toutes formes de rigidité, pour se connecter à soi-même. Finir par jouir pleinement de ton corps et de tes sens. Flatter ton esprit de ses grâces charnelles. Ce jour-là, je deviendrai ton amant le plus assidu. Alors je pourrai admirer ton corps céleste illuminé de sa nudité radieuse le cœur de mes nuits.

Quand j'étais petit enfant et que j'allais un week-end sur deux chez ma grand-mère, j'avais un vélo blanc sans un seul garde-boue et sans le moindre frein. Et je fonçais comme un dératé sur mon bolide débridé. Je me souviens de quelques descentes colossales dans Châtenay-Malabry à slalomer furieusement entre les voitures. Je me demande encore comment je n'ai pas fini sous les roues d'un véhicule ou sur un pare-brise brisé. J'usais mes semelles de baskets à freiner frénétiquement, en portant mes talons sur la roue arrière de la bicyclette. J'étais heureux debout sur ma machine et pourtant si proche d'un danger imminent qui n'a jamais eu lieu. Je ne sais pas si la chance existe, toujours est-il que je n'ai jamais eu à subir d'éventualités malheureuses. Il y a aussi des bonheurs à ne pas avoir conscience des dangers. Un ange gardien féminin veille peut-être avec ses yeux verts sur mon destin.

Ma femme me raconte son rêve me mettant en scène. Je me promène intégralement nu dans la rue avec elle à mon côté, devant les passants effarés. Elle me dit que cela ne se fait pas de musarder ainsi dans ma plus simple expression. Que croyez-vous que je lui réponde ? Que je m'en fous totalement ! Voilà une information capitale délivrée par son inconscient. Je suis enfin reconnu libéré de toute contrainte, de tout procès, de toute pression émanant d'elle. Elle vient de comprendre qu'elle ne pourra plus m'immobiliser, ni par l'attitude, ni par la parole et que le regard des autres ne m'importe plus. Elle vient de réaliser que mes douze années d'analyse ont brisé les chaînes de ma détention provisoire et de mon asservissement. Et que ma soupape de soumission ne va pas tarder à rejoindre les anneaux de Saturne, sous la poussée de trente-neuf ans d'incarcération involontaire.

Attention, un projectile va bientôt franchir le mur du son à la vitesse de mach 2. Elle vient d'admettre la présence effective de ma liberté individuelle. Voilà une très bonne nouvelle.

Si l'image de mon rêve de cette nuit est l'illustration de ma soupape filante alors voici une mise en scène hallucinante. Je ne sais pas où je me trouve à l'instant du décollage, quelque part dans un grand hall sans personne à proximité. Une poussée hypersonique me propulse horizontalement en me poussant dans le dos. Je parcours ainsi une quinzaine de mètres sans aucune chance de m'immobiliser. Je crie, je hurle dans l'espace de mon rêve. Je me réveille sans frayeur, le cœur allant normalement à sa vitesse de croisière. Nous sommes le mardi 28 septembre 2004. J'ai à déclarer à l'état civil du monde la naissance de l'être humain Pierre Petitjoseph dans sa trente neuvième année. C'est mon premier matin automnal. Le nouveau-né a comme il se doit bien braillé au moment de l'expulsion. La projection en avant a été d'une force gigantesque. Dans cette même nuit de chimères révélatrices, je ne pouvais pas renaître à la vie sans faire de deuils. Très cher Jean-Baptiste A. J'ai pleuré ta disparition dans mon sommeil, toi le père médecin, qui a contribué à la réalisation de mon humanité. Petit homme si grand par l'altruisme et l'intelligence bienfaitrice. Toujours disponible à toutes heures du jour et de la nuit, toujours à l'écoute des maux des autres. J'aimais tellement venir te voir pour que tu me racontes des histoires drôles, pour écouter mes silences dans ta salle d'attente, pour recevoir ma posologie d'optimisme et de confiance. Mon père est mort et toi aussi symboliquement. Je me sens à présent délivré de vos empreintes, situé en dehors de vos influences, prêt à assumer ma paternité et plus généralement mes orientations d'homme responsable. Vous resterez dans ma mémoire à long terme. De vos individualités, j'ai puisé l'espérance et fabriqué au fur et à mesure mon incarnation définitive. J'ai ainsi obtenu mon examen rituel de passage. Je suis enfin un homme réalisé. Dans la continuité de ma rêverie initiatique, une femme surgit qui m'appose sur la poitrine une sorte de drain par lequel s'échappe un liquide destiné à diminuer mon angoisse. Vous m'apprenez que vous êtes infirmière et mère de deux enfants. Je ne sais pas trop quoi penser de vous et du caractère instrumentalisé de notre relation. Je vois néanmoins en vous la féminité, le maternel et celle qui adoucit dans une seule et même image réconciliatrice. La médiation semble possible. Il ne me reste plus qu'à vous découvrir. A moins qu'il s'agisse de moi dans le miroir. De cette mise à jour de mon féminin, de cette révélation sublime. Au point de dire que mon féminin est celle qui a réussi à atténuer mes souffrances. Ou alors est-ce cette représentation de la femme du passé, celle que j'ai poursuivie sans repos et qui me revient une dernière fois avant que je l'enfouisse définitivement ? L'ère de l'aide-soignante attrayante et capable de maternage serait-elle en voie d'extinction ? De ces hypothèses, il découle quoi qu'il en soit une envie irrésistible de sensualité et de douceur.

Aimer. Désirer ardemment. Je ne suis pas toujours si sûr de moi. Je ne sais pas toujours si je désire ce que j'aime ou si j'aime ce que je désire. Est-ce que cela revient à dire que je puis désirer sans aimer ou aimer sans désirer ? Pas exactement. Peut-être sont-ils tous les deux verbes à décrire un même penchant ? Ou bien aurais-je complètement perdu l'impression physiologique de l'amour au point de ne plus pouvoir les différencier ? Comme quoi peuvent s'imbriquer aisément l'emportement sentimental et la vitalité de mes érections sans pouvoir dire à ma demoiselle ce qu'il lui revient très précisément. Ce n'est pas si simple en effet.

Et puis je vais et puis je viens, égaré dans le ventre mou du temps. Je marche sur un chemin de traverse que je ne connais pas. Les nuages passent et repassent, le vent vocifère et les feuilles désabusées dansent sous les ramées. Au loin, les touches d'un piano jouent une dernière sonate avant l'apocalypse. Les pluies diluviennes s'abattent sur la plaine gorgée de flots intarissables. J'ai une photographie de mes deux filles sur le cœur. Je réalise en les admirant l'amour monstre que je ressens pour elles. Je me dois d'être là pour vous mes enfants. Afin que je puisse vous guider pour atteindre vous aussi le ventre mou de votre temps. Lorsque vous serez grandes et que je ne serai plus qu'un vieux papa rabougri. J'espère que vous serez au moins contentes de vivre. Et que vous garderez un bon souvenir de moi après que ma durée soit révolue. J'espère que vous pourrez ainsi vous dire que votre père vous aimait.

Entre-temps, ma sœur a bien eu une petite fille, Mona Lisa s'est volatilisée, Madone est encore plus belle après son opération de la mâchoire, Muse n'arrive pas à changer de vie, Laure transpire sous son soleil et mon oncle, le frère de mon père, est parti vivre dans le Bordelais avec sa femme et ses grands enfants. Moi, pendant cette période, je me suis mis à boire du Muscat de Rivesaltes en apéritif. Je ne regrette pas. J'aime toujours autant avoir les pieds et les mains bronzés et mater les filles sur la plage. Lorsque je n'ai pas le moral, j'écoute de la musique glauque et je m'endors dans mon canapé tel un gastéropode amorphe. Lorsque je somnole, je bave sur les coussins, cela a un côté répugnant. Je pense à cette fille au visage parfait, vendeuse de petits petons pour enfants, détentrice d'une poitrine abondante et à ces neuf roses que je ne lui offrirai jamais. Tant pis pour nous. Les mômes, ils ont de la chance dans le magasin de voir de près d'aussi gros tétons. Pendant ce temps, j'évoque mon désert et je songe à de possibles réincarnations. La prochaine fois, je serai un grand chef d'entreprise aussi laid qu'implacable en affaires. J'aurai le pouvoir suprême et les fastes. Les jolies filles faciles se ramasseront à la pelle et j'étalerai ma vie sans vergogne à la une des journaux racoleurs. Finalement non, je serai un guépard solitaire chassant les antilopes dans les vastes étendues de l'Afrique. J'ai résolument mieux. Pianiste fauché, abscons et misanthrope ne jouant les sourcils en bataille que Schubert ou Chopin sur des vieux Steinway désaccordés. A qui faut-il s'adresser pour passer la commande ? Qui s'occupe de la distribution des rôles ? Personne ? Décidément. Il faut tout faire par soi-même dans le temps accordé. Trouver ce pourquoi je suis fait. Sans penser remettre cela au lendemain. Je n'ai aucune garantie sur l'après. Je vais vite apprendre à jouer du piano avant qu'il soit trop tard.

Vous savez quoi ? J'aimerais être le papa et la maman de tous les enfants qui souffrent sur cette terre de tarés, d'assoiffés, de viciés, d'altérés, de pollués, de pourris, d'avariés, de corrompus. Oui, en effet, cela peut surprendre. C'est vrai, j'aurai dû vous prévenir un peu à l'avance. J'ai cherché dans mon dictionnaire personnel les synonymes d'humain, je n'ai trouvé que ceux-là. J'ai beau fouillé, je ne vous trouve aucune circonstance atténuante. Je vous prie de recevoir, messieurs et quelquefois mesdames, l'assurance de mon dégoût et de mon mépris empressés.

J'ai un cardiologue, ancien psychiatre, qui avant de me recevoir, note sur un bout de papier le nombre de pulsations que je devrais atteindre à la minute. Il trouve cela amusant. Moi aussi. L'avant-dernière fois, j'ai été flashé à 148 alors qu'il avait inscrit 152 sur son bristol. Quand je suis en dessous, je gagne. Quand je suis au-dessus, je perds. Tout

cardiologue normalement constitué m'enverrait sur-le-champ aux urgences. Lui non. Il est, comment dire, beaucoup plus intuitif que la plupart de ses confrères. Doué d'une psychologie implicite. Dix minutes après, je m'installe dans le fauteuil du patient et nous devisons aimablement alors que mon rythme cardiaque est redescendu à 84. Et il se marre. Et moi avec. Le même praticien, lors de mon dernier examen, me parlant de ma surdité flottante à l'oreille gauche, me conseille vivement de me soigner à grand renfort de thérapie. Je ne suis donc pas allé faire mon IRM, non. J'ai rapproché mes séances, j'ai perdu mon père et j'ai été entendu par une muse. J'ai ainsi retrouvé une audition tout à fait acceptable et j'en ai profité pour arrêter douze ans d'analyse. Mon oto-rhino, qui est tout aussi intuitif, m'a conforté dans ma décision. Et vogue la galère. Mais oui vous avez quelque chose. Ah bon ! Quoi ? Une tendance à somatiser. Ouf, je me sens rassuré. C'est psychosomatique, tout va bien. C'est comme si deux vies s'allongeaient l'une sur l'autre. La vie de l'apparence, dénuée de toute raison et de toute détermination et son alter ego, la vie du sens profondément cachée dans les strates opaques de la psyché. C'est comme si la seconde gouvernait la première sans que nous ayons accès aux instructions codées. C'est psychosomatique, tant mieux.

Hier soir, je pleurais à chaudes larmes en pensant devoir vous quitter bientôt mes mots. J'ai passé tellement d'heures intimes avec vous mes pages, à vous lire et à vous relire. Toujours disponibles pour me réconforter, pour me tenir compagnie. Je vous ai composé mes phrases à la faveur du soir et parfois tard dans la nuit complice. Je vous vénère, je vous adore comme une femme aimée et que j'aimerai inlassablement. Le 25 octobre, jour de mon anniversaire, je vous relierai pour que vous ne soyez jamais séparées. Je me ferai là le plus beau cadeau du monde. Je vais à nouveau sangloter, c'est sûr !

Un petit quart pour la route. Un demi de temps à autre. J'ai depuis longtemps une petite boîte verte dans ma poche. Trente comprimés baguette quadrisécables de bromazépan, la durée de prescription étant normalement limitée à douze semaines. Je comptabilise treize années d'ingurgitation presque régulière. Heureusement qu'ils ont été là mes petits carrés blancs à déliter sous la langue. Excellent ce principe de dissolution rapide afin de prendre en charge plus hâtivement les surcharges somatiques. Sinon, je ne vois pas comment j'aurais pu surmonter certaines crises faramineuses. J'ai donc vécu le tiers de mon existence avec cette boîte familière. Quatre mille sept cent quarante-cinq jours sans l'oublier une seule fois. Je tiens à complimenter chaleureusement les laborantins qui ont mis au point cette molécule magique. Comme quoi, il y a des progrès utiles à la bonne marche des péquins dans la rue.

Ce n'est pas moi qui suis dur petites filles, c'est la réalité. Aidez-vous, le ciel vous aidera à l'assumer dignement, avec force et droiture. En attendant de trouver des tiers à qui parler, je peux toujours vous aider matériellement.

Du bas de la pente recouverte de neige, deux skieurs totalement seuls remontent l'inclinaison les skis sur l'épaule. Puis, arrivés sur la cime, ils redescendent à nouveau les planches fixées sur les chaussures. Mon père m'apprend à faire de la godille. La journée est magnifique, le ciel est d'un bleu soutenu, les cristaux de neige brasillent comme des diamants d'une pureté parfaite. Le souvenir est indemne. Un père et son fils perchés sur le haut d'une montagne, totalement isolés du reste du monde, qui se réjouissent d'être

ensemble. Les lattes ont une tendance fâcheuse à se croiser et les chutes sont copieuses. Les échos de notre bonne humeur et de nos allégresses remplissent l'espace à l'infini. Ce fut une journée merveilleuse, inoubliable, d'une simplicité surprenante.

Nous avons passé de bons moments ensemble. Toi ma femme et moi. Je n'ai aucun regret. Je ne me dirai jamais que j'ai raté ma vie avec toi, même si nous avons souffert de beaucoup d'incompréhensions et de malentendus. J'admets bien volontiers ma part d'irresponsabilité et d'inconséquence dans ce qui ne fut pas toujours notre bonheur. J'avais à me construire, à ressentir et à comprendre. Cela s'est fait souvent à ton détriment. J'éprouve aujourd'hui infiniment de tendresse et de respect pour toi. Je me sens toujours attaché sentimentalement. J'ai néanmoins à déplorer l'extinction définitive de mon désir à ton endroit. C'est ennuyeux et pesant. Nous avons à l'arrivée dépensé dix-neuf ans de notre temps ensemble. Quasiment la moitié de nos vies. Je tiens à te remercier pour nos deux belles petites filles, qui ne se rendent pas forcément compte de la chance qu'elles ont de t'avoir comme mère. Car tu es à n'en point douter une bonne maman. Ne sachant pas ce que nous réserve l'avenir, je peux cependant te dire que notre passé a été pour moi le plus fréquemment agréable.

Mon inconscient m'interpelle. Un petit studio coquet à Choisy-le-Roi avec une douce inconnue, cela me tenterait-il ? Il y a mieux comme destination urbaine. Et pourquoi pas Bourg-la-Reine ou Jouy-en-Josas aussi ? Après tout, si c'est une pérégrination érotique, c'est bien choisi. Le roi, c'est moi. Ma reine m'a désigné pour que je laboure sa terre et que je crée sur nos murs des toiles de jouissances improvisées. L'ancre de l'intensité, le repaire de la satisfaction, la tanière de la chaleur, tel sera mon minuscule appartement choisyen. Pour l'instant, j'habite tout près de la Queue-en-Brie.

Je suis bien. Je vais mieux. Je suis somme toute arrivé au port où j'ai pu enfin stabiliser ma carcasse encombrante à la trente neuvième borne d'arrimage venue. Après avoir essuyé maintes bourrasques et quelques risées. C'est comme si j'avais atteint la fin de mon existence. Rentrer en rade abrité afin d'atteindre mon havre de paix. Ce petit lieu calme et protégé qui se trouve en moi. Je n'ai assurément plus rien à me prouver dans la vie, l'essentiel étant achevé. Me voici sur la terre ferme, juste au-dessus du niveau des eaux. Je vais rejoindre cette taverne là-bas où la lumière luit. Il y aura certainement une table pour moi, un peu de chauffage et de quoi écrire le récit de ma vie. A la soixante douzième page, je me lèverai et je quitterai définitivement l'auberge. Et j'irai m'enfoncer plus en avant dans l'épaisseur de la nuit jusqu'à me perdre dans les ressacs du désert.

Au fait, j'ai récemment découvert un nouveau cogito. Je bande donc je suis un homme. Je n'avais jamais vraiment réalisé la portée significative de cette affirmation. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses pour cette digression.

Je suis venu au monde le 25 octobre 1965 à trois heures du matin, en la clinique Sainte Isabelle de Neuilly-sur-Seine. Chic comme patelin pour une naissance quelques jours après le terme. Ce dépassement était-il un hasard ou déjà l'expression fœtale d'une absence de désir ? Dans son contexte, ma conception est le résultat fortuit du bon plaisir de mon père et de la volonté obsessionnelle de ma mère. De fait, je suis né sous le signe du scorpion ascendant vierge. Non, je dirais plutôt que je suis né sous le signe de deux

anxiétés descendantes. J'en ai pris deux sur le dos d'un seul coup. Bonjour l'angoisse, je m'appelle Pierre-Olivier pour être précis. Tout aussi chic comme prénom pour le bled en question. Mère voulait m'appeler Olivier. Père voulait me prénommer Pierre. Cela s'est terminé au trait de désunion. Officier de l'état civil, veuillez inscrire s'il vous plaît notre mésentente sur le papier. Pierre-Olivier de Neuilly-sur-Seine, certains partent finalement plus mal dans la vie. C'est vrai, pour le reste, j'ai mis trente-neuf ans à réparer.

Tu sais quoi mère ? J'ai envie de t'appeler maman. Pour mon père, c'est trop tard. Je l'appellerai quand même papa dès à présent. Voilà, j'ai une maman et un papa. Et je suis votre fils. J'ai retrouvé ma place. Je puis être à mon tour un papa sans équivoque pour mes filles.

Plus que quelques lignes avant l'heure fatale. L'avant-dernière page du condamné. Je vais la sentir, l'humer, la tenir, m'en imprégner jusqu'à la trame. La pression monte. Au petit matin du lundi 25, je vais devoir la rendre et refermer mon récit sur la dernière feuille. Je vais avoir mal au ventre. Je vais frémir d'un bonheur incommensurable.

A une époque reculée, nous utilisions maman et moi un dialecte semi-argotique bizarroïde fait de schtroumfs et de schmirnes. Et cela nous égayait beaucoup. Nous détenions là, dans cette langue inventée et récréative, la clé d'une véritable connivence. Les mots furent notre seul ciment, notre seul échange. Il t'arrive encore de me faire considérablement rire avec tes formules imagées aux tonalités fleuries. Je comprends mieux d'où me vient ce goût jubilatoire pour le langage et l'écriture. Je te revois m'encourager à écrire un livre. Tu vois maman, je t'ai écouté. J'ai rédigé sans complaisance le récit de mon intimité. Peut-être n'ai-je fait tout cela que pour te faire plaisir. Même si le contenu n'est pas toujours conciliant. Dans quelques semaines, je me mettrai à la rédaction d'une fable surréaliste.

Pourquoi faudrait-il que j'entretienne l'impression que mon récit n'a plus d'intérêt maintenant qu'il se termine ? Parce qu'écrire, c'est comme le reste. Une vanité distrayante de plus. Beaucoup de bruit pour presque rien. A l'image de ma vie. C'est bien, je vais conserver cette impression d'une inutilité frivole.

Aller simple pour Ouarzazate ou Tamanrasset. C'est sûr que ce sont des destinations finales beaucoup plus réjouissantes qu'une clinique neuropsychiatrique. J'espère que j'aurai le choix. Qu'une neurodégénérescence ne vienne pas m'emporter l'assurance de me déterminer. Que ma mémoire soit valide le jour de mon ultime respiration. Pour savoir ce que me réserve le futur, je vais aller consulter un marabout de ficelle, un sage vénérable, un mauvais augure, un devin emblématique, une astrologue écervelée, une diseuse de gros mots, une voyante extra-lucide, l'oracle de Delphes et ma voisine qui lit dans les épiluchures de légumes. Il y en a pour toutes les croyances, toutes les bourses. A chacun de choisir l'imposture qui lui convient. Même Chronos, maître du temps, ne connaît pas l'avenir. Alors un misérable humain, pensez-vous ! Le septième sens près de chez vous. Dormez bien braves gens. Un jour viendra inévitablement. Bonne nuit.

Me voici au terme de mon récit. J'ai réussi à atteindre cette soixante douzième page, en espérant rallier de la même manière le terme prévu de mon existence. Je suis très fier

de cette réalisation. Cela fait partie des trois, quatre belles choses qui m'ont été données dans cette vie. Une modeste aptitude à l'écriture qui souffre de temps en temps d'une légère emphase.

Il était une fois un petit d'homme, presque rien, une misérable poussière dans l'univers qui prenant sa tête entre les mains se dit qu'il n'a décidément rien compris. Et comme le chantait si bien Léo, ce n'est pas la peine d'aller chercher bien loin, faut laisser faire et c'est très bien. Je vais fêter mes trente-neuf ans demain lundi. Je tiens à remercier tous les protagonistes. Ceux et celles qui ont croisé ma route et qui d'une certaine manière se réjouissent de ne pas figurer dans mon récit. Mes remerciements et mes excuses vont naturellement aux Laurence, aux autres Isabelle, à Milène, Véronique, Ann-Christine, Catherine, Valérie, aux Sabine Anne et Marie, Florence, Céline, Jacqueline, Laure, Dominique, Sandra et toutes celles qui manquent à l'appel. Une mention spéciale pour Sophie C, Christelle C, Isabelle D, Nathalie GJ et Aurélie O dans le rôle de la Muse. La palme revenant tout naturellement à ma femme. Pour m'avoir supporté pendant dix-neuf ans, elle devrait recevoir une distinction méritoire.

Je tiens à remercier tous les médecins urgentistes de Paris et du Val de Marne pour leurs grandes piqûres sédatives. Ma plus grande sympathie va à mon oto-rhino professeur de religion et mon cardiologue catholique qui ont eu la grande intelligence de comprendre que mes pathologies étaient d'abord d'ordre psychosomatique. Mon oreille est là pour en témoigner. Un grand, un très grand remerciement à mon analyste qui a su par son écoute, sa sensibilité et sa finesse d'esprit apaiser mes angoisses et faire qu'aujourd'hui je puisse vivre en paix avec elles. Je vous serai toute ma vie reconnaissant.

Bien sûr, je vais vous le dire à part. C'est pour vous. Papa et maman, je vous aime.

VOILA, C'EST FINI.

